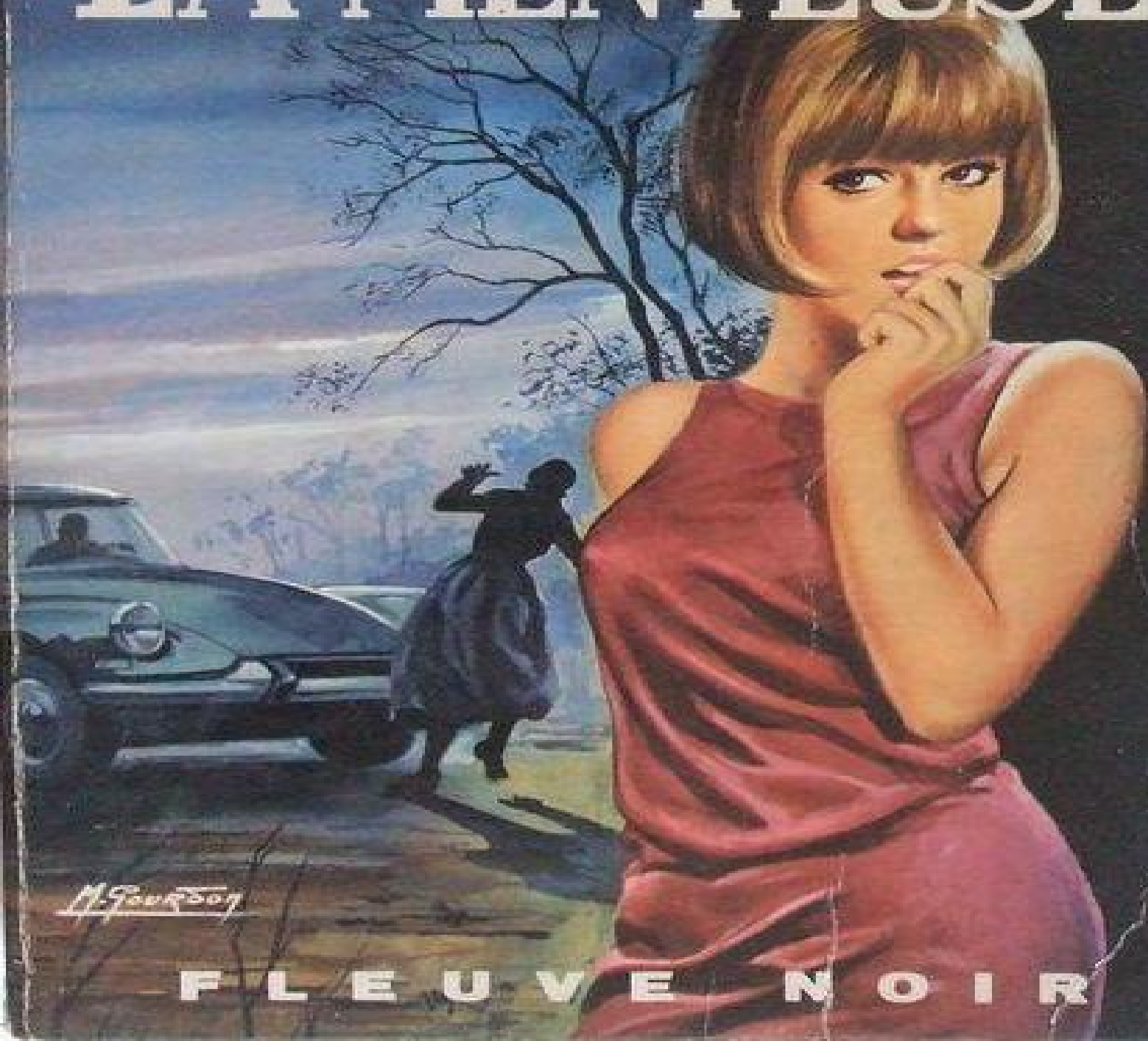


DOMINIQUE ARLY

LA MENTEUSE



M. GOURSON

FLEUVE NOIR

LA MENTEUSE

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

dans la même collection :

Meurtre en eurovision.
Les ficelles du Pantin.

dans la collection « Angoisse » :

Les revenantes.
Comme un sépulcre blanchi.
Leur âme au diable.

OceanofPDF.com

Dominique ARLY

LA MENTEUSE

ROMAN SPÉCIAL-POLICE

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, boulevard Saint-Marcel – PARIS-XIII^e

OceanofPDF.com

© 1968 « ÉDITIONS FLEUVE NOIR », PARIS.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays.

OceanofPDF.com

« Le désir de l'extraordinaire est souvent le grand mal des âmes ordinaires. »

Maurice MAETERLINCK.

CHAPITRE PREMIER

Le gendarme Jean-Pierre Martin achevait son repas solitaire quand, en bas, la sonnerie avait retenti.

Il était planton, ce soir-là, et il avait quitté le bureau à vingt et une heures, après une dernière radio avec la section. Un avis de recherche sans importance pour la brigade de Sauzier : un aliéné venait de s'évader de l'hôpital psychiatrique de Barnieu, à une cinquantaine de kilomètres de là. La section lançait un message de routine :

- Delta I appelle Delta III.
- Delta III écoute.
- Prenez note...

Il avait pris note. Le signalement du fou. Un pauvre diable qui n'irait pas loin. Le gendarme avait écrit sous la dictée.

« Nom : Cappelet Pierre. Âge : quarante et un ans. Taille : un mètre soixante-douze. Corpulence moyenne. Cheveux bruns, courts. Yeux marron. Visage rond. Signes particuliers : néant. Il est né à Tassin-la-Demi-Lune. Lieu de résidence avant son internement : Vénissieux. Situation de famille : veuf, sans enfant. Il n'est vêtu que d'un pyjama à rayures. »

Jean-Pierre Martin souriait avec quelque pitié. L'évadé serait immédiatement repéré.

- Bien reçu ?
- Bien reçu.
- C'est tout pour ce soir.

Foulques était entré alors dans le bureau.

— Rien de neuf ?

— Non. Un dingue a fait le mur à Barnieu.

— Encore ?

Ils avaient tous deux haussé les épaules.

— Je vais casser la graine, avait dit Foulques. Et puis au pieu. Tu as encore du boulot ?

— Non, avait répondu Martin. J'ai fini le plan de l'accident de ce matin. J'ai été obligé de le recommencer, parce qu'il n'avait pas l'air de coller avec les photos.

— C'est toi qui es de garde ?

— Oui.

— Le chef est rentré ?

— Il y a une demi-heure.

— Et la bagnole ?

— En service de nuit. R.A.S.

Foulques l'avait quitté. Sa femme et ses gosses devaient l'attendre pour manger la soupe. Il venait de taper une belote avec le boucher, le droguiste et le perceur. Son haleine sentait un peu l'apéritif.

Jean-Pierre Martin était sorti après lui du bureau. Il s'était assuré que le loquet était mis à la porte d'entrée ; puis il était monté chez lui, dans son deux-pièces de célibataire, le seul petit appartement de la caserne. Les trois autres gendarmes et le chef de brigade étaient mariés et pères de famille.

Il avait mis en marche son transistor et il avait mangé, en lisant le journal, des restes de la veille. Il prenait ses repas de midi au restaurant du *Commerce* ; et, un soir sur deux, il cuisinait vaguement.

Il n'allait pas se mettre au lit avant minuit. On pouvait venir à la gendarmerie et il devait être en tenue et répondre aussitôt. La veille, c'était un commis voyageur en panne d'essence qui s'était présenté très tard. Aucun pompiste n'avait voulu se lever. Foulques lui avait vendu dix litres d'essence pris dans la réserve de la voiture radio de la brigade. La semaine précédente, c'était un conducteur de poids lourd qui s'était trouvé engagé par erreur dans un chemin de terre où il s'était enlisé. Il avait fallu réveiller un paysan possesseur d'un gros tracteur. Et Martin avait dû, une nuit récente, aller calmer un ivrogne qui voulait tout casser chez lui.

Donc, il venait de repousser son assiette et d'avaler sa dernière gorgée de vin, quand, en bas, le timbre de la porte d'entrée crépita et couvrit la voix

d'Adamo aux prises avec un père soupçonneux.

Le jeune gendarme arrêta le transistor et endossa en hâte sa vareuse. Il saisit son képi posé sur une étagère, à côté d'une rangée de livres. Il boucla son ceinturon en descendant l'escalier.

Ainsi que le prescrivait le règlement, il jeta un coup d'œil au judas. Sous la lumière de la lampe extérieure, il vit une femme aux cheveux gris et aux vêtements sombres, immobile devant la porte. Elle paraissait émue : sa bouche était entrouverte et ses lèvres tremblaient. Une femme âgée d'une cinquantaine d'années. Il se souvint de l'avoir rencontrée dans les rues de Sauzier : une ouvrière d'usine, sans doute. Il ne connaissait pas son nom.

Il lui avait ouvert.

— Bonsoir, madame. Que vous arrive-t-il ?

Elle s'était mise à bredouiller :

— Oh ! Monsieur, je ne sais plus que faire. Ma fille a disparu.

— Une petite fille ?

— Non. Une jeune fille.

— Depuis quand ? Depuis combien de temps ?

— Ça fait..., voyons..., ça fait dans les trois heures.

— Trois heures ! Si elle est partie en auto, elle est à deux cents kilomètres. Croyez-vous qu'elle soit partie en auto ?

— Je n'en sais rien.

— Alors, nous n'en sommes pas à dix minutes près. Venez, madame, vous allez me renseigner le plus complètement possible.

Il l'avait fait entrer dans le vestibule. Il avait refermé, puis il l'avait introduite dans le bureau qui sentait la pipe refroidie. Il avait constaté qu'à la pendulette murale il était bientôt vingt-deux heures.

— Quel âge a-t-elle, votre fille ?

— Un peu plus de dix-sept ans. Et même bientôt dix-huit.

— Il y avait eu une dispute entre vous ? Vous aviez été contrainte de la corriger ?

— Absolument pas.

— Elle avait un déplacement en projet ?

— Mais non.

— Elle a laissé une lettre pour expliquer son départ ?

— Aucune.

La femme se tordait les mains ; ses yeux étaient rouges.

— Asseyez-vous.

Il lui désignait une chaise, en face d'une table à laquelle il s'installait, attirant du papier et un stylo-bille.

— Vous êtes madame ?...

Elle comprenait qu'elle devait donner son identité.

— Léonie Verneil, cinquante-deux ans. J'habite rue des Tilleuls ; je travaille à l'usine d'impression sur étoffe. Je me demande ce qui a pu arriver à Jacqueline...

— Jacqueline, c'est son prénom ?

Il écrivait avec application.

— Votre mari ?

— Je suis veuve depuis six ans. J'ai un autre enfant, un garçon, de treize ans : Gilbert.

— Depuis quand votre fille a-t-elle disparu ?

— Je ne sais pas. La voisine l'a vue pour la dernière fois vers sept heures, ce soir. Moi, je l'ai quittée après le déjeuner que nous avons pris ensemble, tous les trois. Je suis retournée à l'usine et Gilbert en classe. Jacqueline ne travaillait pas l'après-midi. Nous sommes samedi.

— Où travaille-t-elle ?

— Elle est sténodactylo à l'usine Alquin. Elle était restée à la maison. Elle n'avait pas dit qu'elle sortirait.

— Elle n'avait pas dit non plus qu'elle ne s'absenterait pas ?

— Non. Son frère l'a revue vers cinq heures. Il n'est entré que pour poser son cartable et prendre son goûter. Il a rejoint des camarades. On ne peut pas le tenir à la maison.

— Elle ne lui a pas fait part de son intention de sortir ?

— Non. Il est revenu à dix-neuf heures trente. Elle n'était plus là. Je suis arrivée un peu après vingt heures. J'ai été très étonnée. D'habitude, nous soupions aussitôt, parce que Jacqueline va au cinéma avec une amie. J'ai envoyé Gilbert chez cette amie. Moi-même j'y suis allée, un instant plus tard, chez des gens que nous connaissons bien, dans notre rue. Gilbert ne l'a pas trouvée. Moi non plus. Nous avons encore attendu. Puis je me suis rendue à l'usine Alquin. Il n'y avait que le concierge. Aucune nouvelle de ma fille. J'ai encore parcouru les rues ; Sauzier, ce n'est pas très grand, n'est-ce pas, et Gilbert courait de son côté. Lui, il disait qu'elle nous faisait une blague. Ils sont tout le temps en train de se chipoter.

— Elle vous avait fait de mauvaises plaisanteries de ce genre ?

— Non, jamais.

— Il lui était arrivé de rentrer tard, sans vous prévenir ?
— Jamais.
— Avait-elle des ennuis ? Paraissait-elle soucieuse ?
— Mais non. À midi, elle était comme d’habitude.
— Vous faisait-elle ses confidences ?
— Oh ! Elle raconte toujours beaucoup de choses. Elle n’a pas de secrets. Elle mène une vie bien ordinaire, vous savez.
— Sa vie sentimentale ?
— C’est encore une enfant. Elle a peut-être de petits flirts, avec des jeunes gens de son âge. Rien de sérieux. Elle ne sort qu’avec des amies, le samedi soir pour le cinéma, et le dimanche après-midi.
— A-t-elle eu des querelles ? Est-elle en mauvais termes avec quelqu’un ?
— Certainement pas.
Du revers de la main, elle s’essuyait les yeux.
— Des amis ont cherché avec nous. Mais le temps passait. Ils m’ont conseillé de prévenir la gendarmerie.
— Vous avez bien fait.
— Oh ! monsieur, qu’est-ce que vous croyez ?
— Je ne crois rien, madame. Tout va peut-être s’expliquer très simplement. Ne vous affolez pas. Et donnez-moi le signalement de votre fille. Elle est grande ?
— Comme moi.
Le gendarme avait noté : un mètre soixante.
— Corpulence ?
— Elle pèse cinquante-cinq kilos. Elle ne mange pas de pain, pour ne pas grossir.
— Cheveux ?
— Blonds. Ce n’est pas sa teinte naturelle. Assez courts.
— Visage ?
— Ovale. Des yeux bleus. Un petit nez. Une petite bouche.
— Signes particuliers ?
— Elle a un grain de beauté. Mais c’est sur la hanche droite.
— Comment était-elle vêtue ?
— Elle porte une veste de couleur marron, en imitation daim, un polo crème, une jupe grise en tergal. Elle a des souliers aiguille, marron.
— Elle a emporté d’autres vêtements ?

— Non. Je ne crois pas.

— Vous n’avez pas vérifié ?

— Non.

Jean-Pierre Martin s’était soudain arrêté de poser des questions. Cette jeune fille, n’était-ce pas celle qui lui souriait si gentiment quand elle passait au carrefour où il réglait la circulation ?

À midi, et à dix-huit heures, elle arrivait de la rue Centrale et elle s’arrêtait au bord du trottoir d’en face, devant le passage protégé, même s’il n’y avait pas de voiture en vue. Elle attendait qu’il lui fasse signe et, par jeu, quand il n’y avait personne, il attendait, lui aussi, quelques secondes. Alors, elle inclinait la tête, pour le remercier et ils échangeaient un sourire. Celui de la jeune fille durait le temps de la traversée. Un sourire de complicité, dont il se demandait parfois s’il ne devenait pas, au fil de leurs rencontres, un peu équivoque. Comme si elle avait attendu qu’il lui adressât la parole. Et il en avait envie. Mais il n’était nommé à Sauzier que depuis six mois, et ce manège ne durait que depuis un mois environ. Le jeune gendarme hésitait encore à se montrer galant avec les personnes du sexe opposé qui paraissaient lui marquer de l’intérêt. Quand il connaîtrait mieux le pays...

Il lui arrivait de penser à cette fille-là et d’imaginer certaines possibilités. Il pensait aussi à d’autres. Il avait vingt-cinq ans ; on le disait beau garçon.

Mais cette Jacqueline, il ne l’aurait pas cru si jeune.

— Vous dites qu’elle a dix-sept ans ?

— Depuis huit mois.

Elle en paraissait plus de vingt. Était-ce la même ?

— N’a-t-elle pas un sac à main blanc, de forme...

Il cherchait le mot. La femme allait-elle comprendre ?

— De forme trapézoïdale ?

Elle s’exclamait aussitôt :

— Oui. C’est cela. Vous savez où est Jacqueline ?

— Non, madame. J’ai aperçu votre fille, ces jours derniers. On la croirait plus âgée.

— C’est exact. Vous m’avez donné une fausse joie.

— Ne vous émouvez pas. Quelle est la dernière personne qui l’a vue ? Une voisine, m’avez-vous dit ?

— Oui. M^{lle} Chevrier, une vieille fille, qui est retraitée des postes. Elle habite en face de chez nous, de l’autre côté de la rue, et elle est toujours à sa

fenêtre. Un peu avant dix-neuf heures, Jacqueline est apparue sur le seuil de notre maison. La voisine regardait justement de ce côté. Elle a cru que ma fille allait faire quelques courses. Mais non, elle restait sur le perron, comme pour prendre l'air. Puis elle est descendue, elle a fait quelques pas, derrière les voitures qui stationnent sous les tilleuls.

— Il y a un parking dans votre rue, en effet.

— Elle est remontée sur le perron. Elle est redescendue. Et, pendant quelques minutes, M^{lle} Chevrier a observé deux dames qu'elle connaissait, qui se rencontraient au milieu de la rue. Quand elle a voulu s'occuper à nouveau de Jacqueline, le perron était désert. Elle a inspecté la rue, dans les deux sens. Pas de Jacqueline. Elle s'est dit qu'elle était rentrée à la maison.

— Une auto avait-elle quitté le parking ?

— Je le lui ai demandé. Elle ne sait pas. Elle ne prêtait que peu d'attention aux voitures. Elle suivait des yeux les deux dames, puis elle a cherché si Jacqueline marchait sur le trottoir. Un peu plus tard, elle a vu arriver Gilbert.

— Et votre fille n'était plus là. Elle a donc dû prendre place dans une auto qui s'est éloignée.

— Elle n'aurait pas fait cela.

— Alors, on l'a contrainte.

— Il y avait des passants. Que lui a-t-on fait, mon Dieu ?

— On l'aura appelée pour lui demander un renseignement. Elle se sera approchée sans méfiance. On aura pu déplier une carte à l'intérieur de l'auto, la prier d'indiquer un itinéraire. Sans doute, en ce cas, le ou les ravisseurs se seraient-ils montrés exceptionnellement audacieux.

M^{me} Verneil s'était mise à pleurer sans bruit.

— J'envisage le pire. Ne pleurez pas. Votre fille a pu suivre, de bon gré, une personne de sa connaissance qui ne l'emmenait sans doute que pour très peu de temps, et l'auto a pu tomber en panne.

— Oh ! Pourvu qu'il en soit ainsi.

Puis elle s'était, à nouveau, désespérée.

— Mais trois heures se sont écoulées.

— Nous allons agir. J'ai réuni les éléments d'un message flash que je vais adresser immédiatement à la section. Dans dix minutes, toutes les brigades de gendarmerie de la périphérie seront alertées. Le commandant jugera s'il doit étendre cette alerte sur le plan régional et même national. Au besoin, en deux heures, tous les postes-frontière seraient prévenus. Et je

vais joindre moi-même notre propre voiture radio qui circule en ce moment sur les routes de la campagne. Si une voiture suspecte a été remarquée, nous ne tarderons pas à le savoir.

Il s'approcha de l'émetteur et le mit en service.

— Allô ! Delta III appelle Delta I.

Il y eut quelques crépitements dans le haut-parleur et une voix nasillarde s'éleva :

— Delta I écoute.

OceanofPDF.com

CHAPITRE II

Martin venait de transmettre son message flash quand la porte du bureau s'était ouverte. Le chef de brigade Herbert était entré. Encore en tenue, mais sans képi ni ceinturon. Il saluait M^{me} Verneil.

— J'ai entendu sonner. Je suivais un truc à la télé. J'ai pensé que si vous aviez besoin de moi, vous viendriez m'appeler. Et comme j'allais me coucher, maintenant...

— Je me disposais à vous prévenir, chef. Une disparition. J'ai donné les renseignements à la section. L'essentiel de ce que j'ai appris, et au conditionnel.

— C'est ma fille qui...

— Vous êtes M^{me} Verneil.

— Oui, monsieur.

Elle s'était levée, intimidée.

— Si vous voulez voir, chef.

Le gendarme tendait le bloc-notes. Herbert s'était mis à lire.

— C'est très bien, faisait-il. C'est parfait.

Il s'était repris :

— Je veux dire que vous avez paré au plus urgent. L'affaire est évidemment ennuyeuse pour vous, madame. Mais, rassurez-vous, les disparitions de jeunes filles de l'âge de la vôtre ont rarement des conséquences graves. Dans l'immense majorité des cas, il s'agit de simples fugues.

— Je vous assure que ma fille...

Il avait, d'un geste, arrêté ses protestations.

— En dépit des circonstances et parfois malgré les témoignages, ce sont des fugues dont on peut établir par la suite qu'elles avaient des causes variées : la mésentente familiale, une intrigue amoureuse, plus rarement le

goût de l'aventure. Mais les mineurs en fuite reviennent. Je peux vous donner des chiffres : on admet que soixante pour cent sont interpellés par les services de police ou réintègrent spontanément leur foyer dans les quarante-huit heures ; vingt-cinq pour cent, dans les quinze jours ; dix pour cent dans le mois. Et, dans le reliquat de cinq pour cent, on doit tenir compte des mineurs dont les retours n'ont pas été signalés à la police par les familles.

— Mais on a enlevé Jacqueline.

— Ce n'est pas prouvé. N'est-ce pas, Martin ? C'est du moins ce que vous avez noté. Il faisait jour, il y avait des passants. Si l'on avait entraîné de force votre fille dans une auto, elle aurait crié, elle se serait débattue.

— C'est ce que je ne comprends pas, soupirait la mère.

— Ce qui est regrettable, c'est que nous ne possédons aucun renseignement au sujet de l'automobile. En trois heures, elle a pu faire du chemin.

Herbert s'était assis devant l'émetteur radio.

— Vous n'êtes pas encore entré en contact avec la voiture de la brigade et avec les brigades limitrophes ?

— J'allais le faire.

— Je m'en charge. Vous, malgré l'heure tardive, vous pourriez peut-être essayer d'interroger cette M^{lle} Chevrier. Et s'il y a encore des voitures en stationnement sous les tilleuls, relevez leurs numéros. Demain, nous interrogerons leurs propriétaires.

« Peut-être l'un d'entre eux se trouvait-il à proximité, au moment présumé de l'enlèvement. Il faudra aussi joindre les deux personnes qui conversaient dans la rue. Demandez leurs noms à M^{lle} Chevrier. Faites vite, nous vous attendons.

— Bien, chef.

Martin sortait en hâte.

— Quant à vous, madame, poursuivait le chef de brigade, vous allez m'indiquer quelles étaient les fréquentations de votre fille et nous allons dresser une liste des gens qu'elle connaissait bien et qui possèdent une automobile.

— Volontiers, répondait docilement M^{me} Verneil. Mais Jacqueline ne sortait presque jamais en auto.

Il y avait de la lumière dans l'arrière-boutique de la boucherie. Jean-Pierre Martin avait tambouriné à la devanture. Le boucher était venu.

— La gendarmerie ? s'était-il étonné.

Puis il avait ajouté :

— Ah ! C'est pour la gosse de la mère Verneil. Ma femme m'en a parlé. Une belle petite poulette, bien roulée.

Il avait eu un rire entendu.

— Une jolie fille, ce n'est jamais perdu pour tout le monde.

— Vous pensez que...

Il s'était mis aussitôt sur la défensive.

— Non ! Je disais ça comme ça. Sa mère est une brave femme, et Jacqueline est aussi sérieuse que les autres filles de la rue. Mais les plus sages ne sont pas à l'abri des tentations, hein !

Il avait conduit le gendarme jusqu'au couloir de l'immeuble de M^{lle} Chevrier.

— Au premier, à gauche. Ah ! celle-là, c'est le radar du quartier. Si elle ne peut pas vous renseigner sur ce qui se passe en face de chez elle, ce sera la fin des haricots.

— Serait-elle couchée ?

— Je ne crois pas. Elle regarde la télé jusqu'à Télé-Nuit.

Le couloir dégageait une forte odeur de pipi de chat. Jean-Pierre Martin avait sonné plusieurs fois. Traînant ses pantoufles, une petite vieille était venue lui ouvrir.

— Je vous attendais, avait-elle déclaré immédiatement. Je savais bien que vous viendriez prendre ma déposition. Entrez donc.

Elle avait un visage très ridé, mais ses yeux pétillaient derrière ses lunettes.

Elle introduisait son visiteur dans une salle à manger où un téléviseur jetait des reflets blafards. Elle éclairait le lustre et un chat, couché sur la table, fermait très fort les yeux et émettait un miaulement de contrariété.

— Je sais, faisait-elle, que vous voudriez connaître le numéro minéralogique de l'automobile. Mais je ne peux pas vous satisfaire. Je regardais machinalement par la fenêtre, comprenez-vous. Je ne me doutais pas que cela aurait de l'importance. Mes jambes ne me portent plus. Je ne

sors presque pas. Alors, quand il n'y a rien à la télévision, je donne un coup d'œil dans la rue.

Elle offrait une chaise ; elle reprenait place dans son fauteuil ; elle enclenchait la touche d'arrêt du téléviseur.

— J'ai tout dit à cette pauvre M^{me} Verneil, une femme qui a eu du mérite à élever ses deux enfants. Je peux bien tout vous répéter. J'ai si peu l'occasion de parler. Quand je pense que j'ai été trente ans téléphoniste.

Elle frottait ses mains l'une contre l'autre.

— Jacqueline est sortie à dix-neuf heures. J'allais mettre en route la télé, mais je suis restée à la fenêtre.

— Pourquoi ?

Elle haussait les épaules.

— Parce que ça m'amuse de voir comment les hommes la regardent. Ce qu'ils sont drôles, quand, ne se sentant pas observés, ils découvrent une jolie fille ! Si elle vient vers eux, ils ralentissent la marche, ils éprouvent le besoin d'allumer une cigarette ; il leur faut plusieurs allumettes ou leur briquet s'éteint. Et, s'ils la suivent, ils pressent d'abord le pas pour arriver au plus vite à sa hauteur, tout en arrangeant leur cravate et en rentrant leur ventre.

— Elle était sensible aux hommages masculins ?

— Comme toutes les filles, s'exclamait la vieille demoiselle. Nous avons toutes été ainsi.

— Et, ce soir, des hommes se sont intéressés à elle ?

— Non. Il n'est passé qu'un ou deux gamins et un pensionnaire de l'hospice. Et puis deux dames qui avaient beaucoup de choses à se dire. Deux commères.

— Vous pouvez me donner leurs noms ?

— Bien sûr. M^{me} Duval qui demeure place Ribaudot, et M^{me} Lesur, à côté du bureau de tabac central. Vous ne leur direz pas que c'est moi qui vous envoie. Cela m'étonnerait d'ailleurs qu'elles aient regardé autour d'elles, à partir de l'instant où elles se sont rencontrées. D'autant plus qu'elles se sont éloignées. Je ne les ai pas suivies du regard très longtemps.

— Mais, quand vous êtes revenue à Jacqueline...

— Elle n'était plus là. Ni sur le perron, ni derrière les autos, ni dans la rue. J'ai donc pensé qu'elle était rentrée chez elle.

Elle se frottait encore les mains.

— Mais comme son frère est arrivé, peu après, et qu'il a constaté qu'elle ne se trouvait pas dans leur maison, c'est qu'elle avait en somme disparu devant moi.

— Alors, ces autos ?

— Eh bien ! ces autos du parking, je n'y fais plus attention depuis longtemps. Sauf si l'une d'elles est d'un modèle peu commun et encore. Ce qui n'était pas le cas ce soir.

— Elles étaient nombreuses ?

— Il me semble que presque toutes les places étaient occupées, mais je ne peux pas vous l'affirmer.

— Et après la visite que vous a rendue M^{me} Verneil ?

— C'était une heure plus tard. Le parc était à moitié vide.

— Quelqu'un venait-il parfois en auto, pour emmener cette jeune fille, ou pour la ramener ?

— Oui. Son directeur, M. Alquin, de temps à autre. Et, tenez, c'était chaque fois un samedi, mais au début de l'après-midi. Il devait avoir besoin de ses services de sténo. Il l'emmenait, mais elle revenait à pied.

Elle baissait la voix.

— Il est arrivé aussi, toujours le samedi, vers vingt-trois heures trente, qu'une auto ait ramené Jacqueline. Une auto qui s'arrêtait beaucoup plus haut dans la rue, et la petite revenait chez elle sans faire de bruit, en longeant les façades.

Elle avait un léger rire.

— Je dis toujours « la petite ». Je l'ai connue au berceau. Je sais bien qu'elle a grandi et qu'elle a l'âge d'avoir un amoureux. Il la ramenait sans doute du cinéma, qui ne se trouve qu'à cinq cents mètres.

— Vous savez de qui il s'agissait ?

— Comment voulez-vous que je sache ? Je vous ai dit que l'auto s'arrêtait plus haut, près de la caisse d'épargne.

— Une auto de quelle marque ?

— Assez grosse. À cette distance, c'était tout ce que je pouvais voir. Elle ne passait pas devant chez moi pour repartir.

Elle riait encore.

— Pour moi, elle ne va pas tarder à revenir. Peut-être est-elle chez elle, pendant que nous parlons. Je ne suis pas loin de croire qu'elle se rendait compte que j'avais l'œil sur elle et qu'elle a attendu l'instant où je tournerais la tête pour vite se glisser dans la voiture d'un garçon qui avait

envie de l'embrasser. Puis ils auront été retardés quelque part. J'ai essayé de faire comprendre cela à M^{me} Verneil, mais elle prétend que c'est impossible. Jacqueline devait lui faire croire ce qu'elle voulait. Je n'ai pas osé trop insister.

Jean-Pierre Martin hochait la tête.

— Selon vous, cette jeune fille n'était pas très sérieuse.

La vieille se récriait :

— Je n'ai pas dit cela. Je vous répète qu'elle n'était sûrement ni meilleure ni pire que les autres. Mais sa mère la considérait comme une oie blanche. Pauvre M^{me} Verneil. Elle est si occupée : l'usine, la cuisine, le ménage. Quand sa fille suivait les cours commerciaux, elle ne lui laissait rien faire à la maison, pour qu'elle ait le temps d'étudier. Et Jacqueline a eu son C.A.P. l'an dernier. Mais l'habitude est prise : c'est la mère qui fait tout. C'est d'ailleurs ainsi dans bien des familles. Que voulez-vous qu'on y fasse !

Elle avait peut-être raison. À dix-neuf heures, Jacqueline disposait d'une heure avant le retour de sa mère. En une heure, on peut se rendre en auto jusqu'à un coin tranquille, y passer une demi-heure, et revenir.

Pourtant, la fille n'était pas revenue. De toute façon, il avait dû se passer quelque chose. Et pourquoi pas un accident, tout bêtement ? Le garçon avait pu faire de la vitesse, pour épater sa passagère. Un virage mal pris en un lieu désert. La bagnole qui va dans le décor, qui bascule en bas d'un talus. Alors, l'action de la gendarmerie se justifiait quand même.

Il fallait « les » retrouver au plus tôt.

Le chef de brigade conversait avec les gendarmes de la voiture radio, quand Martin était revenu au bureau. M^{me} Verneil demeurait prostrée sur sa chaise.

— Tiens, voilà Martin, dit-il. Il a peut-être du nouveau.

— Pas grand-chose. Aucun signalement d'une quelconque automobile suspecte. Mais il y a une éventualité à considérer : celle d'un accident.

— Nous y avons pensé.

— Oui, faisait la voix de Joudy dans le haut-parleur, on roule doucement, en quête de traces de freins. Jusqu'à présent, cela n'a rien donné. On va

faire le tour du patelin, par des chemins de traverse. Si on rencontre une bagnole suspecte, on l'arrête.

— D'accord, approuvait Herbert. Dans un quart d'heure, je vous rappelle.

Il actionnait l'interrupteur. Il disait à Martin :

— À la section, ils ne sont pas contents. À les entendre, on se débrouille comme des bleus. Mais on ne peut pas leur décrire une auto que personne n'a vue.

Il ajoutait :

— J'ai téléphoné au maire. Demain matin, s'il le faut, nous ferons des recherches, avec l'aide des sapeurs-pompiers du centre de secours. Le maire va venir à la brigade. Je l'attendrai pendant que vous accompagnerez M^{me} Verneil à son domicile. Vous vous ferez remettre une photo de sa fille pour les fiches et les avis de recherche. Vous examinerez si elle a emporté quelque chose.

— Bien, chef.

Herbert se tournait vers M^{me} Verneil.

— Vous le voyez, madame ; nous faisons tout ce que nous pouvons. De votre côté, vous nous faciliterez la tâche en essayant de vous souvenir du moindre détail qui pourrait orienter notre enquête.

Elle remerciait, confuse, en ravalant ses larmes.

Les rues de Sauzier étaient mal éclairées ; tous les rideaux de fer des magasins et des cafés étaient baissés. Les pas claquaient et éveillaient des échos.

— Allait-elle vraiment au cinéma, le samedi soir ?

M^{me} Verneil ne comprenait pas.

— Sauf quand elle était malade.

— Elle vous disait qu'elle allait au cinéma, reprenait le gendarme avec patience. Mais était-ce vrai ?

— Bien sûr !

Elle paraissait stupéfaite, voire un peu scandalisée de cette question.

— En compagnie de Lucienne. Une amie de son âge, Lucienne Dupré, qui est vendeuse chez Lagarade.

— Vous-même, vous y alliez ?

— Je suis trop fatiguée, le soir. Il y a des années que je n'ai pas vu un film. Mais pourquoi Jacqueline m'aurait-elle menti ?

Elle ralentissait la marche et elle s'exclamait :

— Ah ! C'est la mère Chevrier qui vous a parlé de cette auto qui ramenait parfois Jacqueline, le samedi soir. Elle aura confondu. Une auto se sera arrêtée alors que ma fille passait. Et d'ailleurs M^{lle} Chevrier n'a pas une très bonne vue.

— Votre fils va au cinéma ?

— À la séance du jeudi après-midi.

Il faudrait interroger la jeune Lucienne.

— Et le dimanche ?

— Le dimanche après-midi, elle se promenait avec Lucienne. À la belle saison, elle allait à la piscine.

— Mais où allait-elle, ces derniers dimanches ?

M^{me} Verneil levait les bras.

— Je n'en sais rien. Pas très loin, en tout cas. Moi, je me repose et je m'occupe du linge. Elle rentrait toujours à l'heure du dîner. Les filles de cet âge, qui gagnent leur vie, on ne peut pas les accompagner partout, comme des gamines, n'est-ce pas ?

— C'est évident, concédait Jean-Pierre Martin.

— S'il y avait encore eu son père, je serais sortie, de temps en temps avec elle. Quand on est veuve, avec deux enfants à élever...

Elle se taisait, accablée.

Ils étaient parvenus dans la rue des Tilleuls. Elle s'arrêtait devant un espace délimité par des raies jaunes, sous les arbres. Il y avait là une vieille 15 CV Citroën, aux pneus dégonflés, sans doute une épave, et le gendarme se dit qu'il faudrait la faire enlever. Plus loin, une camionnette et une 403.

M^{me} Verneil désignait les intervalles entre les véhicules.

— C'est là que ma pauvre petite Jacqueline a été enlevée, faisait-elle avec un sanglot dans la voix.

CHAPITRE III

Ils étaient entrés dans une cuisine pauvrement équipée, mais très propre. Une bonne femme, assise sous la suspension, s'était levée, intimidée, bredouillant quelque chose. Un jeune garçon qui dormait, appuyé à la table, avait à peine bougé.

— Il n'a pas voulu aller se coucher. Il disait que Jacqueline allait revenir.

La tête du gosse roulait de droite à gauche. Il geignait. Sa mère s'était approchée. Elle le prenait dans ses bras, elle l'embrassait.

— Mon petit Gil, il faut aller au lit.

Il se débattait, encore endormi.

— Et Jacqueline ?

— Elle reviendra demain.

— Tu vois bien que c'était une blague.

Il se redressait, il frottait ses cheveux ébouriffés, il clignait des yeux.

— Je te le disais.

Puis il s'apercevait de la présence du gendarme et, soupçonneux, il dévisageait sa mère.

— Tu dis ça ! Tu n'en sais rien ?

— Va te coucher.

— Mais oui, appuyait Jean-Pierre Martin. Et nous aurons demain, tous les deux, une petite conversation, tu veux bien ?

— Si je savais où elle est, je vous le dirais, jetais le gosse.

Il obéissait, cependant, et, engourdi, il se dirigeait vers la porte du fond.

— Ma pauvre Rosine, disait M^{me} Verneil, je vous ai fait veiller.

L'autre se récriait. C'était de bon cœur, pour rendre service.

— Mais vous pouvez, vous aussi, aller vous reposer, maintenant.

Elle finissait par accepter. Elle sortait à son tour. M^{me} Verneil poussait un long soupir.

— J’espérais quand même, murmurait-elle. J’espérais qu’elle serait rentrée.

Elle s’essuyait les yeux.

— Je vais chercher une photo d’elle. Elle s’en est fait faire au printemps.

Elle fouillait dans un tiroir.

— Il doit y en avoir une ici.

Elle tendait une photo, de format carte postale. Le gendarme retrouvait, comme il s’y attendait, la jeune fille du carrefour, en une pose appliquée et néanmoins gracieuse, la tête inclinée, le sourire malicieux, presque effronté.

— Ma pauvre petite fille.

Il rangeait le portrait dans son calepin revêtu de matière plastique noire. Il coupait court à l’attendrissement de la mère.

— Vous avez de l’argent quelque part ?

Elle demeurait interdite.

— Oui.

— Vérifiez que rien ne vous manque.

— Vous ne croyez tout de même pas !

Elle se vexait presque. Il insistait :

— C’est une formalité.

— L’argent est dans ma chambre.

— Allez-y.

Elle ne répondait plus. Elle se rendait dans le couloir. Il l’entendait monter un escalier. Un instant plus tard, elle le redescendait.

— Rien ne manque, disait-elle en entrant, sur un ton neutre.

— Bon. Puis-je voir sa chambre ?

— Venez par ici.

La chambre de la jeune fille était au rez-de-chaussée, au bout du couloir, à gauche. Une autre porte semblait donner sur l’extérieur, sans doute sur un jardin.

Il la montrait.

— Où va-t-on, par-là ?

— Dans le potager.

— Vous l’avez visité ?

— Non.

— Votre fille aurait pu avoir un malaise, alors qu’elle ramassait des légumes.

— Mon Dieu !

Fébrile, M^{me} Verneil tournait la poignée de la porte.

— J'ai ma lampe électrique, faisait le gendarme.

Ils parcouraient tous deux les allées où craquaient les feuilles tombées de ce début d'automne. Le jardin était clos de murs qui servaient d'appuis à des poiriers nains. Ils en avaient vite eu fait le tour.

— C'est vrai qu'elle aurait pu prendre mal par-là. Mais elle serait restée sans soins. Cela aurait pu être grave.

— Elle était sujette à des malaises ?

— Non. Sa santé est excellente.

Ils étaient revenus dans le couloir.

La chambre de Jacqueline était meublée d'un haut lit d'autrefois, d'une armoire campagnarde et d'une table de toilette à dessus de marbre blanc, surmontée d'un miroir mural. Jean-Pierre Martin ouvrait l'armoire qui, dans sa moitié, formait penderie.

— Regardez, demandait-il, s'il ne manque aucune robe, aucun manteau.

Tremblante, la femme obéissait. Les crochets des portemanteaux grinçaient sur leur tringle et les vêtements se balançaient. Elle devait les revoir sur le corps de sa fille.

— Tout est là, avait-elle dit.

— Et la lingerie ?

Elle tendait les mains vers les rayons, effleurait des nylons, des dentelles. Le rayon du milieu était le plus encombré mais en ordre, comme le reste, bien qu'il eût offert un aspect de plus grande diversité.

— Elle aime ces fanfreluches, soupirait-elle. Il me semble qu'il ne manque rien.

— Cette valise qui est au-dessus de l'armoire lui appartient ? C'est la seule ?

— Oui.

Le jeune gendarme levait le bras, saisissait la poignée de la valise. Il venait l'examiner et l'ouvrir sous la lampe.

— Elle fait souvent des voyages ?

— Non. Elle a acheté ça l'an dernier, pour se rendre au mariage d'une cousine, dans le Jura.

Il remettait la valise en place.

— Elle nettoie souvent sa chambre à fond ? disait-il encore.

— Pas très souvent. Il arrive que je donne moi-même un coup de balai.

Il faisait un pas vers la table de toilette, regardait les boîtes et flacons, les brosses et peignes.

— Il ne manque rien non plus, assurait M^{me} Verneil. Il y en a autant que d'habitude. Elle adore ça, les produits de beauté, les parfums. Mais elle n'achète que du bon marché, au prisunic, bien sûr.

— Où met-elle son argent ?

— Dans le tiroir de l'armoire. Tenez, voyez vous-même.

Il prenait un portefeuille usagé. Il en tirait des billets, les comptait.

— Elle a des économies. Presque huit cents francs.

— Oui, c'est vrai. Je n'aurais pas cru. Eh bien ! vous voyez, elle n'a absolument rien emporté.

— Je vois, répondait le gendarme qui fouillait encore le tiroir d'un doigt distrait.

Il ramenait quelques lettres.

— Pardonnez-moi, faisait-il, je dois savoir avec qui elle entretenait de la correspondance.

— Vous faites comme vous voulez.

Son examen durait peu.

— Ce sont des camarades d'école, observait-il, et leurs lettres ne sont pas récentes.

Il les remettait en place.

— Votre fille tenait-elle un journal intime ? Se racontait-elle sa vie à elle-même, par écrit ?

— Je l'ignore.

— Vous ne l'avez jamais surprise à écrire sur un carnet ou un cahier ?

— Pas depuis qu'elle ne suit plus de cours. Mais je ne me trouve pas souvent à la maison.

Il refermait l'armoire.

— Il y a combien de temps que votre fille travaille à l'usine Alquin ?

— Depuis bientôt un an.

— Quel est son salaire mensuel ?

— Au début, elle ne gagnait pas beaucoup. Maintenant, elle a quatre cent vingt francs par mois. Et il lui arrive de faire des heures supplémentaires, le samedi après-midi, quand son patron part en réunion du consortium.

— Elle vous remet une partie de sa paye ?

— Oui. Deux cent cinquante francs par mois. Et elle achète souvent des vêtements pour son frère. Depuis qu'elle travaille, c'est plutôt elle qui

l'habille.

— Indépendamment de ses économies, possédait-elle de l'argent à elle ?

— Mais non. Comment voulez-vous ?

— Quelles sont ses relations avec M. Alquin ?

— Mais, bonnes. Puisque c'est elle qu'il choisit quand il a besoin d'emmener une sténo.

— Elle ne vous a jamais confié qu'il lui faisait la cour ?

— Vous n'y pensez pas ! Un homme sérieux comme M. Alquin !

Le gendarme toussait, embarrassé. Il n'était pas nécessaire d'expliquer à cette pauvre femme que l'aspect sérieux de certains personnages ne constituait pas toujours une garantie de moralité. Il se renseignerait. Ses collègues de la brigade résidaient depuis plusieurs années à Sauzier ; Foulques comptait dix ans de présence. Si le nommé Alquin avait l'habitude de séduire ses secrétaires, ça devait quand même se savoir.

* * *

— Delta VI appelle Delta III.

— Delta III écoute.

— On a mis un barrage sur la nationale. Ça ne donne rien. Pas une seule jeune fille dans les bagnoles contrôlées, jusqu'à présent. Par contre, on a piqué un type qui transportait une bonbonne de gnole en fraude.

Un rire caverneux faisait vibrer le haut-parleur.

— Qu'est-ce que vous allez vous mettre, ironisait Herbert.

— On te gardera ta part.

— S'il en reste.

Le rire reprenait. C'était celui du chef de la brigade de Thévezol.

— Le type a imaginé qu'il avait été vendu. On le lui a laissé croire. S'il avait su que c'était à cause d'une petite pépée qui venait de lever la patte.

Il ajoutait :

— Alors, à minuit, on lève le barrage, sauf s'il y a contrordre.

— D'accord.

Les brigades limitrophes avaient été alertées en vain. Aucune d'elles ne signalait une voiture suspecte ou un accident.

La sonnerie de l'entrée avait encore retenti.

Herbert se hâtait d’aller ouvrir et il accueillait respectueusement le maire de Sauzier, M. Robert Bardier, scieur de sa profession et exploitant forestier, un robuste gaillard en bleu de travail, poudré de poussière de bois.

— Alors, chef, pas encore retrouvée, cette gosse ?

— Pas encore, monsieur le maire. Mais, quand sa mère est venue nous prévenir, la fille avait disparu depuis trois heures.

— Comment avez-vous dit qu’elle se nomme ?

— Jacqueline Verneil. Dix-huit ans.

— Une petite brune ?

— Non. Une blonde, de taille moyenne.

— Ah ! oui, je vois.

Ils étaient entrés dans le bureau où le haut-parleur, en écoute permanente, ronflait doucement.

Le maire s’asseyait, repoussait un peu en arrière sa casquette, puis l’ôtait machinalement et fourrageait de ses gros doigts dans ses cheveux grisonnants, taillés en courte brosse. Il posait familièrement sa casquette sur le bureau des gendarmes, en déplaçant quelques papiers.

— Vous aviez déjà un avis de recherche, disait-il, en jetant un coup d’œil sur une feuille manuscrite.

— C’est un pensionnaire de Barnieu qui a choisi la liberté.

— Encore !

Il soupirait en lisant :

— Ils ne les surveillent vraiment pas assez.

— Celui-là est en pyjama. Il sera vite cueilli. Simple message de routine. Bardier repoussait le papier.

— Oui, faisait-il, c’est moins préoccupant que notre affaire.

Sa bonne figure rougeaude se plissait en une grimace soucieuse.

— Qu’est-ce qu’on peut faire, chef ?

— Dans l’immédiat, pas grand-chose. Nous manquons vraiment de renseignements. J’ai envoyé le gendarme Martin chez M^{me} Verneil. Martin est adroit et actif. Peut-être recueillera-t-il quelques indices.

— Mais votre impression ?

— C’est peut-être une fugue amoureuse. Il s’agit d’une jolie fille.

— Elle ne se serait pas laissée bêtement embarquer par un proxénète ? Un beau garçon, hâbleur et généreux, qui lui aurait promis une carrière au cinéma.

— Si un individu de ce genre avait dragué dans le pays, nous l'aurions repéré. Il y a cinq ou six ans, souvenez-vous, monsieur le maire, nous avions dans une villa en location du hameau de Mauduit, un bonhomme peu recommandable qui faisait du baratin aux bergères, en leur promettant des places mirifiques en ville. Eh bien ! nous avons eu vite fait de le décourager. Deux ou trois P.-V. pour sa bagnole, des contrôles d'identité partout où on le trouvait. Il s'était barré.

— Et actuellement, vous ne surveillez pas spécialement quelques personnages louches ?

— Quelques-uns. Mais sans envergure. Et dont les activités sont sans rapport avec l'affaire qui nous occupe. Nous n'avons pas non plus de déséquilibrés sexuels pour le moment. Le dernier, le grand Victor, est mort depuis deux ans, et il était d'ailleurs inoffensif. Un exhibitionniste, mais, d'après le toubib, rigoureusement impuissant. Quant à nos femmes de mœurs légères, aucune n'en fait profession et aucune ne peut servir de pourvoyeuse au milieu.

— Oui, faisait le maire, vous devez avoir raison. Tant mieux pour la gosse. Si elle est partie avec un gars de Sauzier, ça finira probablement par un mariage.

— Jamais trop tard pour bien faire, disait Herbert.

Il reprenait plus gravement :

— Nous n'excluons pas l'hypothèse d'un enlèvement par un maniaque, qui aurait été de passage et que les circonstances auraient favorisé. Ou l'éventualité d'une agression dans un coin désert de l'agglomération. J'ai envoyé le gendarme Foulques du côté du faubourg et il fouillera aussi les petites rues autour du marché couvert.

— Je pourrais mettre à votre disposition les agents communaux et le peloton de garde des sapeurs-pompiers.

— Nous manquons trop d'indications. Si nous découvrons une piste, je vous le ferai savoir aussitôt.

Et Herbert ajoutait :

— Je vous remercie de votre proposition, monsieur le maire.

— C'est bien naturel. La mère de cette gamine doit se faire un sang d'encre.

— Nous avons essayé de la rassurer.

— Les jeunes qui font des fugues laissent quelquefois des lettres pour tranquilliser un peu leurs parents.

— M^{me} Verneil n’a rien trouvé. Mais le gendarme Martin est chez elle en ce moment.

Bardier avait secoué la tête.

— Cette jeunesse d’aujourd’hui, ça ne peut pas attendre. Ça veut tout et tout de suite. Nous, quand nous étions jeunes... Moi, je travaillais dix heures par jour, à la scierie du père Bonnard. Pas le temps de courir les filles.

— Moi, murmurait Herbert, j’étais berger sur un plateau où il n’y avait une ferme que tous les cinq kilomètres. Je ne voyais jamais personne.

Il s’était alors levé.

— J’entends un pas. C’est Foulques ou Martin.

C’était Martin ; il saluait militairement Robert Bardier.

— Bonsoir, monsieur le maire.

— Bonsoir. Alors, vous savez où elle est ?

— Pas du tout.

— Et on sait pourquoi elle est partie ? Elle a laissé un mot ?

— Non. Elle n’a rien écrit.

— Sa mère n’a rien trouvé ?

— Rien. J’ai fouillé la maison, moi aussi.

Le maire avait encore grogné, désappointé. Puis il avait écouté, sans mot dire, le bref compte rendu du gendarme.

— Alors, qu’est-ce qu’on va faire ? avait-il ensuite demandé.

— La section nous enverra un chien policier demain matin, avait déclaré le chef de brigade. Dès que le maître du chien sera là avec l’animal, je vous avertirai, monsieur le maire.

Bardier empoignait sa casquette et se levait.

— Eh bien ! disait-il, je vais vous souhaiter une bonne nuit. Du moins à celui qui ne sera pas de garde.

— Je vous offre un verre, monsieur le maire.

— Non, merci. À demain. Je me lève à six heures. Je serai à votre disposition.

Herbert avait raccompagné Bardier. Quand il revint, Martin relisait ses notes.

— Dites donc, chef, fit-il, je ne sais pas encore comment ni pourquoi cette fille a disparu. Mais ce qu’il y a de certain, c’est qu’elle avait fait des préparatifs de départ.

OceanofPDF.com

CHAPITRE IV

— Que voulez-vous dire ? faisait le chef de brigade, très surpris.

— J'ai relevé des détails curieux. Par exemple, la valise appartenant à la jeune fille est normalement déposée au-dessus d'une armoire.

— Elle n'était plus à sa place ?

— Si. Mais je l'ai trouvée trop propre. Sans aucune trace de poussière. Alors qu'elle n'avait pas servi depuis des mois et qu'aucun grand nettoyage n'avait été entrepris récemment dans cette pièce.

— C'est étrange, en effet.

— J'ai aussi remarqué qu'à l'intérieur de l'armoire, du linge et des vêtements étaient préparés, et rassemblés en ordre sur un rayon. Exactement comme pour remplir rapidement une valise de la taille de celle que j'ai examinée. Il y avait même une brosse à dents neuve dans un étui et un tube de dentifrice intact.

— Que disait M^{me} Verneil de cela ?

— Je ne lui en ai pas fait part. J'espère, demain, réunir d'autres renseignements qui me permettront d'orienter cette enquête. Il y a d'ailleurs d'autres détails insolites. Le fait d'abord que cette jeune fille, dans une famille modeste, disons pauvre, ait pu, en moins d'un an, économiser une somme de huit cents francs, alors qu'elle donne deux cent cinquante francs par mois à sa mère et qu'elle en gagne quatre cent vingt. Et que sa garde-robe me paraît composée de vêtements neufs et de qualité excellente pour la plupart.

— Hum ! avait fait Herbert, vous vous laissez peut-être entraîner par votre imagination. Et d'abord êtes-vous compétent en fait de toilettes féminines ?

Le chef souriait. On plaisantait volontiers à la brigade, le seul célibataire, en l'accusant tour à tour, avec un illogisme parfait, d'être un coureur de

jupons, ou un pauvre nigaud qui a peur des femmes.

— Justement, chef, j'ai l'intention, demain, de retourner chez M^{me} Verneil et j'emmènerai avec moi une personne qui pourra se livrer à une expertise.

— Au sujet de la valeur des vêtements ?

— Oui. Et aussi de la lingerie qui me paraît véritablement luxueuse. Et enfin, des produits de beauté.

— Décidément, rien ne vous échappe.

— Des produits trop chers pour une sténodactylo débutante. Ils portent des noms qui m'ont semblé être ceux de grands parfumeurs ou de grands couturiers.

— Donc quelqu'un aurait donné de l'argent à Jacqueline.

— C'est fort possible.

— Et elle aurait pu suivre, sans protester, un homme aussi généreux.

— Évidemment.

Herbert hochait la tête.

— Vous avez fait du bon travail, comme d'habitude.

Il insinuait, négligemment :

— La personne..., l'experte en dessous troublants et parfums ensorceleurs, n'appartient sans doute pas à la police ?

Impassible, Martin répondait :

— Je ne l'entendrai qu'à titre consultatif. Je ne pourrai même pas l'amener à la brigade. C'est une très vieille dame, affligée de rhumatismes.

— Je comprends, murmurait Herbert.

Puis, reprenant un ton plus sérieux.

— Ce qu'il faudra déterminer, mon petit vieux, c'est pourquoi la même se préparait à partir avec des bagages, et pourquoi elle n'a rien emporté. À première vue, on pourrait en conclure qu'elle a dû se presser.

— Oui. Elle a été obligée de partir plus tôt que prévu et elle ne pouvait pas prendre avec elle sa valise qui aurait éveillé l'attention des voisins, en particulier de la vieille fille d'en face.

Le gendarme tendait une photo qu'il venait d'extraire de son calepin.

— Elle est assez jolie pour qu'on la cueille comme une fleur.

— D'accord, appréciait le chef. C'est une belle fille. Mais, pour l'emmener ainsi, impromptu, il faut que le séducteur ait eu l'intention de lui acheter en route tout ce qui lui manquait. Il faut donc un type qui ait de l'argent.

— C'est ce que j'ai pensé. Gardez cette photo pour l'avis de recherche, chef. J'en ai un autre exemplaire dont je me servirai demain.

Herbert se frottait le menton, en admirant encore le portrait de Jacqueline. Puis il s'écriait :

— Mais quelqu'un va nous parler d'elle ! Ma propre fille. Joëlle a deux ans de moins qu'elle. Mais elles ont fréquenté le même collège pendant plusieurs années. Joëlle a beaucoup d'esprit d'observation. Mais...

Il posait une main sur le bras de Martin.

— ... Mais vous l'interrogerez vous-même, et hors de ma présence. Avec vous, elle sera plus libre. Moi, je pense que je n'en tirerai pas grand-chose. Les histoires des autres filles, on ne les confie pas à son père. Pas plus que les siennes...

On avait peu dormi à la brigade, cette nuit-là ; il y avait toujours eu quelqu'un devant le récepteur. Pour rien. Aucun message n'était parvenu concernant l'avis de recherche de la jeune fille. Et au matin, à huit heures, tout le monde était en tenue quand la voiture radio de la section entra dans la cour de la caserne. Il en descendit l'adjudant Nollier, le gendarme maître-chien Baldet et, avec lui, Fido, le magnifique berger allemand dont les prouesses avaient été plus d'une fois relatées par la presse régionale.

Jean-Pierre Martin s'était déjà rendu chez M^{me} Verneil. La pauvre femme n'avait pas trouvé le sommeil. Elle ne savait plus que se lamenter.

Il lui annonça que l'on avait fait appel à un chien policier.

— Nous allons lui donner à flairer du linge que votre fille a porté récemment. Vous savez où nous en trouverons ?

— Dans une corbeille, dans sa chambre.

— Ne le touchez pas vous-même.

Elle avait apporté la corbeille dans le couloir. Gilbert s'était amené, morose, les yeux battus. Il avait à peine salué le gendarme.

Mais l'arrivée du chien l'intéressa vivement, ainsi d'ailleurs que les gens de la rue, aussitôt en éveil, dès que l'auto de la gendarmerie s'était arrêtée sous les tilleuls. Foulques avait dû aussitôt prendre son air revêché pour prier les curieux de « circuler ». Quand il était en service, il ne connaissait plus personne.

Fido, sur l'ordre de son maître, avait fourré son museau dans la corbeille qui paraissait contenir des sous-vêtements, et il avait poussé des jappements courts et aigus, en remuant fébrilement la queue.

Baldet, penché au-dessus de l'animal, lui parlait à mi-voix, le tenant de près par sa laisse.

Le chien quittait maintenant la corbeille. Le nez au sol, il marchait à petits pas dans le couloir qu'il parcourut jusqu'au fond.

— C'est la chambre de la jeune fille, était intervenu Martin, en désignant la porte.

— Ouvrez.

Fido avait fureté dans la pièce. Il était sorti et avait gagné la cuisine, puis enfin il s'était dirigé vers l'extérieur.

Il y avait eu une rumeur, parmi les badauds tenus à distance.

— Ça y est ! Le voilà !

— Il a trouvé une piste.

— Il va sous les tilleuls.

Mais le chien s'était arrêté à la hauteur de la vieille 15 CV, dont il flairait la portière arrière droite. Baldet tentait de l'entraîner plus loin, et il résistait.

— Allons, Fido, cherche !

Et l'adjudant Nollier grognait :

— Qu'est-ce que c'est que cette bagnole ?

Herbert répondait :

— Une épave. Il y a plusieurs mois qu'elle est là.

— Je crois que ce sont des romanos qui l'ont abandonnée, ajoutait Foulques.

— Elle ne peut plus rouler.

— Sûrement pas. Soulevez donc le capot. Le moteur est à moitié démonté.

Le chien appuyait ses pattes contre la portière.

— Qu'est-ce qu'il flaire, ton clébard ? Les traces d'une chienne ?

— Ça m'étonnerait, s'exclamait Baldet.

— Il veut entrer dans la bagnole. Ouvre-lui.

Et Herbert interrogeait M^{me} Verneil.

— Votre fille venait donc s'asseoir dans cette auto ?

— Mais non. Jamais.

Fido s'était élancé par la portière ouverte. Il reniflait, la truffe à ras de la banquette avachie.

— Qu'est-ce qu'elle serait allée faire là-dedans ? reprenait M^{me} Verneil.

— Ouais ! faisait Herbert, songeur.

Puis, à voix basse, il confiait à Jean-Pierre Martin :

— Ces tacots à l'abandon, la nuit, ça fait de bons petits refuges pour amoureux. Quand le clebs sera sorti, regardez donc si vous trouvez quelque chose sur le siège.

Le chien avait enfin consenti à descendre de la vieille auto, mais il ne parcourait que quelques mètres avant de tomber à nouveau en arrêt, au pied d'un tilleul.

Cette fois, il y avait des rires étouffés parmi les curieux et le maître-chien leur jetait un mauvais regard.

— La jeune fille, déclarait-il avec de la nervosité dans la voix, a dû séjourner dans la voiture et s'arrêter à côté de cet arbre.

Fido était reparti. Il revenait vers la maison de M^{me} Verneil.

— Allons ! Cherche ! Pas par-là !

Jean-Pierre Martin rejoignait son chef de brigade.

— J'ai trouvé deux épingles à cheveux sur le siège, murmurait-il. Elles me paraissent être d'un modèle ordinaire.

— Vous essayerez de vous rendre compte si la jeune fille a les mêmes dans sa chambre.

Et c'était à cet instant que le maire de Sauzier rejoignait le groupe des gendarmes. Il venait de stopper sa D.S. le long du trottoir, à leur hauteur. C'était Foulques qui lui ouvrait la portière.

— Bonjour, messieurs. Où en êtes-vous ?

Herbert présentait l'arrivant à l'adjudant Nollier. Robert Bardier, malgré l'heure matinale, était rasé de frais ; il portait un costume sombre, avec chemise blanche et cravate. Le chef de brigade s'en étonnait en lui-même, puis se souvenait que l'on était un dimanche.

— Où nous en sommes, monsieur le maire ? Ça n'a pas l'air de démarrer vite. Le chien ne prend pas le pied.

Fido, en effet, tournait en rond, la queue presque immobile.

— Une belle bête !

Le chien levait le nez, au passage, vers le maire qui lui flattait le crâne.

— Nous aurions pensé qu'il se rendrait à un emplacement du parking. Il ne s'est intéressé qu'à la vieille Citroën.

— Mais une autre auto pouvait stationner auprès d'elle, hier, disait Jean-Pierre Martin. Et la jeune fille a pu s'appuyer à la 15 CV., avant de prendre

place dans l'autre véhicule.

— C'est ce qui a pu se passer, avait conclu le gendarme Baldet.

Et, soudain, le chien tirait à nouveau sur sa laisse.

— Où va-t-il ?

— Cette fois, il a un air décidé.

Il s'était mis à trotter et son maître laissait se dérouler la laisse.

Le chien remonta ainsi la rue des Tilleuls, suivi des gendarmes et du maire, et, à distance prudente, d'un groupe de curieux dans lequel prirent place M^{me} Verneil et de bonnes dames qui étaient venues l'entourer.

Il parvint au champ de foire, qu'il traversa en diagonale. Le champ de foire était un vaste terrain, entouré de platanes, jalonné de poteaux de fer entre lesquels on tendait des cordes les jours où les éleveurs du pays venaient exposer leur bétail et le long des travées l'herbe était plus rase qu'ailleurs. Un chemin de terre faisait le tour du champ. Derrière les platanes s'élevaient des haies touffues, auxquelles succédaient des bouquets d'arbres, grimpant vers la colline boisée.

— Cela devient intéressant, disait Herbert.

Et le maire, près de lui, soufflait :

— C'est la direction de la forêt. Il faudra que l'on organise une battue.

Mais le chien s'était arrêté auprès d'un buisson, à proximité du chemin. En vain, son maître lui faisait encore flairer de la lingerie qu'il venait de sortir de la poche de sa vareuse. Fido n'allait pas plus loin. Il fut entraîné, de force, aux alentours immédiats. Invariablement, il revint à la même place.

La battue fut quand même organisée, une heure plus tard, avec le concours des gendarmes de Thévezol, d'une dizaine de chasseurs et de tous les sapeurs-pompiers de Sauzier que l'on put réunir. La forêt s'étendait au nord sur plusieurs kilomètres et deux chemins d'exploitation la traversaient, que les voitures radio parcoururent au pas, en liaison avec les émetteurs-récepteurs des deux brigades. Le chien Fido ne fut qu'un figurant maussade. Les recherches ne donnèrent aucun résultat.



Jean-Pierre Martin traînait la jambe quand il entra au restaurant où il déjeunait.

Il était allé s'asseoir à la petite table de bois qui lui était réservée, près de celle d'une jeune personne blonde qui achevait ses hors-d'œuvre. Une habituée de l'établissement ; elle se nommait Lise Morand et elle travaillait depuis quelques mois au bureau de poste de Sauzier. Le hasard les avait placés l'un près de l'autre et ils conversaient amicalement pendant leur repas de midi. La jeune fille était fraîche et gaie, très spontanée, et elle paraissait intelligente.

Ses traits réguliers ne manquaient pas de charme ; elle était bien faite et plutôt potelée. Le jeune gendarme ne lui avait pas encore vraiment fait la cour. Elle ne semblait pas être de ces filles qui cherchent une aventure ni de celles qui songent à capturer aussitôt un homme pour se faire épouser.

— Alors, cette disparue ?

La question lui avait déjà été posée par le propriétaire du restaurant et par la serveuse. Il haussait encore les épaules, et répondait :

— Pas retrouvée...

Mais il ajoutait à mi-voix :

— Je vais tout vous raconter.

— Quelle chance ! s'exclamait-elle, en maîtrisant son enthousiasme.

Puis, malicieuse, elle observait :

— Et le secret professionnel ?

— Aucune importance. Vous allez être dans le coup.

— Comment donc ?

— Vous allez m'aider dans mon enquête.

Elle s'était montrée immédiatement très excitée.

— C'est du tonnerre ! J'ai toujours rêvé de ça. Allons, racontez, et dites-moi ce que je peux faire.

Elle avait écouté avec plus de calme le récit du gendarme, qui parlait d'autre chose quand la petite bonne les servait. Elle avait accepté de se rendre, en compagnie de Jean-Pierre Martin, chez M^{me} Verneil, afin d'examiner les produits de beauté et les vêtements de Jacqueline.

Il lui avait montré les deux épingles à cheveux, trouvées dans la vieille 15 CV.

— Sans intérêt, avait-elle déclaré. J'ai les mêmes. Joignant le geste à la parole, elle avait extrait de sa chevelure un identique fil d'acier coudé.

— Je les achète chez ma coiffeuse. M^{lle} Verneil devait être aussi une de ses clientes.

Avec un petit rire, elle avait encore déclaré :

— N'allez pas croire que j'ai des rendez-vous dans ce tacot.

— Sait-on jamais, avait-il rétorqué.

Deux voisines tenaient compagnie à M^{me} Verneil, quand ils se présentèrent. Il voulait encore visiter la chambre de la disparue. Des détails apparaîtraient peut-être à la jeune fille qui l'accompagnait.

M^{me} Verneil avait accepté bien volontiers.

— Je vous laisse aller. Vous connaissez le chemin. Je ne vais pas avec vous. Cela me fait trop de peine.

Lise Morand n'avait pas hésité, dès que l'armoire avait été ouverte.

— C'est effarant, avait-elle affirmé immédiatement ! Il y a là-dedans un mélange d'articles de bazar et de pièces de qualité qui ont coûté très cher. Aussi bien en ce qui concerne les sous-vêtements que les ensembles, les vestes, les jupes, les robes. C'est une garde-robe trop importante et en trop bon état pour une fille de cet âge et de ce niveau social.

Elle avait marqué la même stupéfaction devant les produits de beauté et les parfums.

— Christian Dior ! Chanel ! Je crois rêver. Quelqu'un lui donnait de l'argent. Ou quelqu'un lui offrait tout cela. Comment sa mère pouvait-elle l'ignorer ?

Jean-Pierre Martin avait alors appelé M^{me} Verneil dont l'incompréhension fut d'abord totale. Mais non, ce n'était pas cher, sa fille lui avait cité des prix.

Quand elle dut se rendre à l'évidence, elle ne sut donner aucune explication et se borna à sangloter.

CHAPITRE V

Joëlle Herbert était petite pour son âge, mais gracieuse et bien proportionnée. Elle avait un joli visage de biche effarouchée.

— Mon père m'a dit que vous vouliez me parler.

Elle attendait Jean-Pierre Martin, à l'entrée de la cour de la caserne. Il faisait un beau soleil et elle avait sans doute projeté d'aller se promener avec des camarades.

— C'est à quel sujet ?

— Il s'agit de Jacqueline Verneil.

— Je m'en doutais.

Elle était grave ; elle mordait un peu sa lèvre inférieure et elle tirait sur le chaste décolleté de sa petite robe.

— Vous voulez que je vous dise ce que je pense d'elle ?

Ils étaient allés s'asseoir l'un près de l'autre sur un banc dans la grande allée du jardin potager que se partageaient les gendarmes.

— Quand je suis entrée dans la section commerciale, elle était en seconde année. Nous n'avions pas de cours communs ; nous ne nous trouvions ensemble qu'en éducation physique et pour les leçons de chant choral. Mais enfin nous nous connaissions et je me suis souvent promenée dans la cour dans de petits groupes avec elle.

— Ce n'était pas une amie intime ?

Joëlle secouait la tête.

— Non...

Elle regardait à ses pieds, le gravier de l'allée et elle ajoutait plus bas :

— Je n'ai pas voulu.

Elle paraissait avoir des difficultés à poursuivre.

— Jacqueline vous avait fait des avances ?

— Oui.

Elle baissait encore la voix.

— C'était une fille très liante avec les nouvelles qui lui plaisaient. On m'avait même dit qu'elle poussait assez loin son amitié. Ce... Ce n'était pas mon genre. J'avais fait semblant de ne pas comprendre.

— Elle avait un certain tempérament.

— Oui. Avec un goût de l'intrigue, des complications sentimentales. Et un plaisir évident à susciter de ces jalousies de filles qui sont parfois si violentes. Son amie Lucienne lui faisait souvent des scènes qui nous gênaient. Jacqueline lui mentait avec un aplomb extraordinaire. Elle arrivait à lui faire croire ce qu'elle voulait, même lorsqu'elle était surprise, disons, presque en flagrant délit. Pauvre Lucienne ! Si elle avait su. Cela, c'était pendant que je me trouvais en première année.

— Et les garçons ?

— À l'époque, elle ne s'en occupait guère. Elle disposait d'un assortiment de filles. Elle s'isolait avec l'une ou avec l'autre. Le jeudi et le dimanche, Lucienne la reprenait, quand elle n'inventait pas une histoire pour lui fausser compagnie. Elle se ménageait des alibis. Elle nous enrôlait malgré nous et nous obligeait à mentir. « Ma petite Lucienne, Joëlle m'a vue ; j'étais avec ma mère, je te jure. N'est-ce pas, Joëlle ? Je t'ai dit bonjour en passant devant la gendarmerie. » Il était difficile de lui résister, parce qu'elle pouvait se montrer très méchante. Elle aurait inventé n'importe quoi pour se venger.

— Foncièrement menteuse.

— Une menteuse née. Et une parfaite comédienne. Elle donnait la plus grande apparence de sincérité. J'en arrivais même quelquefois à me demander si je ne me trompais pas, si ce n'était pas elle qui avait raison. Et puis, par recoupements, j'apprenais qu'elle m'avait roulée. Le plus fort, c'est qu'elle agissait de même avec les professeurs et qu'ils la croyaient. C'était une médiocre élève, souvent paresseuse, mais douée d'une habileté prodigieuse pour copier les devoirs des voisines ou se faire communiquer des renseignements, pendant une composition. Et ses notes de conduite ont toujours été satisfaisantes. Pas vue, pas prise. Une championne !

Joëlle s'interrompait.

— N'allez pas croire que je suis une mauvaise langue. Mon père m'a fait promettre d'être avec vous absolument sincère. Dans l'intérêt de Jacqueline.

— C'est exactement ce que j'attendais de vous. Cette fille a sans doute été entraînée dans une pénible mésaventure. Il est indispensable que nous

connaissions son caractère, ses habitudes, ses fréquentations.

— Ses fréquentations ? L'année suivante, elles ont considérablement changé. Elle s'est mise à s'intéresser aux garçons. Pendant les vacances, elle avait dû avoir quelques aventures. Elle ne délaissait pas complètement les filles, et surtout Lucienne. Mais, quand elle pérorait devant les plus jeunes, elle faisait toutes sortes d'allusions à sa nouvelle activité amoureuse.

— Elle donnait des noms ?

— Jamais. C'était « il ». Mais il y en avait plusieurs. Alors elle disait « l'autre » ou « un autre ».

— Elle laissait entendre qu'elle était leur maîtresse ?

— Pas toujours. Elle n'en était pas au même point avec chacun d'eux. Combien y en avait-il ? Deux, trois. Davantage. Elle donnait des détails qui paraissaient si réels que cela en devenait peu supportable et nous étions plusieurs à cesser de l'écouter, bien que les filles raffolent de ce genre de confidences. Nous nous disions alors, pour masquer notre trouble, qu'elle nous bluffait. Elle exprimait d'ailleurs des projets incohérents.

— Lesquels ?

— Eh bien ! parfois elle nous confiait qu'elle serait plus tard une femme entretenue, qu'elle aurait un amant riche qui pourrait satisfaire à tous ses caprices et sans presque rien lui demander en échange. Vous vous rendez compte !

— Mais, cet homme existait-il ?

— Oui et non. C'était à son sujet qu'elle se montrait la plus mystérieuse. Tour à tour elle en parlait au futur ou au présent. Elle allait même jusqu'à déclarer qu'elle en aurait plusieurs au cours de sa vie et qu'elle les ruinerait les uns après les autres. Des romans d'autrefois, n'est-ce pas.

« Il lui arrivait aussi de prétendre qu'elle pourrait se faire épouser par un homme riche, beaucoup plus âgé qu'elle. Puis elle prendrait des amants jeunes.

— Les fantaisies d'une imagination malsaine.

— Peut-être. Mais elle affirmait parfois qu'elle ferait un très riche mariage avec un garçon d'une vingtaine d'années.

— Un garçon du pays ?

— Elle ne le disait pas. Nous nous montrions incrédules, à dessein, et elle se fâchait sans donner de précisions, sinon qu'elle saurait obliger la

famille de ce garçon à accepter le mariage. Nous en plaisantions entre nous : nous appelions ce jeune inconnu son Prince Charmant.

— Disait-elle qu'il allait un jour l'enlever ?

— Oui, mais là elle se mettait à délirer. Ils se rendraient en Écosse, dans ce village où un forgeron peut célébrer le mariage de très jeunes couples en fugue.

Joëlle s'arrêtait et elle hochait la tête.

— Depuis ce matin, je me suis demandé plusieurs fois si Jacqueline n'était pas partie pour l'Écosse. Mais on n'a remarqué à Sauzier aucune disparition d'un garçon de bonne famille et je pense que les brigades voisines n'ont rien signalé de ce genre.

— Pas pour le moment.

— Elle rêvait. Elle nous snobait.

— Elle avait au moins des intentions de fugue.

Joëlle avait souri, d'un sourire indulgent.

— Mais toutes les filles en ont, monsieur Martin.

— Comme vous y allez !

— Toutes les adolescentes, quand elles bavardent entre elles, se déclarent prêtes à se laisser enlever par un garçon beau, jeune et fortuné. Et puis ça ne va pas plus loin, parce que le garçon ne se présente jamais.

— Et s'il s'était présenté ?

— Le Prince Charmant de Jacqueline ?

— Oui.

— Alors, on le saura. Puisqu'il sera parti avec elle. Les parents du garçon vont agir.

— C'est juste. Il est dommage qu'elle n'ait jamais donné de nom.

— Peut-être a-t-elle été plus précise avec Lucienne.

— J'interrogerai cette Lucienne.

— Vous ne lui direz pas que je vous ai renseigné.

— Promis.

Puis Joëlle s'était touché le front. Un détail lui revenait.

— Un nom ? Mais si, Jacqueline nous a donné un nom, un jour. C'était sa meilleure ! Elle a voulu nous faire croire qu'elle avait eu une aventure avec Jimmy Williams.

— Le chanteur ?

— Oui. L'idole...

Joëlle avait eu un éclat de rire un peu méchant.

— Là, elle avait poussé sérieusement. Parce qu'elle avait exhibé une photo de Jimmy qui portait une ahurissante dédicace : « À ma Jacqueline chérie, en souvenir de notre heure de bonheur ». Elle avait failli se brouiller avec tout le monde. Seules les idiots croyaient que c'était vrai. Non, mais est-ce que vous vous rendez compte ?

— La dédicace ? Comment l'expliquez-vous ?

— C'était sûrement Jacqueline qui l'avait écrite. La photo, elle pouvait se la procurer facilement.

— Mais où prétendait-elle avoir rencontré le chanteur ?

— C'était l'an dernier, cela. Pendant les vacances de Pâques, elle s'était rendue au mariage d'une cousine, dans le Jura. En revenant, elle prétendait s'être arrêtée à Lyon où Jimmy donnait un récital. Elle serait allée l'applaudir puis elle se serait présentée dans sa loge. Il l'aurait invitée à boire un whisky, et ainsi de suite... Comme c'était vraisemblable.

— Ce n'est pas absolument impossible.

— Vous croyez ?

Elle s'ébahissait.

— Jimmy, voyons !

— Un chanteur de variétés n'est pas un petit saint. Si une fille s'offre à lui...

— Ah ! ça alors, s'exclamait Joëlle. Mais c'est que Jacqueline nous en a fait tout un plat. Elle allait devenir chanteuse ; il avait promis de lui faire passer une audition dans sa maison de disques. Et elle ferait même du ciné !

Mais elle haussait les épaules.

— Suis-je bête. Quelque temps plus tard, elle avait passé à autre chose. C'était du flan. Qu'en pensez-vous ?

— Si nous retrouvons la photo, nous ferons quand même interroger Jimmy Williams.

— Vous me raconterez...

Joëlle avait les yeux brillants.

Dans le bureau de la gendarmerie, Foulques parlait au micro.

— Bien reçu, disait-il. C'est terminé ?

— Terminé, nasillait le haut-parleur.

Le grésillement s'interrompait. Seul un ronflement subsistait.

— Du nouveau, demandait Jean-Pierre Martin ?

— Non. Le fou n'a pas été retrouvé. Ils auraient dû lui mettre une clochette au cou.

Il tournait le bouton d'arrêt du récepteur.

— La section signale qu'il y a eu, hier, un vol de voiture à Barnieu. Ils se demandent si ça serait le fou qui l'aurait barbotée. Si l'on voit passer un type en pyjama au volant d'une 403, c'est lui.

— M^{lle} Lucienne Dupré ?

— C'est ici.

Sur le seuil de la maisonnette, la femme s'essuyait les mains à sa blouse. À une fenêtre, un rideau s'était soulevé pour retomber très vite.

— Ah ! reprenait-elle. C'est pour Jacqueline. Ma fille ne sait rien. Elle ne l'a pas vue depuis plusieurs jours.

— Je pourrais parler à votre fille ?

— Oui, bien sûr. Entrez donc.

Elle l'introduisait dans une salle à manger sombre qui ne devait jamais être utilisée. À côté, on entendait des bruits de vaisselle que l'on range.

M^{me} Dupré revenait, poussant devant elle une longue jeune fille brune à la poitrine plate, dont les lèvres pulpeuses dessinaient une moue. Elle saluait le gendarme d'une voix inintelligible.

— Puis-je rester seul avec elle, quelques minutes ?

La mère acceptait, sans enthousiasme. Elle se retirait ; elle fermait la porte, un peu trop fort.

— Vous êtes la meilleure amie de Jacqueline Verneil.

— Oh ! la meilleure...

Lucienne détournait son regard.

— Disons la plus intime. C'est ce que prétendent vos anciennes compagnes de collège.

Elle s'était imperceptiblement troublée ; pour répondre, elle prenait un ton boudeur :

— Si vous voulez.

Jean-Pierre Martin demeurait très aimable.

— Savez-vous où elle est ?
— Pas la moindre idée.
— Elle ne vous avait fait aucune confidence, ces derniers jours ?
— Je ne l'ai pas aperçue depuis dimanche dernier. Elle ne m'avait pas fait de confidences.
— Vous alliez ensemble au cinéma tous les samedis soir ?
— Oui.
— À la sortie du cinéma, quelqu'un vous emmenait en auto ?
— Non.
— Personne ne vous accompagnait ?
— Personne.
— Il serait préférable que vous me disiez la vérité.
— Pourquoi vous mentirais-je ?
— Peut-être parce que Jacqueline vous l'a demandé avant son départ. Elle sursautait ; elle avait rougi.
— Je n'étais pas chargée de surveiller Jacqueline.
— Tout à fait d'accord, faisait le gendarme avec bonne humeur.
Il reprenait :
— Et le dimanche après-midi, où alliez-vous ?
— En promenade.
— Où ?
— Dans la campagne. À pied.
— Rien que vous deux ?
— Puisque je vous le dis.
M^{me} Dupré entrouvrait la porte. Sa fille venait d'élever la voix.
— Qu'est-ce qu'il y a ?
— Votre fille ne sait rien, en effet.
Il saluait militairement.
— Mais elle va réfléchir. Je reviendrai.
Il s'éloignait sans se retourner.

* * *

Jean-Pierre Martin connaissait forcément l'ouvreuse et le gérant de la seule salle de cinéma de Sauzier, où il était en service deux fois par mois, avec un collègue, le dimanche soir, séance d'affluence. Il y avait moins de

monde le samedi soir et presque personne le dimanche après-midi, quand il faisait beau. Ce qui était le cas, ce jour-là.

L'ouvreuse conversait avec le gérant quand il les avait abordés.

— Vous connaissez cette jeune fille ?

Il tendait la photo de Jacqueline.

— C'est celle qui a disparu ?

— Oui. Une habituée de votre salle. Elle vient tous les samedis soir.

— Ah ! non, disait l'ouvreuse. Pas depuis quelques mois. Avant, je ne dis pas. Il y a eu un temps où elle venait régulièrement, avec une grande brune.

— Une grande brune ? C'est bien cela, insistait le gérant. C'était elle qui venait louer leurs deux places. Mais, depuis au moins trois mois, elle ne loue plus que la sienne.

— Vous rappelez-vous si des garçons les accompagnaient ?

— Il est arrivé, disait l'ouvreuse, qu'au hasard des places, elles aient eu près d'elles des jeunes gens qui leur faisaient du plat. Moi, je vois tout, mais tant qu'il n'y a pas trop de chahut, je n'interviens pas. Mais, attendez...

Elle réfléchissait.

— Un soir, Jacky a eu l'air d'embarquer la blonde.

— Jacky ?

— C'est notre livreur en bonbons et chocolats glacés, précisait le gérant. Un employé d'une maison de Thévezol, qui travaille dans le secteur. Un jeune qui est chaud de la pince. Il lui arrive d'assister à une séance, quand il n'a pas encore vu le film, ce qui est assez rare.

— Ou s'il a repéré une fille, remarquait l'ouvreuse. Et celle-là lui avait tapé dans l'œil. Il s'était collé sur le strapontin pour être à côté d'elle. Je suis passée plusieurs fois pour installer des clients. Il s'occupait. À la sortie, quand ils sont passés près de moi, j'ai entendu qu'il offrait aux deux filles de les emmener à *Robinson*.

— La guinguette ?

— Oui. Nous terminons à vingt-trois heures et, là-bas, ça danse jusqu'à deux heures du matin.

— Il a de l'argent, ce garçon ?

— Lui ? Toujours fauché. Si je me souviens de cette soirée, c'est que précisément il m'avait emprunté cinquante francs. Il me les a rendus.

— Vous l'avez revu avec cette jeune fille ?

— Il s'amène tous les samedis, lui. Mais je n'ai pas l'impression qu'il se soit par la suite intéressé à cette blonde. Il est vrai qu'elle avait cessé de

venir.

- Alors, il aurait pu lui donner rendez-vous ailleurs.
- Ma foi, oui.
- Mais, d'après vous, aurait-il été capable de l'enlever ?
- Certainement pas. C'est un cœur d'artichaut.

Le gosse avait l'air d'attendre. Il se tenait le dos au mur du hangar des pompes, près de la gendarmerie.

Quand Jean-Pierre Martin fut à sa hauteur, il fit un pas. C'était Gilbert Verneil. Plus maussade que jamais.

- Qu'est-ce que tu fais là ?
- J'avais vous dire, m'sieur.
- Il sortait une enveloppe de la poche de son blue-jean.
- J'ai trouvé une lettre. Une lettre de ma sœur.
- Où l'as-tu trouvée ?
- Dans la cuisine. Je vous expliquerai.

Le gendarme extrayait de l'enveloppe une feuille de papier machine. Il la déployait et il lisait à mi-voix un court texte dactylographié à l'encre violette.

Ma chère maman,

Je pars avec celui que j'aime. Ne nous cherchez pas. Quand nous reviendrons, nous serons unis pour la vie. Pardonnez-moi. Je vous embrasse tous les deux.

Suivait une signature manuscrite : Jacqueline.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VI

Gilbert reniflait, la tête basse.

— Mais ta mère a-t-elle vu cette lettre ?

— Non, m'sieur.

— Quand l'as-tu trouvée ?

— Hier, m'sieur. Hier au soir, à sept heures et demie.

— C'est bien elle qui a signé ?

— Oui, m'sieur. C'est sa signature. C'est l'encre de son stylo, j'en suis sûr.

Le gendarme s'était emporté. Il s'était écrié, sévère :

— Et tu n'as rien dit ?

Le gosse baissait davantage la tête.

— Non, m'sieur.

— Tu as caché cette lettre. Pourquoi ?

— Je croyais que c'était une blague.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu croyais que ta sœur voulait vous faire une plaisanterie, à ta mère et à toi ?

Gilbert levait un coude, comme dans la crainte d'une gifle.

— Elle m'avait fait le coup une fois. Il y a un an. Elle m'avait laissé une lettre, rien que pour moi. Elle me disait qu'elle allait rejoindre à Paris un illustre chanteur et qu'elle deviendrait une idole et qu'il fallait que je prévienne notre mère avec des ménagements. Avec des ménagements, qu'elle disait. Alors j'ai perdu la tête et foncé à la gare. L'employé qui donnait les billets, c'était le père d'un copain. Il n'avait pas vu Jacqueline. J'avais couru comme un fou dans tout le patelin sans la retrouver. Et quand je suis rentré, elle était à la maison. Elle a pris le fou rire. Elle en pleurait. Elle s'est fichée de moi. J'étais drôlement furax, je vous le jure.

Jean-Pierre Martin réfléchissait. Le gosse avait cru alors à une blague. Sa sœur le lui avait laissé entendre, alors qu'elle venait de renoncer à son projet et qu'elle devait se trouver à la limite de la crise de nerfs. Un fou rire qui allait jusqu'aux larmes. Elle avait préféré qu'il croie à une mauvaise plaisanterie.

— Elle se moquait souvent de moi. Elle me racontait souvent des trucs qui ne tenaient pas debout.

Et cependant, il ne l'avouait pas, mais il adorait sa sœur. Malgré ses cachotteries. Malgré ses mensonges. Malgré, peut-être ce qu'il entendait dire d'elle par de grands garçons ou par des filles de son école.

— C'était plus fort qu'elle. Fallait toujours qu'elle fasse des salades.

Gilbert se frottait un œil du poing, et il grimaçait.

— Alors, hier, quand j'ai trouvé sa lettre...

— Où l'as-tu trouvée ?

— Sur le buffet de la cuisine.

— Et qu'en as-tu fait ?

— Je l'ai cachée dans ma chambre. Je pensais que Jacqueline allait rentrer avant huit heures. Quand ma mère est arrivée, elle m'a envoyé chez Lucienne, en croyant que ma sœur y était. J'ai fait le tour de ses autres amies. Quand je suis revenu, il y avait un tas de bonnes femmes à la maison. Je n'ai rien osé dire. Et j'étais encore persuadé que Jacqueline ne tarderait guère à rentrer. Mais ma mère est allée à la gendarmerie. Alors, j'ai eu la frousse.

Il reniflait doucement.

— Je n'ai pas pu dormir. Et puis, ce matin, tout ce branle-bas. J'ai combiné de vous raconter que je venais de mettre la main sur la lettre, dans ma chambre, qu'elle avait glissée derrière des livres, sur ma table. Vous m'auriez cru, hein ! Puis j'ai serré les dents et je suis venu vous dire la vérité, à vous. Au brigadier, je n'aurais pas osé.

Certes, on aurait cru le gosse. Personne n'avait fouillé sa chambre.

Il reprenait, hésitant :

— Pour que je ne me fasse pas trop attraper, faudrait qu'on ne parle pas de la cuisine. De toute façon, ce qui est fait est fait.

Il avait raison. On avait cherché pour rien. Tant pis. Même si l'on se vengeait sur le gosse, on ne reviendrait pas en arrière.

— J'arrangerai ça.

— Vrai ! Vous voulez bien. Oh ! merci.

Le visage de Gilbert s'éclairait.

— Mais à une condition. Tu me diras tout ce que tu sais pour que je puisse savoir avec qui ta sœur est partie.

— Oh ! si je le savais, m'sieur !

— Tu ne soupçonnes personne ?

Il murmurait :

— C'est peut-être le type de la vieille Citron.

— Quel type ?

— Je ne l'ai jamais bien vu. C'était nuit, et ce n'est pas éclairé sous les tilleuls. Quand nous étions tous couchés, ma sœur se relevait. Je m'en suis aperçu un soir où j'étais redescendu sans bruit à la cuisine pour boire un verre d'eau. J'ai entendu un glissement dans le couloir. C'était Jacqueline, en peignoir. Elle était sortie de la maison, en laissant la porte grande ouverte. Elle n'était pas allée loin : jusqu'à la bagnole. Quelqu'un avait ouvert doucement la portière. Elle s'était engouffrée à l'intérieur.

« Moi, j'étais remonté dans ma chambre, et j'avais guetté à travers les volets. Elle n'était sortie qu'une demi-heure plus tard, avec un homme assez mince, un jeune homme. Je ne distinguais pas son visage. Ils s'étaient embrassés, puis Jacqueline était rentrée.

— Tu ne lui avais pas reproché sa conduite, le lendemain ?

— Non. Elle m'aurait envoyé sur les roses. Et puis, ça aurait fait la bagarre avec ma mère. Et Jacqueline est si cabocharde, que son mec, elle l'aurait vu ailleurs.

— Elle a recommencé ?

— Souvent. J'ai bien eu l'idée de sortir en douce, de m'embusquer derrière une voiture et de suivre le type quand il s'en irait. Mais comment serais-je rentré ensuite à la maison ? Jacqueline refermait la porte à clef. Si j'avais su que ça devait finir comme ça...

Il sortait un mouchoir et se mouchait avec une sorte de fureur.

— Quelle idiote !

— Il faudrait, disait le gendarme, que tu essaies de te souvenir de tout ce qui a pu te paraître insolite dans le comportement de ta sœur car, malgré cette lettre, sa disparition me paraît étrange. Alors, tu réfléchiras.

— J'veux bien, m'sieur.

— Et tu viendras me trouver. Maintenant, va avertir ta mère de ta découverte de cette lettre dans sa chambre.

— Elle est chez une amie. Je dirai que j’ai aussitôt couru à la gendarmerie.

Il allait s’éloigner.

— J’oubliais, disait Martin. Il t’arrive, n’est-ce pas, de fouiller dans les affaires de ta sœur ?

Le gosse prenait un air confus.

— Allons, réponds. Puisque tu as commencé à me dire la vérité.

— Oui, m’sieur.

— As-tu aperçu une certaine photo de Jimmy Williams ?

Il hochait la tête :

— Bien sûr. Mais c’est de l’histoire ancienne.

— Je ne dois rien négliger. Tu avais lu la dédicace ?

Gilbert regardait ailleurs.

— Ma sœur est folle.

— As-tu trouvé des lettres de ce chanteur ?

— Non. Jamais.

— Crois-tu qu’elle était encore en relation avec lui ?

— Certainement pas. Sinon, elle aurait continué à s’en vanter auprès de ses amies, et je l’aurais su par des filles plus jeunes qui se seraient encore moquées de moi. Mais Jacqueline ne laissait pas traîner des lettres ou des billets de garçons.

Il soupirait :

— Je peux m’en aller ?

— Oui. Je te reverrai.

Il s’éloignait d’un pas pressé.

Jean-Pierre Martin, la feuille dactylographiée à la main, entra dans la cour de la gendarmerie. Il hélait Foulques.

— Viens donc lire ça.

Foulques, en bleus de travail, revenait du potager.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Une lettre de Jacqueline.

Il s’essuyait les mains aux flancs de sa veste. Il lisait et partait d’un gros rire.

— Ça finit par un mariage ! Mais comment n’a-t-on pas trouvé ce billet plus tôt ? On a eu bonne mine avec notre clebs, la battue. Le chef va en faire une musique. Et le maire, donc !

Herbert avait poussé quelques vigoureux jurons, mais il s'était calmé assez vite. Il avait immédiatement téléphoné à la mairie où se tenait, en ce dimanche après-midi, l'assemblée générale de la société de secours mutuels dont M. Bardier, le maire, était président.

— Allô ! Monsieur le maire. Ici, le chef de brigade. Pardonnez-moi de vous déranger. Nous avons couru la forêt pour rien, ce matin.

— On a retrouvé la jeune fille ?

— Non. Mais elle avait laissé une lettre. C'est une fugue amoureuse.

— Ah ! bon.

Le soupir de soulagement de Robert Bardier faisait vibrer la plaque du microphone.

— J'aime mieux ça, disait-il.

— La jeune fille avait déposé sa lettre dans la chambre de son frère, afin sans doute que ce soit celui-ci qui prévienne sa mère. Et le papier aurait glissé derrière des livres. Il est évidemment dommage que nous n'en ayons pas eu connaissance avant d'alerter la section.

— Ne regrettons rien, chef. Nous avons agi pour le mieux. Je vais maintenant convoquer M^{me} Verneil à la mairie. Et j'entreprendrai les démarches à la préfecture, au service des recherches dans l'intérêt des familles. C'est tout ce qui reste à faire, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur le maire. De mon côté, j'entre en communication avec la section. Le capitaine ne sera pas content.

— Dites-lui de ma part que c'était un bon entraînement pour son chien.

Herbert avait eu un rire complaisant. Il se garderait bien de transmettre cette plaisanterie.

— Nous continuerons à enquêter, discrètement, pour tenter de savoir avec qui la jeune Jacqueline est partie.

— Ce n'est peut-être pas quelqu'un du pays.

Le maire plaisantait encore :

— Vous allez faire l'appel des absents... J'en vois qui ne sont pas là !

Il concluait, égrillard :

— C'est devant moi qu'elle finira, cette histoire. J'aurai mon écharpe autour du ventre. Mais ces coquins n'auront pas attendu que je leur donne l'autorisation de jouer aux jeunes mariés.

Le chef reposait le combiné. Il disait à Martin, en désignant l'émetteur radio.

— Allez-y, mon petit vieux. Il ne doit y avoir qu'un planton, là-bas. Il transmettra. On n'aura l'abattage que demain.

Le gendarme avait mis en marche l'appareil.

— Delta III appelle Delta I...

— Delta I écoute...

* * *

— Dites donc, chef, j'ai recueilli quelques renseignements.

— Racontez-moi ça.

Herbert écoutait, en se bornant à faire des signes d'approbation.

— Eh bien ! continuez, disait-il. C'est devenu une affaire à suivre. Alors, suivez-la. On ne sait jamais. S'il s'agit de ce Jacky et si la mère porte plainte, c'est du détournement de mineure et ça va en correctionnelle.

Il se levait et allait fouiller dans les dossiers, en monologuant :

— C'est un gaillard qui a dû avoir un P.-V. pour défaut d'éclairage, il n'y a pas longtemps. Je revois sa bobine : le petit jeune homme soigné avec une petite gueule gentille. Souvent au bistrot. Tenez ! Je ne me trompais pas... Il s'appelle Jacques Jallet. Domicilié à Thévezol, rue du Marché, chez ses parents. Il a vingt-quatre ans. Pas de condamnation. Voulez-vous qu'on demande aux collègues de la brigade si l'oiseau ne s'est pas envolé ? Vous préférez suivre la piste vous-même. Bon. Allez-y.

Il y avait un dossier des « affaires à suivre », à la brigade : un classeur dans lequel on rassemblait les renseignements que l'on avait pu réunir au sujet des enquêtes qui n'arrivaient pas à conclusion. Quelques vols, une agression, une escroquerie, parmi les plus récentes. Quelques-unes dataient de plusieurs années ; on tenait à l'œil certains suspects. Un jour ou l'autre, il y aurait peut-être un fait nouveau, une imprudence des coupables, ou un coup de chance.

— Il faudrait aussi, observait Martin, que l'on demande à la section de s'informer à Paris, auprès du chanteur Jimmy Williams.

— Le yé-yé ?

— Oui.

— Pourquoi donc ?

Le gendarme résumait brièvement l'histoire de la photo dédiée. Herbert riait doucement.

— Si elle était partie avec lui, ça ferait du bruit. Elle aurait sa photo à la une. Je parlerai de ça au capitaine, s'il est de bon poil. Sinon, il m'enverrait bondir.

Il reprenait :

— C'est curieux que la même ait fait sa lettre à la machine à écrire.

— Oui, appuyait Martin. Mais elle est sténodactylo, n'est-ce pas.

— J'oubliais.

— Ce qui m'étonne, c'est qu'elle ait tapé cela avec une vieille batteuse. Regardez ces caractères écrasés, décalés. Ils ont donc de ces antiquités dans leurs bureaux à l'usine Alquin.

— Mais non. C'est très moderne, au contraire. La fille avait pu s'acheter une machine d'occasion pour s'entraîner.

— Je n'en ai pas aperçu chez elle. Je chercherai.

— La signature ?

— Selon son frère, pas de doute, c'est la sienne.

— Oh ! faisait Herbert, qu'elle se soit servie d'une machine, cela n'a sans doute pas d'importance.

Et Jean-Pierre Martin, à son tour, disait :

— Sait-on jamais ?

CHAPITRE VII

Dans la grande salle au plafond bas, de bois verni, les guitares électriques faisaient vibrer les haut-parleurs ; des filles et des garçons se trémoussaient avec application. Le disque n'était pas neuf et le craquement d'un coup d'aiguille se produisait à un rythme régulier. À *Robinson*, il n'y avait des musiciens le dimanche qu'en juillet et en août. Le reste de l'année, les amateurs de danse se contentaient de l'électrophone.

Jean-Pierre Martin avait revêtu un costume civil qui lui allait bien et qui le rajeunissait. Ainsi, il avait la même allure que beaucoup de clients du dancing. À vrai dire, l'établissement était plutôt un restaurant-guinguette et sa grande salle servait souvent pour les « noces et banquets ». Mais le dimanche après-midi et le dimanche soir, À *Robinson* était le rendez-vous de la jeunesse de Sauzier et de Thévezol, à mi-chemin entre les deux cités, mais sur le territoire de Thévezol, près du village de Lovel.

Il était entré dans la première salle qui servait de bar, et s'était accoudé au zinc.

La serveuse, petite et ronde, casquée de cheveux bruns avec des guiches, lui faisait un sourire de bienvenue.

— Qu'est-ce que ça sera ?

— Un demi pression.

Elle le trouvait à son goût ; elle lui faisait des yeux doux. Elle avait saisi un verre, tourné un robinet et, avec une petite latte de bois, elle écartait la mousse.

— Il y a du monde, disait-il.

— Vous trouvez ? Ce n'est pas la bourre. Ce sera ce soir.

— Je ne vois pas, Jacky ?

— Vous êtes de ses copains ? Ah ! celui-là. Non, il n'est pas venu. Peut-être ce soir. Dimanche dernier déjà, on ne l'a pas vu.

Elle gloussait :

— Est-ce que vous êtes comme lui ?

Il prenait un air faussement modeste et lançait à la fille un regard équivoque.

— Moi, je serais plutôt un tendre.

— Oh ! Lui aussi. Jusqu'à un certain point. C'est vrai, ce qu'on dit ? Qu'il va se marier ?

Il faisait une moue dubitative.

— Aussi, je me disais : celle qui lui mettra la corde au cou n'est pas encore née. Quel dragueur, hein !

— Il se défend.

— Je ne vous ai jamais vu avec lui.

— Je ne travaillais pas dans la région. Et justement, ça m'ennuie de ne pas le trouver. Il m'aurait donné un renseignement.

— Si je peux...

— Quand il trouve une fille gentille, où l'emmène-t-il ?

— Eh bien ! vous, alors ! On peut dire que vous avez des intentions.

— Il m'avait dit : ne t'en fais pas, je connais un estanco.

— Oh ! ce n'est pas un mystère. Il va à Lovel, à l'hôtel *Veuillet* où il connaît une bonne. Une blonde qui s'appelle Olga. Moi, il a voulu m'embarquer plus d'une fois, à la fermeture. Mais je n'ai pas la vocation pour faire partie d'un harem.

Elle ajoutait, douceuse :

— Un gars sérieux, je ne dis pas...

* * *

Il avait arrêté sa voiture devant l'hôtel *Veuillet*, lequel comportait une salle de café. C'était une blonde qui venait le servir.

— Mademoiselle Olga ?

Elle écarquillait les yeux, rieuse.

— Je ne vous connais pas.

— C'est Jacky qui m'a parlé de vous. Il est là ?

— Non. Il se fait rare. Il paraît qu'il a l'intention de se ranger. Tout arrive.

— Oui. Justement. Je voulais lui rendre un service. Il y a une fille qui voudrait lui créer des difficultés.

— Une ancienne ? Il y en a !

— Je ne sais pas si vous la connaissez. Regardez !

Il sortait la photo de Jacqueline.

Olga s'exclamait :

— Mais oui. Il l'a amenée deux fois ici, cette mignonne.

— Il prenait une chambre ?

— Bien sûr. La dernière fois, ça remonte à deux mois. Il m'avait même dit son prénom. Attendez que je me rappelle... Jacqueline.

— C'est bien cela. Vous lui faisiez remplir une fiche ?

Olga s'inquiétait tout à coup.

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

Jean-Pierre Martin sortait sa carte d'officier de police.

La fille sursautait.

— Ah ! bien, alors !

Mais elle ne songeait pas à se rétracter.

— Vous n'allez pas me faire des misères. Jacky, c'est un copain et sa pépée devait être majeure.

— Ne craignez rien, disait-il. Mais tâchez de retrouver les dates.

— Ben, bredouillait-elle, la première fois, c'était un dimanche après-midi, et on avait le banquet de la fanfare. C'était donc le 10 juillet. Il y a un peu plus de trois mois. Et puis le dimanche suivant, donc le 17.

— Jacky vous avait-il fait des confidences au sujet de sa compagne ?

— Non.

— Il avait l'air d'y tenir ?

— Autant qu'aux autres. Il tient toujours beaucoup à la fille qu'il a en main.

— Oui, je suis M. Jallet. Non, Jacky n'est pas là.

— En voyage ?

— Pas très loin.

Le père de Jacky tendait le bras.

— Au bistrot d'à côté. C'est l'heure de l'apéritif.

Ainsi, le jeune homme se trouvait à Thévezol. Encore un coup pour rien. Jacqueline n'était donc pas partie avec celui-là.

À la porte du café, Jean-Pierre Martin avait hésité. Allait-il poursuivre cette phase de l'enquête ? Et puis, un soupçon était né en lui. Quand une fille a pris un amant, il arrive que deux ou trois mois plus tard elle soit à même de constater en elle certain changement physiologique.

Alors, que se passe-t-il ? La faiseuse d'ange. Ou le risque d'être fille-mère. Ou le mariage.

Mais, si le garçon ne veut pas se marier et que la fille insiste, que peut-il faire ?

Martin avait poussé la porte. Des jeunes gens bruyants au comptoir et près d'un billard électrique. Des beloteurs dans le fond. Où était Jacky ?

Il s'informait à mi-voix auprès du patron.

— M. Jacques Jallet ?

Et le patron criait :

— Jacky !

Un jeune homme, qui s'arc-boutait au billard, se retournait :

— Voilà !

— On te demande.

Il s'approchait, souriant, décontracté. S'il avait quelque chose à se reprocher, c'était un drôle de fortiche.

— Je pourrais vous parler ?

— Volontiers.

Il avait un visage sympathique, un peu mièvre. Martin l'entraînait à une table à l'écart. Les autres, au comptoir, continuaient leurs éclats de voix.

— Vous la reconnaissez ?

Jacky se penchait sur la photo, ouvrait la bouche et demeurait sans voix.

— *Hôtel Veillet*, l'après-midi du 10 et du 17 juillet, poursuivait le gendarme.

Puis il exhibait sa carte d'O.P.

— Où est-elle ?

— Jacqueline ? bégayait le jeune homme.

— Évidemment. Répondez-moi. Où est-elle ?

— Mais, je n'en sais rien. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Vous savez bien qu'elle a disparu.

Il avait blêmi.

— Je vous jure que je l'ignore. Il y a longtemps que je ne l'ai pas revue.

— Pourquoi ? Elle était un tout petit peu enceinte ?

Il s'effarait :

— Vous êtes fou ! Je sais ce que je fais.

— Ah ! oui ? Vous saviez qu'elle avait dix-sept ans ?

— Vingt et un ! Elle m'a dit qu'elle en avait vingt et un. Sinon, je ne l'aurais pas emmenée à l'hôtel.

Il s'efforçait de ne pas parler plus haut, afin de ne pas attirer l'attention des autres.

— Vous savez ce que ça peut vous coûter ?

Jacky s'effondrait.

— Elle m'avait menti. Je fais toujours gaffe à ça, je vous le jure. C'est une nénette qui n'arrêtait pas de bluffer d'ailleurs, et c'est un peu pour ça que j'ai laissé tomber. Qu'est-ce qu'elle a fait ? Qu'est-ce qu'elle est devenue ?

— C'est à vous de me le dire.

— Mais, puisque...

Martin l'interrompait :

— Où étiez-vous, samedi soir, à partir de dix-neuf heures ?

Et Jacky stoppait net ses protestations.

— Allons, répondez !

Il bégayait :

— Samedi soir, est-ce que je sais ?

— Il faudra savoir. Ou alors, je vous embarque.

— Je me promenais. Seul.

— À pied.

— Oui. J'avais mal à la tête.

— Dites-moi plutôt la vérité.

Il passait une main sur son front moite.

— Je ne peux pas.

— Le juge d'instruction vous fera avouer.

— Non ! non !

Il avait crié. Les autres regardaient de leur côté.

— Dépêchez-vous.

— J'étais avec une jeune fille. Et il ne faut pas que ses parents le sachent. Sinon ils s'opposeront à notre mariage. J'ai la réputation d'être un peu cavaleur. C'est une fille de bonne famille et son père est très sévère.

— Vous pensez que je vais vous croire ?

— Mais c'est vrai. Samedi, ses parents étaient invités à un dîner et elle devait les accompagner. Elle a feint d'être malade et je l'ai rejointe chez elle.

— Son nom.

Il s'affolait davantage.

— Vous allez l'interroger ? Alors, tout est perdu.

— Si elle tient à vous, mettez-la au courant.

— Elle ferait jolie !

— Qu'est-ce qu'il a, Jacky ? demandait un des jeunes gens du comptoir.

— Rien. Une affaire.

Il soupirait :

— Oh ! la la ! Quelle panique !

Il allait souvent pousser cette exclamation : « quelle panique ». Il avait commencé à trembler. Il ne parvenait pas à extraire une cigarette de son étui.

— Alors, le nom de la fille. On va aller bavarder avec elle.

Il serrait les lèvres et son visage se crispait.

— Juste au moment où j'étais décidé à ne plus faire de bêtises.

— On dit ça.

Il capitulait :

— Marie-Antoinette Dubreuil.

— Allons-y. Rendons-lui visite.

— Mais, ses parents...

— Vous l'appellerez dans la rue. Je verrai ce que je ferai.

— Quelle panique ! murmurait Jacky en se levant.

Il avait pris place dans l'auto du gendarme.

— Tournez à gauche. Tout droit, maintenant, disait Jacky.

— Vous lui donniez de l'argent ?

— À Jacqueline ? Pour quoi faire ? Et puis, je suis toujours fauché.

— Vous n'auriez pas puisé dans la caisse de votre patron ?

— Absolument pas. Ça peut se vérifier.

— On vérifiera.

Le jeune homme gémissait. Il reprenait son exclamation, stupidement. Et il alternait avec des : « C'est pas vrai ! »

— C'est là. Pourvu que ce ne soit pas son père qui vienne ouvrir. Vous n'allez pas appeler ses parents, n'est-ce pas ?

Jean-Pierre Martin ne répondait rien.

C'est lui qui sonnait à la porte d'une imposante maison bourgeoise.

— Quelle chance, c'est elle, murmurait Jacky.

La jeune fille, surprise, les dévisageait. Ses traits délicats se figeaient. Elle repoussait une mèche de ses cheveux châtain.

— Laissez-moi parler, intervenait le gendarme. Mademoiselle, venez vous asseoir un instant dans ma voiture.

— Mais, pourquoi ?

— Obéis, Marie-Antoinette, implorait le garçon. C'est très important.

Elle refermait avec précaution la porte derrière elle. Elle suivait les deux hommes.

— Venez près de moi. Il montera derrière.

— Allez-vous m'expliquer...

Les portières claquaient.

— Comment avez-vous employé votre samedi soir ?

— Mais, monsieur !

Martin allumait un instant le plafonnier pour montrer sa carte.

— La police ? Qu'as-tu fait, Jacky ?

— Ne répondez pas, monsieur Jallet. Mais vous, mademoiselle, dites-moi la vérité.

D'un bras décidé, il empêchait la jeune fille de se retourner.

— Eh bien ! déclarait-elle, il est venu chez moi.

— À quelle heure ?

— Un peu avant dix-neuf heures. Mes parents étaient partis à dix-huit heures. Et il ne m'a quittée qu'à vingt-deux heures.

— Vous pourriez en témoigner ?

La voix de Marie-Antoinette se brisait.

— Qu'a-t-il donc fait, monsieur ? Je ne mens pas. Vous devez comprendre combien cet aveu me coûte.

— Je comprends, mademoiselle. Si nous le pouvons, nous nous passerons de votre déposition.

Il se penchait, et ouvrait la portière. S'il le fallait, les collègues de Thévezol se chargeraient du reste. En attendant, la fille et le garçon allaient

s'expliquer. Il arriverait à la convaincre ; il devait être très persuasif. Avait-il même prévu ce qui lui arrivait, et fait la leçon à Marie-Antoinette ? On saurait si les parents s'étaient réellement absentés.

Il les laissait au bord du trottoir, l'un près de l'autre, silencieux.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VIII

C'était le crépuscule quand il avait garé sa voiture devant le dancing. Il y avait moins de monde dans la salle et on en était aux danses lentes, presque immobiles, joue à joue.

Seules les appliques murales étaient éclairées ; le centre de la piste demeurait dans une pénombre propice.

Et sous une des appliques, seule, accoudée à une petite table, Jean-Pierre Martin venait d'apercevoir Lucienne Dupré.

Il s'était avancé, lentement. Puis il s'était assis, sans un mot, à côté de l'amie de Jacqueline.

Elle avait tourné la tête vers lui ; elle avait sursauté en le reconnaissant.

— Vous ! Qu'est-ce que vous voulez ?

Elle pâissait ; elle reculait sa chaise ; elle faisait mine de se lever. Il posait fermement une main sur l'épaule de la jeune fille.

— Ne partez pas. Nous allons avoir une petite conversation. Entre amis.

— Je n'ai rien à vous dire.

— Croyez-vous ? Dites-moi au moins pourquoi vous m'avez menti.

Elle était secouée d'un frisson.

— Vous êtes donc aussi menteuses l'une que l'autre, Jacqueline et vous.

— Je ne vous permets pas...

Son indignation sonnait faux.

— Vous alliez seule au cinéma, depuis quelques mois.

— C'est mon affaire.

— Vous avez tenté de tromper la police. Savez-vous que cela peut vous coûter cher ?

Elle prenait peur, très vite.

— C'était elle qui voulait que je dise qu'elle m'accompagnait. Elle voulait que j'aille la chercher chez elle, pour que sa mère ne sache rien. Ce

sont des choses qui arrivent. Ce sont des services que l'on se rend.

— De mauvais services.

— Je n'étais pas chargée de surveiller Jacqueline.

— Avec qui passait-elle la soirée du samedi ?

— Je ne le sais pas.

Elle ne lui avait pas laissé le temps de terminer sa question.

— Je la quittais dans la rue et j'entrais au cinéma. Je vous dis la vérité.

— Peut-être, mais elle ne pouvait pas ne pas vous avoir confié avec qui elle sortait.

— C'était son secret.

Le gendarme désignait les deux verres vides posés sur la petite table.

— Avec qui vous trouvez-vous ici ?

— Avec une amie. Elle danse. Nous allons nous en aller.

Elle essayait encore de se dérober à la main qui la retenait.

— Jacqueline venait retrouver Jacky à *Robinson* ?

Lucienne lui jetait un regard traqué.

— Non ! Jacky ne nous a emmenées qu'une fois, il y a longtemps, et nous ne sommes restées qu'une demi-heure.

— Le lendemain, il l'emmenait à l'hôtel.

— Comment le savez-vous ?

— Avec qui se cachait-elle, dans la vieille Citroën, sous les tilleuls ?

La jeune fille baissait la tête. Puis elle répondait à mi-voix :

— Avec moi.

— Avec vous ?

— Oui. Et après ?

Elle se décidait à faire front, mais ses lèvres tremblaient.

— Vous êtes un peu cynique ! remarquait le gendarme.

— Nous n'avions pas le droit de nous retrouver ?

— C'est selon. Ce n'est pas une question de droit.

— Nous ne causions de préjudice à personne.

— Sans doute. Mais Jacqueline avait aussi des rendez-vous avec un jeune homme, dans cette voiture.

Lucienne avait rougi.

— Vous ne revêtiez tout de même pas des vêtements masculins.

— Je ne vous dirai plus rien.

— À votre aise. Nous vous interrogerons à la brigade, en présence de vos parents.

— Vous ne ferez pas ça !

— Oh ! mais si.

Les yeux de la jeune fille s'étaient embués de larmes.

— Je répéterai tous vos propos. Nous vous confronterons avec le gérant du cinéma et l'ouvreuse. Et avec le nommé Jacques Jallet. Nous irons interroger vos employeurs à votre sujet. Il s'agit d'un détournement de mineure, ne l'oubliez pas, et si vous gardez le silence, vous êtes complice. Vous risquez un séjour dans un établissement d'éducation surveillée.

Elle étouffait un gémissement de frayeur.

— Oh ! balbutiait-elle, maintenant ils sont loin, je peux parler.

« Le jeune homme, c'était Raymond Redon.

— Le fils de l'épicier en gros ?

— Oui.

— Vous les aviez vus ensemble.

— Non. Mais Jacqueline m'avait raconté. C'est le plus riche héritier du pays. Ils se cachaient, car les parents de Raymond n'auraient jamais voulu que leur fils épouse une petite employée.

— Il avait posé la question à son père ?

— Non. Il le craint bien trop. Jacqueline me confiait qu'ils s'enfuiraient et qu'ils iraient se marier à l'étranger.

— Qu'ils s'enfuiraient comment ?

— Avec la Mercedes de M. Redon. Raymond devait décider son père à la lui prêter pour le week-end, en prétendant qu'un ami l'invitait chez lui. Il se procurerait de l'argent. Personne ne saurait rien jusqu'au lundi. C'est-à-dire jusqu'à demain.

— Alors, pourquoi Jacqueline a-t-elle laissé une lettre ?

— Une lettre ?

Lucienne paraissait stupéfaite.

— Mais oui, insistait Martin, une lettre où elle annonce qu'elle part avec celui qu'elle aime et qu'ils reviendront unis par le mariage. Une lettre que l'on aurait dû trouver une demi-heure après sa disparition et l'on aurait pu alors arrêter les fugitifs à une frontière.

— Elle n'a jamais envisagé de laisser une lettre. Tout au moins, elle ne m'en a rien confié, je vous l'assure.

— Elle aura voulu tranquilliser sa mère.

— Cela m'étonne. Elle n'avait pas de ces scrupules. Tout ce qui l'inquiétait, c'était que Raymond hésite au dernier moment. Elle avait peur

aussi qu'il ne parvienne pas à prendre assez d'argent. Mais hier, il devait y avoir d'importantes rentrées à l'épicerie. C'est une maison de gros, n'est-ce pas.

— Il disposait de beaucoup d'argent de poche, Raymond ?

— Lui. Pensez-vous ! Avec un père si radin. Il était obligé sans doute de puiser en douce dans la caisse.

— C'est avec l'argent qu'il lui donnait que Jacqueline pouvait s'acheter ses dessous, certains vêtements, ses produits de beauté ?

— Vous avez remarqué tout cela.

Lucienne dévisageait Jean-Pierre Martin avec un étonnement admiratif, exempt d'ironie.

— En visitant sa chambre, précisait-il.

— Je l'entends bien.

— Vous lui demandiez d'où cela venait ?

— Oui. Elle éludait la question. Elle plaisantait.

— Elle laissait entendre qu'il s'agissait de cadeaux de Raymond ?

— Presque. Mais pas clairement. Je ne savais que penser. Un garçon comme lui n'aurait pas eu de ces attentions.

— Quel âge a-t-il ?

— Vingt ans. Et il ne les paraît pas. Mais Jacqueline l'a subjugué.

Il y avait une ombre de jalousie dans la voix de Lucienne.

— Je lui disais que c'était une bêtise, que les Redon seraient furieux et qu'ils ne pardonneraient jamais, qu'ils iraient jusqu'à déshériter leur fils. Elle ne voulait rien entendre. C'était la chance de sa vie, affirmait-elle.

— Le jeune homme connaissait-il bien Jacqueline ? Savait-il...

— Qu'il n'était pas le premier... Mais non, il ignorait tout. Jacqueline jouait à l'ingénue avec lui. Elle ne lui accordait que juste ce qu'il fallait pour le rendre fou.

— À quelle heure devaient-ils partir ?

— Elle ne me l'a pas dit. Dans la soirée de samedi, c'est tout ce que je sais. Ils devaient se rendre en Suisse, puis passer en Allemagne, en Hollande, et s'embarquer pour l'Écosse. Mais ce serait cet itinéraire ou un autre.

— Était-elle vraiment amoureuse de ce garçon ?

— Oh ! amoureuse ? s'interrogeait Lucienne.

Elle réfléchissait, la bouche amère.

— Tout dépend de ce que l'on appelle amour, observait-elle. Si c'est une recherche de sensations !

Elle n'achevait pas. Il se taisait, lui aussi. Il ne fallait plus la brusquer. Elle devait en ce moment se montrer sincère. Elle avait certainement désapprouvé Jacqueline, la tendre amie de son adolescence, dont elle connaissait si intimement tous les défauts et qu'elle regrettait quand même. Mais aujourd'hui, elle la jugeait avec lucidité.

— Je crois, reprenait-elle, qu'elle voulait surtout s'en sortir... Elle rêvait, depuis des années, d'un homme riche, qui la tire de la médiocrité. À l'école, elle prétendait que le but essentiel d'une sténodactylo, c'est de se faire entretenir ou de se faire épouser par son patron.

— Alors, avec M. Alquin ?

— Ça n'a pas dû rendre. Sinon, elle n'aurait pas vampé ce pauvre Raymond, qui n'a rien d'un jeune premier. Il est un peu plus petit qu'elle et ce n'est pas un athlète. Il n'a pas non plus beaucoup de conversation : Jacqueline racontait que c'était elle qui faisait les demandes et les réponses.

Lucienne parlait sans méchanceté, sur le ton de la constatation désabusée. Elle s'enflammait cependant un peu, en déclarant :

— Elle n'a pas eu de mal à en faire ce qu'elle voulait. Elle est si jolie, si bien faite et si passionnée quand elle sourit, n'est-ce pas ?

Jean-Pierre Martin se retenait d'approuver Lucienne. Il revoyait Jacqueline, quand elle se dirigeait vers lui, au carrefour. Il retrouvait le charme érotique qui se dégageait de la jeune fille, ce charme qu'elle irradiait par l'expression de sa bouche, par sa démarche, par l'éclat de ses yeux. Ce goût du péché qui s'exhalait autour d'elle et auquel il avait été sensible. Il devait bien se l'avouer. Car, au fond, pourquoi poursuivait-il cette enquête avec une telle obstination ? Ce besoin de savoir qui l'animait était-il uniquement le fait du zèle d'un policier ? Certes, il faisait son métier. Mais sans pouvoir se défendre d'un certain regret plutôt trouble, et d'une curiosité dont il avait presque honte.

Et puis Lucienne mettait fin à cet instant d'abandon.

— Ce qui est fait est fait, murmurait-elle.

Mais elle ajoutait :

— Il y a cette lettre qui ne colle pas. Pourquoi a-t-elle écrit cette lettre ?

— Elle l'a dactylographiée, observait Jean-Pierre Martin. Avec sa vieille machine.

Et Lucienne répondait :

— Mais Jacqueline ne possède aucune machine à écrire.

OceanofPDF.com

CHAPITRE IX

— Nous allons téléphoner à M. Redon, avait déclaré le chef de brigade, et lui demander s'il peut nous recevoir. Il est plus de vingt heures. Je n'ose pas le convoquer au bureau. M. Redon est un des gros bonnets du pays.

— Il doit attendre le retour de son fils, faisait Martin. Et il n'a pas constaté qu'il lui manquait de l'argent, sinon il nous aurait avertis.

Herbert avait saisi le combiné et il entra en communication avec le bureau de poste. Il tendit l'écouteur au jeune gendarme.

— Allô ! M. Redon ?

— C'est de la part de qui ? répondait une voix féminine.

— La gendarmerie. Voulez-vous me passer M. Redon ?

Il y avait une hésitation au bout du fil.

— Je vais voir s'il est là.

— Êtes-vous M^{me} Redon ?

— Non. Je suis la cuisinière.

Un silence. La voix reprenait :

— M. et M^{me} Redon sont absents. Je ne sais pas à quelle heure ils rentreront.

— Et leur fils ?

— Il est absent également.

— C'est très regrettable. J'avais une communication urgente et importante à faire à M. Redon. Savez-vous où je pourrais le joindre ?

Il y avait encore un silence.

— Ils n'ont pas dit où ils allaient, déclarait enfin la cuisinière. Je leur ferai la commission quand ils rentreront. Pouvez-vous me dire de quoi il s'agit ?

— C'est personnel, répondait Herbert. Je verrai M. Redon demain matin, à la première heure. Je vous remercie.

Il raccrochait, mécontent.

— On ne va pas pouvoir agir ce soir. Encore du temps perdu.

Il se levait.

— Je crois que nous ferions bien de mettre le maire au courant. Il voudra certainement que nous agissions avec le maximum de discrétion. Peut-être voudra-t-il intervenir lui-même. Redon est conseiller municipal. Cette histoire devient empoisonnante.

* * *

De hautes piles de bois en grume apparaissaient dans le faisceau des phares. Puis c'étaient les longs bâtiments de la scierie, et enfin une vaste cour bordée par la maison d'habitation, des hangars, des séchoirs.

Une porte s'était ouverte et Bardier apparaissait sur le seuil éclairé. Il allumait une lampe extérieure ; il reconnaissait les gendarmes et il criait :

— Alors ? Elle est retrouvée ?

— Non, monsieur le maire, répondait Herbert. Mais nous pensons avoir découvert une piste.

— Venez me raconter ça.

Il s'avancait à leur rencontre, il tendait une main cordiale.

— J'allais me mettre à table. Vous n'avez pas mangé ? Nous allons boire un bon coup de blanc. Entrez donc.

Il poussait les gendarmes devant lui.

— Jeanne, apporte-nous des verres à la salle à manger. Asseyez-vous, messieurs, je vais chercher à boire.

Jeanne Bardier, la sœur du maire, une vieille dame à cheveux blancs, saluait timidement les arrivants.

— Vous ne savez pas encore où elle est, cette pauvre fille ? s'informait-elle en disposant trois verres sur une table massive aux énormes pieds en torsade.

— Elle n'est pas perdue, affirmait gaiement Herbert.

— Allons, tant mieux.

Elle se retirait alors que Robert Bardier revenait, porteur d'une fiole poussiéreuse. Il faisait claquer sa langue.

— Vous m'en direz des nouvelles.

— Nous connaissons votre cave, monsieur le maire !

Avec application, il débouchait la bouteille, versait un vin couleur d'or, puis levait son verre.

— Buvons d'abord ! À votre santé, messieurs !

Il attendait les appréciations, les recevait avec un plaisir non dissimulé.

— Oui, c'était une sacrée bonne année.

Il versait de nouvelles rasades.

— Alors, qu'avez-vous appris ?

— Martin a pu établir, en interrogeant une amie de la disparue, qu'il s'agit bien d'une fugue amoureuse.

— À la bonne heure, s'exclamait le maire. J'aime mieux ça. Et quel est le don Juan ?

— Le fils Redon.

— Le fils Redon, répétait Bardier. Hum ! Elle a choisi ce qu'il y a de mieux dans le pays, la mâtime. La plus grosse fortune, et de loin !

Puis il prenait un air soucieux :

— Le père va faire joli ! Près de ses sous comme il est, il avait certainement projeté de trouver pour son fils unique une riche héritière.

Mais il avait un geste désinvolte.

— Bah ! Il y a assez d'argent dans cette famille pour que le gosse se paye un mariage d'amour.

Puis il interrogeait :

— Où sont-ils ?

— Racontez, Martin, ordonnait Herbert.

Le gendarme avait pris la parole et le maire l'écoutait. Il avait ensuite tenu à féliciter Jean-Pierre Martin ; il lui avait rempli son verre.

— Vous avez prévenu M^{me} Verneuil ? s'était-il informé.

— J'ai envoyé Joudy.

— Elle va être ravie. Voilà sa fille casée de façon inespérée.

— Si le mariage se fait, insinuait Martin.

— Oh ! s'était écrié le maire, il n'y a pas de raison que Redon se fasse trop tirer l'oreille. Si les deux tourtereaux sont en Écosse, ils vont lui écrire. Il y a des conditions de séjour dans la localité, je crois, pour ce genre d'union romanesque. Quelques semaines, il me semble. Ce que Redon aura de mieux à faire, c'est de donner son consentement et de les inviter à revenir ici où on fera les choses à la française.

— En ce cas, constatait Herbert, notre rôle sera terminé.

— Évidemment, appuyait Bardier.

— Nous nous bornerons à avertir M. Redon. Nous n'avons pas pu le joindre ce soir.

— Ah ! vous avez essayé ?

Le chef de brigade avait rapporté sa conversation téléphonique. Et le maire éclatait d'un gros rire.

— Je connais mon bonhomme. Il était chez lui, n'en doutez pas, et il vous a fait répondre qu'il était absent pour se donner le temps de la réflexion. Peut-être a-t-il eu des soupçons en apprenant la disparition de la fille. Il aura téléphoné chez le copain de son fils. Et il aura constaté qu'il y avait eu une ponction dans sa caisse. Ah ! je le vois d'ici. Il doit écumer de rage.

Bardier saisissait la bouteille.

— Buvez, messieurs. Et demain matin, agissez avec beaucoup de tact. Ça va finir par un mariage. Il ne doit plus y avoir de délit. Nous ferons au contraire tout ce que nous pourrons pour atténuer le scandale. Puisque tout va rentrer dans l'ordre.

Il versait encore à boire.

— Moi, je suis célibataire. Mais il me semble que si je m'étais marié et si j'avais un fils qui veuille épouser une jolie fille sans le sou, je lui dirais oui sans hésiter. C'est ce que je ne manquerai pas de dire à Redon, demain, entre quatre z'yeux. Et il m'invitera à la noce !

Bardier s'épanouissait, plissant de rides malicieuses sa face un peu rougeaude de travailleur de plein air, grand mangeur et franc buveur. Il se voyait déjà, ceint de son écharpe, remplaçant avantageusement le forgeron de Gretna-Green.

En rentrant, le chef de brigade était d'humeur joyeuse. L'affaire allait être réglée. Il n'aimait pas qu'il en reste en suspens. C'était un homme d'ordre et de méthode, sans cesse talonné par sa conscience professionnelle. Quand il se sentait directement engagé dans une enquête, il se résignait mal à tâtonner.

— Est-ce que vous vous rendez compte, mon petit Martin ? Pendant que nous nous décarcassions, les deux tourtereaux commençaient leur lune de miel !

Le gendarme ne partageait que difficilement l'optimisme de son chef. Il avait hâte d'être au lendemain, et que cette supposition se change en certitude.

Foulques les attendait dans le bureau.

— Il y a encore eu un message de routine pour le fou. Il court toujours.

— Il va se fatiguer, avait plaisanté Herbert.

— Et la fille ? interrogeait Foulques.

— On y voit clair. Je vais mettre la section au courant. Au conditionnel, bien entendu. Et puis on ira tous se coucher. Plus d'écoute permanente.

Joudy, le premier levé, était allé acheter les journaux. Les correspondants locaux avaient suivi les consignes et passé sous silence la battue infructueuse dans la forêt. Comme on le leur avait demandé, la photo de Jacqueline Verneil figurait en bonne place dans la chronique locale, sous le titre : « Cette jeune fille a disparu », avec un signalement détaillé et la description de ses vêtements.

— Si nous avions pu joindre Redon hier au soir, remarquait Herbert, nous aurions téléphoné aux journaux pour éviter cette insertion qui devient inutile.

Puis il avait haussé les épaules.

— De toute façon, la population saura tout. Et, après le mariage, le scandale sera vite oublié.

Et il avait lancé à Martin :

— Allons voir le futur beau-père.

Les « Établissements Redon », ainsi que le proclamait orgueilleusement une enseigne imposante, tenaient une bonne longueur de la rue de la République. C'était une succession d'entrepôts et de garages, de part et d'autre de la maison d'habitation dont le rez-de-chaussée était occupé par des bureaux.

Un vague scribouillard, derrière un guichet, se levait avec empressement à l'entrée des gendarmes.

— M. Redon ? Je vais vous l'appeler. Il est là.

Il revenait quelques minutes après, l'air contrit, comme s'il venait de se faire réprimander.

— Si vous voulez me suivre...

Il les précédait entre deux parois vitrées, à travers lesquelles on apercevait des rayonnages, des employés en blouse grise, une dactylo devant sa machine.

— Bonjour, messieurs.

M. Redon avait quitté sa table de travail ; il tendait aux arrivants une main courte et grassouillette. C'était un homme plutôt petit et un peu obèse, au crâne chauve et au nez bourbonien.

Il assurait, d'un geste prompt, ses lunettes à monture d'or et arborait un sourire commercial.

— C'était pourquoi ? On m'a dit que vous aviez téléphoné hier au soir.

— C'est au sujet de votre fils.

L'épicier faisait de grands yeux et ses lunettes glissaient. Il les remontait de l'index.

— Mon fils ? Mais il n'est pas ici.

— Justement. Nous savons qu'il est absent.

— Vous le savez ? Évidemment, ce n'est pas un mystère. Il se trouve chez sa grand-mère.

— Ah ! nous croyions que le prétexte donné était un week-end chez un ami.

— Le prétexte ? Comment, le prétexte ?

— Il est parti avec votre auto. La Mercedes.

— Pas du tout. La Mercedes est au garage.

— Vous en êtes certain ?

— Je l'ai pilotée, il y a un quart d'heure.

Le chef de brigade avait dévisagé Martin.

Celui-ci prenait la parole.

— Votre fils disposait d'une autre automobile ?

— Mais non. Nous n'avons, en dehors de la Mercedes, que des véhicules commerciaux, et il n'en a emprunté aucun.

Le sourire de M. Redon avait disparu.

— Votre fils vous a quitté samedi dans la soirée, reprenait le gendarme.

— Jamais de la vie ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Samedi, vers vingt heures, nous sommes partis, mon fils, ma femme et moi, pour Saint-Estèbe où réside ma mère. Nous ne sommes revenus à Sauzier qu'hier au soir, assez tard et Raymond est resté avec sa grand-mère qui est souffrante. Allez-vous me donner les raisons de vos questions ?

— Nous pensions, avait piteusement Herbert, que votre fils était parti avec une jeune fille. Des indications nous avaient été fournies dans ce sens.

— J'ai entendu parler d'une disparition, répondait froidement M. Redon. Mais je ne vois pas pourquoi mon fils serait mis en cause. Ce serait de la diffamation pure et simple.

— On nous aura induits en erreur.

— C'est fâcheux.

— Les nécessités de notre enquête, observait Herbert, nous entraînent à ne négliger aucune vérification.

L'épicier semblait se radoucir.

— Vous faites fausse route. N'en parlons plus.

— Nous regrettons de vous avoir dérangé pour rien.

M. Redon reprenait son allure avenante de bon commerçant.

— C'est votre métier qui le veut. Et vos indicateurs doivent souvent vous tromper. Vous comprendrez que je ne désire pas que mon nom soit mêlé à cette affaire qui n'est peut-être que de la traite des blanches. Sauzier est une petite cité et mon fils connaît toutes les jeunes filles. Il a pu adresser la parole dans la rue à celle-là. On en aura trop vite conclu qu'il voulait l'enlever. Qu'en aurait-il fait, je vous le demande ?

Il levait les deux mains, pour prendre les gendarmes à témoin et ses lunettes glissaient sur son nez.

Jean-Pierre Martin se taisait. Ce qu'un garçon pouvait faire de Jacqueline, il l'imaginait très facilement. Mais il n'aurait servi à rien de mettre en fureur ce personnage qui lui était de plus en plus antipathique.

Lucienne ne devait pas lui avoir menti. Un tel mensonge aurait été sans raison. Mais Jacqueline pouvait avoir menti à Lucienne. Et Jacky, lui aussi, pouvait avoir menti.

CHAPITRE X

Herbert et Martin s'étaient regardés, sans mot dire, en sortant des « Établissements Redon ». Le chef de brigade fronçait le sourcil, mais il n'adressait aucun reproche à son collaborateur.

— Je suis désolé, avait murmuré le jeune gendarme.

— Vous irez me chercher cette Lucienne Dupré. Il va falloir qu'elle nous dise tout ce qu'elle sait.

— Oui, chef.

Et puis Jean-Pierre Martin avait secoué la tête.

— Il y a quelque chose qui ne cadre pas. Hier au soir, la cuisinière ignorait que ses patrons s'étaient rendus dans leur famille. Pourquoi ne lui en auraient-ils rien dit ?

« Ce n'est pas un mystère », selon M. Redon.

Il arrêta sa marche.

— Chef, rentrez à la brigade sans moi.

— Que voulez-vous faire ?

— Interroger la cuisinière.

— Nous risquons de nous attirer une histoire.

Herbert avait hésité. Puis il avait conseillé :

— Soyez prudent !

Il s'était éloigné. Si l'initiative de son subordonné tournait mal, il le couvrirait, au maximum. Et le capitaine les défendrait certainement. Martin était un jeune qui « en voulait ». Il ne fallait pas le décourager. D'ailleurs, on se retrouvait pratiquement au point mort. Alors, tant pis pour les complications.

Le gendarme n'avait eu qu'à suivre une camionnette qui s'introduisait par un passage entre deux entrepôts pour se trouver dans la cour intérieure. Il avait salué le chauffeur.

— Où est la cuisine ?
— La petite porte, à gauche.
Une vieille femme en sortait.
— Vous êtes la cuisinière ?
— Non. La femme de ménage. Vous me connaissez bien...,
M^{me} Lamouille. Je fais la plonge au *Commerce*, le dimanche, quand Louise
n'y est pas.
Il avait feint de se souvenir.
— Savez-vous où est le fils de M. Redon ?
— Raymond ? Dans sa chambre.
— En ce moment ?
— Ben oui. Je viens de descendre le plateau de son petit déjeuner. Il doit
être enrhumé.
— Où est sa chambre ?
— Au second, au fond. Prenez la porte du milieu, ici.
— Il faut que je le voie pour une question de préparation militaire.
— C'est vrai qu'il va bientôt être soldat. Ces jeunes, ça grandit...

* * *

Jean-Pierre Martin avait frappé.
— Qui est là ?
La voix était traînarde, comme endormie.
Sans répondre, le gendarme avait tourné la poignée et la porte s'était
ouverte.
— Qu'est-ce que c'est ?
Le jeune homme avait crié cette question et il s'enfonçait sous les
couvertures de son lit en désordre. Il ne laissait plus dépasser que sa tête
blafarde aux cheveux clairs hérissés.
— Qu'est-ce que vous voulez ?
La voix tremblait. Martin avait refermé posément la porte derrière lui, et,
sans façon, il venait s'asseoir au bord du lit.
— Je veux savoir où elle est...
Raymond Redon, suffoqué, ne songeait pas à faire l'ignorant, à demander
de qui il s'agissait. Il balbutiait, éperdu :
— Je n'en sais rien. Je n'ai pas pu sortir.

— Votre père vous a surpris, alors que vous preniez l'argent.

— Oui. Il vous l'a dit. Il voulait aussitôt me traîner à la gendarmerie, puis il m'avait promis de ne pas vous appeler si je lui obéissais. Alors, il n'a pas tenu parole.

Il grelottait de peur.

— Il ne s'agit pas de cela, répondait le gendarme. Votre père a voulu vous effrayer. La loi ne reconnaît pas de vol entre enfants et parents.

— Pas de vol...

— D'ailleurs, vous n'avez pas eu le temps de prendre l'argent.

— J'étais en train.

— Quelle heure était-il ?

— Dix-neuf heures. Mon père aurait dû assister à une réunion. Mais il avait oublié des papiers et il était revenu.

— À quelle heure Jacqueline devait-elle vous rejoindre et où ?

— Jacqueline allait faire semblant de se rendre au cinéma, un peu avant vingt et une heures. Auparavant, elle se serait arrangée pour cacher sa valise dans la vieille Citroën sous les tilleuls. Je serais venu me garer là, à vingt et une heures trente, après avoir roulé dans la campagne. J'aurais ouvert la portière arrière, de son côté. Elle se serait introduite dans la Mercedes, avec sa valise, sans qu'on puisse la voir.

— Vos rendez-vous, c'était dans la 15 ?

— Oui.

— Et au coin du champ de foire ?

— La veille, oui. Vous savez donc tout ?

— Non, avait souri tristement le gendarme, puisque je ne sais pas où se trouve Jacqueline.

— Moi non plus.

Raymond Redon s'était assis dans son lit. Une de ses paupières battait, d'un tic nerveux. Il avait un visage indécis, inachevé, un menton fuyant, des lèvres molles. Un beau séducteur, en vérité. L'homme, c'était Jacqueline. Elle avait pu déployer auprès de ce garçon le même esprit de domination qui lui réussissait si bien avec les filles.

— Vous étiez convenus d'un autre point de chute et d'une autre heure, s'il y avait un empêchement ?

— Non. Tout devait aller très bien.

Il avait envie de pleurer.

— Mais mon père est arrivé. J'avais une liasse à la main. Il m'a terrorisé. J'ai... j'ai...

Il se mettait à bégayer ridiculement.

— J'ai tout tout, avou... avoué...

Il retenait un sanglot.

— J'ai toujours eu si peur de lui. Je pensais que, lorsque je serais marié avec Jacqueline ça me passerait.

Une fuite en avant : voilà ce qu'il avait voulu tenter. Le mariage lui était apparu comme un moyen sûr – et agréable – d'échapper à l'autorité paternelle.

— Mon père a appelé ma mère. Qu'est-ce que j'ai entendu ! Puis ils m'ont enfermé ici. Et, hier matin, ils m'ont emmené à Saint-Estèbe, chez ma grand-mère. Ils avaient décidé que j'y resterais, sous surveillance, quinze jours. Mais ma grand-mère n'était pas d'accord. Alors, hier au soir, ils m'ont ramené. J'avais juré que je ne chercherais pas à sortir sans autorisation.

Il se taisait, effondré.

Jean-Pierre Martin reprenait :

— Vous étiez convenus que Jacqueline laisserait une lettre ?

— Une lettre ? Adressée à qui ?

— À sa mère et à son frère.

— Il n'en a jamais été question. Elle a laissé une lettre ?

— Oui.

— Où elle disait que l'on partait ?

— À peu près.

— Elle ne m'en avait pas parlé. On ne devait rien dire, donc, rien écrire.

Il paraissait vraiment surpris.

— Vous lui donniez de l'argent ?

— Moi ? À Jacqueline ?

— Oui. Ou alors vous lui offriez des parfums, de la lingerie, des vêtements ?

— Moi ?

Il se frappait la poitrine pour se désigner, ne comprenant pas qu'une telle question lui ait été posée.

— Ah ! vous croyez que je piquais de l'argent dans la caisse depuis longtemps... Mais non, ce n'est pas possible chez nous. C'est tout compté. Le gros paquet, je pouvais l'enlever un samedi soir, parce que l'on ne s'en

serait aperçu que le lundi matin, et alors, nous devions être très loin. J'avais de l'argent de poche. Pas beaucoup. Je n'en avais même pas besoin avec elle. On se voyait surtout la nuit, pour une demi-heure. La première fois, c'était un coup de chance. Un samedi après-midi, la boîte était fermée, mes parents partis en voiture. J'étais seul à bord. Jacqueline venait demander, à tout hasard, s'il y avait une place pour elle. Des places, chez nous, il n'y en a jamais. Les employés ont tous eu la médaille du travail sur place. On n'a que des vieilles et des vieux.

« Je l'avais reçue dans le bureau de mon père. Je jouais au caïd. Puis, quand elle a eu croisé les jambes, je n'ai plus très bien su ce que je lui disais. Un peu plus tard, elle m'a laissé l'embrasser. Longtemps. J'avais les lèvres qui cuisaient. »

Il s'était mis à parler à voix basse, comme pour lui-même. Et il avait un sursaut.

— Qu'est-elle devenue, dites ? J'ai entendu la cuisinière qui parlait d'elle avec la femme de ménage. Est-ce vrai que quelqu'un l'a entraînée dans la forêt ?

— Nous cherchons, répondait gravement Jean-Pierre Martin. Et vous pouvez nous aider en nous répétant tout ce qu'elle vous confiait, ses moindres propos.

C'était alors que, derrière eux, la porte de la chambre s'ouvrait brutalement et venait claquer contre le mur. Le gendarme s'était retourné.

Sur le seuil, bras croisés, M. Redon suffoquait de fureur.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? hurlait-il. De quel droit vous êtes-vous introduit ici ? Êtes-vous mandaté ?

Jean-Pierre Martin s'était levé, souriant.

— Parlez moins haut, monsieur Redon. Vous avez intérêt à ne pas me faire me souvenir que, tout à l'heure, vous tentiez d'égarer la justice.

— Je vais vous faire casser, mon petit.

— Cela m'étonnerait. Et, de toute façon, auparavant, vous serez poursuivi.

Le gros épicier haletait, les pommettes rouges, les yeux exorbités.

— Mon fils est mineur. Vous ne deviez l'interroger qu'en ma présence.

— Croyez-vous ?

— Ce qu'il vous a déclaré est sans valeur. Personne à Sauzier ne mettra ma parole en doute.

— Nous enquêterons à Saint-Estèbe.

— Vous laisserez ma mère en dehors de cela.

— Nous interrogerons les camarades de votre fils.

— Vous me le payerez !

Et Redon s'approchait du lit où Raymond se recroquevillait.

— Petit crétin, qu'as-tu donc raconté ?

Le jeune homme soufflait :

— Tout, papa...

Le père éclatait :

— Écoutez-moi ce triste imbécile !

Il l'imitait méchamment :

— Tout, papa... Toutes tes saletés de gosse vicieux !

— Je crois, monsieur Redon, intervenait posément le gendarme, que vous pourriez maintenant vous calmer. Vous avez la réputation d'un homme avisé et vous ne tiendrez certainement pas à aggraver une situation qui pourrait devenir dramatique.

— Dramatique ? Qu'est-ce que vous me chantez ?

— Supposez que la jeune fille ait été assassinée. L'enquête s'étendra alors à tous ses familiers et votre insistance à nous cacher la vérité deviendra fort suspecte aux yeux des magistrats. Avez-vous pensé à cela ?

Redon restait la bouche ouverte. Puis il s'essuyait le front.

— Non, grognait-il. Non, je n'y ai pas pensé.

Et il se laissait aller sur une chaise. Raymond, dans son lit, s'était mis à pleurer, franchement, avec de grosses larmes qui jaillissaient abondamment de ses yeux et coulaient sur ses joues blêmes.

— Assassinée, m'sieur ? hoquetait-il tout à coup.

— Ce n'est qu'une supposition, répondait le gendarme. Elle a disparu. Il faut envisager toutes les éventualités, même les pires.

Redon ne disait plus rien. Il reprenait son souffle, les bras ballants. Puis, d'une voix changée, lasse, tremblante, il murmurait :

— Mon fils est un imbécile, monsieur. Il est incapable de se guider lui-même, et il voulait se marier. Il n'est parvenu à rien dans ses études, il ne saurait tenir aucun emploi sérieux et il prétendait fonder un foyer. Il n'a jamais gagné d'argent et, avant-hier, je l'ai surpris alors qu'il cambriolait la caisse. Il voulait emporter vingt mille francs pour courir l'Europe en compagnie d'une petite écervelée. Et dans mon auto, qu'il conduit abominablement mal. Il me l'empruntait sans mon autorisation, le samedi

soir, pour épater ses copains, et peut-être cette fille. J'avais le tort de fermer les yeux.

Il sortait un mouchoir et essuyait son crâne chauve, parsemé de gouttelettes de sueur.

— N'était-ce pas mon droit le plus strict, reprenait-il, de l'empêcher de commettre de telles extravagances ? Et mon attitude, ensuite, comprenez-le, a été motivée par la crainte du scandale. Je dirige une affaire importante, je suis conseiller municipal. Ma famille est très honorablement connue.

— Nous avons prévu, monsieur, d'agir avec le maximum de discrétion, avait déclaré le gendarme. Faites-nous confiance. Venez avec votre fils, le plus tôt possible, à la brigade, et nous prendrons vos dépositions.

Redon empochait son mouchoir.

— Ça va, faisait-il. Nous y serons dans une demi-heure.

Il jetait à Raymond :

— Arrête-toi de chialer. Lave-toi. Habille-toi et descends.

CHAPITRE XI

Quand les Redon, père et fils, furent sortis du bureau et quand le claquement de la porte indiqua qu'ils étaient hors de la gendarmerie, le chef de brigade se laissa aller à une courte colère.

— Ce petit crevé et ce gros hypocrite, ronchonnait-il, je leur aurais flanqué avec plaisir ma main sur la figure.

Puis il avait soupiré :

— Comme ça va être commode de raconter tout ça au capitaine... Et on se retrouve à zéro.

— Pas complètement, observait Jean-Pierre Martin. Disons que nous sommes amenés à procéder par élimination. Et il nous reste l'usine Alquin.

— Allez-y avec Foulques. Moi, je vais demander la section.

Le caissier de l'usine Alquin était un homme jeune, au visage ouvert et au sourire sympathique.

— Ce que gagnait la petite Verneil ?

Il feuilletait un registre.

— Le mois dernier, elle a fait quatre cent trois francs de fixe et cinquante-huit francs d'heures supplémentaires. Elle n'avait pas de quoi partir toute seule en croisière, hein ?

— Était-elle amenée, s'informait Martin, à manier des fonds ?

— Je vois ce que vous voulez dire, répondait le caissier. Vous voulez savoir si elle aurait pu se livrer à des détournements ou puiser dans le coffre ?

— En quelque sorte.

— Eh bien ! non. Dans l'emploi qu'elle occupait, elle était éloignée de ce genre de tentations, qui me seraient plutôt réservées à moi-même. Mais je suppose qu'elle en connaissait d'autres. Une jolie fille, un peu vampeuse sur les bords, il y a toujours beaucoup d'hommes pour lui faire du plat.

— Ici même ?

— Comme ailleurs. D'autant plus qu'elle aimait ça. Un compliment un peu osé ne la faisait pas rougir.

— Des intrigues dans la maison ?

Il hésitait :

— Non. Pas jusque-là. Mais du baratin autour d'elle, oui. Comme ça. Pour le plaisir. On sentait que c'était l'atmosphère dans laquelle elle vivait.

Il avait trouvé la formule. L'atmosphère dans laquelle vivait Jacqueline, c'était l'équivoque des relations, les allusions érotiques, les idées de possibilités galantes qu'elle suscitait autour d'elle. Jusqu'où pouvait-on aller ? Et jusqu'où allait-on ? C'était ce que bien des gens de son entourage devaient se demander.

— Elle avait essayé de séduire le patron ?

Le caissier avait changé de visage. Sujet tabou devant les gendarmes. Entre eux, les employés ne devaient pas se priver de clabauder quand Alquin emmenait Jacqueline dans son auto.

— Je ne me permettrai pas...

Il refermait machinalement son registre, pour indiquer qu'il mettait fin à leur entretien. Il ajoutait pourtant :

— Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'est pas partie avec lui. Car il était là ce matin et il va revenir dans un instant.

— Pourrions-nous, en l'attendant, voir les machines à écrire ?

Le caissier s'étonnait.

— J'en ai une ici. Une Olivetti. Regardez.

— Elle est récente ?

— Je l'ai depuis un an. Il y en a deux dans le bureau voisin.

Il les précédait et s'adressait à une dactylo occupée à classer des papiers.

— Mademoiselle Marthe, les gendarmes veulent voir vos machines.

— Les machines ? Pourquoi ?

M^{lle} Marthe était une vieille fille, mais du genre soigné, bien coiffée, vêtue avec quelque recherche, délicatement fardée.

Elle désignait sa machine, sur sa propre table, puis une autre sous une housse, à un petit bureau près de la fenêtre.

— Les voici. Des Olivetti.

— Vous les avez depuis longtemps ?

— La mienne, depuis trois ans. Celle de...

Elle s'arrêtait, comme si elle hésitait à prononcer ce nom.

— Celle de M^{lle} Verneil est neuve. Elle l'a depuis quatre mois.

— Et la précédente ?

— Le vendeur l'a reprise. C'était une Underwood qui fonctionnait encore parfaitement, mais un modèle lourd. Trop lourd, paraît-il pour être emportée en déplacement.

Le caissier s'était retiré.

Jean-Pierre Martin avait envoyé Foulques le rejoindre.

— Dites-lui qu'il tape quelques lignes sur sa machine.

Puis il disait à M^{lle} Marthe :

— Vous aussi, je vous en prie, donnez-moi un échantillon de frappe de chacune d'elles.

— Elle a laissé un texte dactylographié, observait la secrétaire. C'était son habitude de faire son courrier personnel à la machine. J'avais beau lui dire que ce n'était pas le bon usage. Le bon usage et elle...

Il y avait du mépris dans sa voix.

— Elle manquait de savoir-vivre ?

Elle haussait les yeux et secouait la tête.

— Une fille cynique et dévergondée.

Elle avait glissé une feuille derrière le rouleau de sa machine.

— Qu'est-ce que j'écris ?

— Je pars avec celui que j'aime.

— Quoi ? Vous voulez que je tape des bêtises ?

— Je vous en prie. Écrivez.

Et elle s'exclamait, soudain très intéressée :

— Ah ! C'est son message.

Ses doigts s'affairaient, dans des claquements sonores.

— La suite, disait-elle.

— Ne nous cherchez pas.

— Elle ne donne pas le nom ?

— Hélas !

Le gendarme continuait à dicter :

— Quand nous reviendrons, nous serons unis pour la vie.

— C'est stupide, commentait M^{lle} Marthe. Ça ne peut lui faire qu'un premier mari. En admettant que l'idiot qu'elle a choisi aille jusqu'à l'épouser.

— Pardonnez-moi.

Jean-Pierre Martin précisait :

— C'est la suite. Pardonnez-moi. Je vous embrasse tous les deux.

— Sa mère et son frère. Quelle petite garce !

— C'est fini. Vous ne l'aimiez pas ?

— Non.

Elle avait répondu calmement, mais avec conviction. Elle tournait le rouleau, tendait la feuille.

— Cette fille était un danger public.

— Elle voulait séduire M. Alquin ?

M^{lle} Marthe se rebiffait.

— Je n'ai jamais dit cela. Vous iriez croire que je suis jalouse.

Elle avait un rire grinçant.

— Elle tentait de séduire tous les hommes qui l'approchaient. C'était dégoûtant. Ses manières de croiser les jambes, de tirer sur son pull ou de faire bâiller son corsage. La voix de gorge qu'elle prenait... Ses yeux mi-clos ou trop grands ouverts. Toute cette comédie !

— Selon vous, avec qui est-elle partie ?

— Avec quelqu'un de riche. Ou quelqu'un qu'elle a cru riche. Ou quelqu'un qui lui a promis qu'elle aurait beaucoup d'argent. Ce qui n'exclut pas qu'elle ait été trompée.

— Elle vous avait fait des confidences ?

— À moi ? Je ne l'aurais pas permis. Et surtout pendant le travail.

Elle était allée s'asseoir devant le petit bureau, près de la fenêtre. Elle ôtait, d'un geste sec, la housse de la machine à écrire de Jacqueline. Elle se mettait à taper, de mémoire, sans erreur, le texte que le gendarme venait de lui dicter. Elle martelait les touches. Trop fort.

— Le chemin qu'elle a pris, marmottait-elle, c'est celui de Buenos Aires. Tout simplement.

M. Benoit Alquin était lui aussi une notabilité de Sauzier, mais dans le genre maigre et compassé. De longs membres gauches, un long nez, des cheveux bruns rares, soigneusement ramenés en arrière. Dans son costume sombre, il avait une allure d'ordonnateur des pompes funèbres. L'œil cependant devenait luisant par instants. Il détournait alors son regard.

Il avait accueilli les gendarmes avec une politesse étudiée ; il était allé jusqu'à leur avancer des sièges.

— Une employée qui me donnait satisfaction. C'était surtout une excellente sténo, très rapide et traduisant convenablement. À ce titre, j'avais même recours à ses services, parfois le samedi après-midi.

— Sérieuse ?

— Dans son travail ? Parfaitement. Quant à sa vie privée, vous comprenez que je ne m'en occupais pas.

— Vous avez eu besoin d'elle, samedi dernier ?

— Non. Nous n'avions pas de réunion de notre groupe. J'ai visité quelques fournisseurs de la région, ainsi que cela m'arrive à peu près chaque mois.

— Vous faisait-elle part de ses projets ?

— De ses projets anodins, au cours d'une conversation, oui. Elle allait voir tel film, ou elle achèterait tel livre.

— Elle ne vous a pas averti qu'elle allait interrompre son service.

— Aucunement. Elle n'a pas demandé son compte. J'ai été extrêmement surpris.

— Quand vous l'emmeniez en déplacement, parmi les personnes qu'elle rencontrait, se trouvait-il un homme qui lui ait fait un brin de cour ?

M. Alquin prenait un air indigné.

— Mais non, monsieur. Je ne l'aurais pas permis.

— Vous ne vous quittiez pas sans prendre un verre.

— M^{lle} Verneil m'attendait dans l'auto. Elle n'a pas eu, de mon fait, de mauvaise fréquentation.

Le ton était sec. Mais le directeur de l'usine reprenait aussitôt d'un timbre devenu doux :

— Je n'insinue pas qu'elle se trouve actuellement avec un personnage douteux. La rumeur publique prétend qu'elle a fait une fugue amoureuse et qu'elle reviendra mariée. Alors, si elle le désire, elle retrouvera sa place ici, croyez-le bien.

Dans la rue, Foulques avait fait la grimace.

— Qu'est-ce que tu en penses d'Alquin ? Pas sympa, hein ? Franc comme un âne qui recule. Il ne se sent pas blanc avec la môme. Avec ses airs trop convenables, ça ne m'étonnerait pas qu'il soit plutôt vicelard.

— Il se contentait peut-être de la prendre sur ses genoux, en douce, et de faire un inventaire du bout des doigts.

— Au doigt et à l'œil, ricanait Foulques.

— Pas forcément à l'œil. C'était peut-être lui qui finançait. Mais comment le savoir ?

— Enfin, il n'est pas parti avec elle.

— Qu'en savons-nous ? Il faudrait vérifier l'itinéraire de son voyage de samedi. Nous n'en sommes pas là.

Herbert brandissait un papier.

— Comme on pouvait s'y attendre, déclarait-il, le chanteur yé-yé est hors de cause. La police parisienne est allée l'interroger au sujet de la fameuse dédicace. C'est bien lui qui l'a écrite.

— Et alors ?

— Alors, il jure qu'il n'a jamais approché la poulette en question, ni à Lyon ni ailleurs. Peut-être l'avait-elle attendu à la sortie du théâtre, à Lyon, avec un lot de filles piaillant. Mais, ce qu'il a pu montrer, c'est une lettre manuscrite signée Jacqueline Verneil. Laquelle joignait sa photo, en deux-pièces, s'il vous plaît. Et elle lui racontait une ébouriffante histoire d'un bluff qu'elle avait fait à ses copines. Elle s'était vantée de s'être trouvée dans une boîte que Jimmy Williams fréquentait. Il l'aurait fait danser plusieurs fois, puis lui aurait offert sa photo en souvenir, avec une brûlante dédicace.

« Une salade de fan en transes. Elle le suppliait de ne pas lui faire perdre la face. Il avait bien rigolé et, sans penser à mal, il avait exaucé ce vœu délirant !

— Ah ! la jeunesse d'aujourd'hui, s'était lamenté Foulques.

— Hé ! oui, avait soupiré Herbert. Et peut-être que ta fille et la mienne cachent aussi une photo de Jimmy dans leurs cahiers de classe.

— Sans dédicace !

Ils avaient ri, puis le chef de brigade avait lancé une autre boutade :

— Qui nous dit que Jacqueline n'est pas à Paris, en ce moment, à la recherche de son idole ?

OceanofPDF.com

CHAPITRE XII

Lise Morand attendait avec impatience son voisin de table.

— Au rapport ! s'était-elle écriée, rieuse. Qui est-ce qui commence ? Vous ou moi ? Moi je sais déjà beaucoup de choses.

— Lesquelles ?

— Les petites amies de Jacqueline Verneil se sont souvenues que la disparue avait toujours rêvé d'un mariage romantique, avec enlèvement et fuite en Écosse. Elles savent toutes que, dans le village de Gretna-Green, de très jeunes fiancés peuvent se marier selon la loi écossaise et canonique, avec beaucoup moins de complications qu'en France.

« Moi, je sais en outre que ce n'est plus un forgeron qui officie, comme au siècle dernier, mais le juge de paix. Et les mariages ne sont plus secrets comme autrefois, une loi l'a interdit. Une autre loi exige un minimum préalable de trois semaines de résidence.

« Et j'ai appris que M. Bardier, notre excellent maire, avait pu rassurer la pauvre M^{me} Verneil.

— Trop tôt, avait coupé Jean-Pierre Martin.

— Comment cela ?

— Le garçon n'est pas parti. Pour se marier, en Écosse ou ailleurs, il faut être deux.

Lise ne riait plus quand le gendarme eut achevé son récit.

— Alors, observait-elle, vous êtes en plein brouillard.

— Et ce n'est pas forcément un brouillard anglais.

— Elle a pu partir avec un autre.

— C'est ce qu'il faudra établir.

— J'avais pourtant rempli ma mission, reprenait la jeune fille. Je suis allée dans tous les magasins de Sauzier où l'on vend des articles féminins. J'ai établi que Jacqueline ne pouvait avoir effectué aucun des achats de

choses chères qu'elle possède dans la localité. Elle aurait dû, pour cela, se rendre dans une grande ville, et surtout à Paris. Or, selon mes renseignements, elle ne voyageait pas. Tandis que M. Redon et son fils effectuaient de temps à autre des déplacements vers la capitale.

— C'est une piste provisoirement abandonnée.

— Dommage. Il y aurait eu un *happy end*.

— Oui. Et je crains, maintenant, au contraire, que tout cela ne finisse assez mal.

— La jeune fille se serait engagée dans une mauvaise aventure.

— C'est de plus en plus possible. Et elle aurait été victime, au départ, de sa propre imagination.

— Puis quelqu'un aura profité d'elle.

Lise était désolée.

« Il y a tant de filles qui font des rêves dangereux, réfléchissait-elle. Je ne sais plus qui a dit que le désir de l'extraordinaire était le grand mal des âmes ordinaires. »

Ils avaient poursuivi leur repas en silence. Puis Jean-Pierre Martin s'était mis à dire :

— En admettant que Jacqueline soit partie avec un autre, il a fallu que ce soit vraiment impromptu. Car, selon Raymond Redon, elle devait emporter une valise. Tout était prêt dans l'armoire, et elle n'aurait pas laissé là son argent, même si le séducteur était fortuné.

— Avait-elle un séducteur de rechange, qui s'est manifesté à la dernière minute ?

— Ce serait une coïncidence peu admissible. Et à l'heure où elle a disparu, elle ignorait encore que Raymond lui ferait faux bond.

— Vous avez raison.

— Il faudrait tout reprendre à la base, concluait le gendarme.

La femme traversait la salle du restaurant, se dirigeant vers la cuisine. Petite, vêtue de noir, elle effaçait ses épaules et trottait sans bruit.

Elle avait ralenti, en passant devant la table de Jean-Pierre Martin, et elle inclinait la tête pour le saluer. Il avait répondu poliment. Et il la

reconnaissait. C'était elle qui lui avait révélé la présence de Raymond Redon.

— Vous l'avez trouvé ? disait-elle en s'arrêtant.

— Oui, je vous remercie.

Elle faisait un sourire de complicité.

— On entendait crier d'en bas. Son père avait bien tort de se mettre en colère comme ça.

Elle ajoutait, à voix basse :

— Je n'ai pas dit que c'était moi qui vous avais indiqué le chemin. Il m'aurait flanquée à la porte.

Puis elle haussait les épaules.

— Quoique des ménages, j'en ai trop. Et partout où je vais, vous comprenez, on ne me laisse que le mauvais boulot. À mon âge.

Elle restait près de la table, manifestement heureuse que le gendarme ait écouté son bavardage.

— J'en ai trop et je vais en laisser tomber. Ainsi, je viens prévenir le patron que, pour la plonge du dimanche, il ne faut plus qu'il compte sur moi. Le dimanche, j'irai au restaurant. Pourquoi pas, hein ?

— Mais oui, répondait distraitement Jean-Pierre Martin.

— Bon appétit.

Elle poursuivait sa marche et Lise Morand demandait :

— Qui est-ce ?

— Une pauvre vieille qui fait des ménages ou des nettoyages. C'est grâce à elle que j'ai pu interroger Raymond.

L'après-midi avait été consacré, au bureau de la brigade, à mettre au net des rapports, des dépositions. Herbert et Martin avaient dû s'interrompre une première fois pour recevoir M^{me} Verneil, larmoyante. Elle ne leur avait rien appris qui ait pu orienter l'enquête.

Puis le maire, très ennuyé était venu. Redon lui avait, bien entendu, rendu visite.

— Il en a gros sur la patate. Il voudrait surtout que personne ne sache rien. Un commerçant, n'est-ce pas, et un notable. Il est aux Prud'hommes, à

la Chambre des métiers ; il a été grand électeur aux dernières élections générales. Je me mets à sa place. Et on jase dans tout le pays.

Il savait bien qu'à la gendarmerie on ferait preuve de la plus scrupuleuse discrétion. Mais ne fallait-il pas transmettre une consigne de silence aux correspondants locaux de la presse régionale ? Il verrait lui-même les deux correspondants, mais si le chef de brigade intervenait auprès d'eux, cela serait plus sûr.

Herbert avait promis qu'il ferait le nécessaire.

— Et à la section ?

— J'en parlerai au capitaine. Il sera d'accord.

— Ça devient pénible, cette histoire, faisait Bardier. Et à la préfecture, au service de recherches dans l'intérêt des familles, on n'a pas l'air de se presser. J'ai eu un chef de division au téléphone. Pour eux, c'est banal et ça rentre tout seul dans l'ordre.

Il n'était pas encore sept heures, le lendemain matin, quand la sonnerie de la gendarmerie se mit à crépiter. Joudy, dont l'appartement donnait sur la rue, s'était lancé à sa fenêtre. Il voyait, en bas, un bonhomme vêtu de velours râpé et coiffé d'un feutre aplati et délavé. Il l'avait hélé :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

L'autre avait levé la tête, et porté une main à sa tempe, comme pour un salut militaire.

— *Buon giorno, signor zendarmé.*

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Moi venir qu'il a dit le docteur, *perché il uomo caduto...*

L'inconnu se perdait dans un laborieux charabia. Joudy avait crié :

— Je descends.

Il s'était hâté d'endosser sa vareuse, de boucler son ceinturon, en rabrouant sa femme et ses gosses. Jean-Pierre Martin l'avait rejoint alors qu'il dévalait l'escalier et Herbert poussait alors sa porte.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un ouvrier italien, qui viendrait de la part d'un docteur. Je n'ai pas compris pourquoi.

Le chef de brigade les suivait. Joudy était allé ouvrir et l'homme, très intimidé, tournait son chapeau sans forme et sans couleur, entre ses gros doigts noircis.

— Venez par ici.

Il obéissait, il marchait d'un pas lourd, en se dandinant.

— Racontez-nous ça. Qui êtes-vous ? Vous avez des papiers ?

Il faisait un signe affirmatif, se fouillait et tendait une carte d'identité d'étranger.

— Alberto Vanessi, lisait Joudy. Bûcheron. Vous êtes bûcheron ?

— *Si, signor.*

— Où ?

— Dans la forêt *di* Sauzier. *Vincino à Thévezol.*

Jean-Pierre Martin se décidait à l'interroger en italien.

— *Che volete ?*

Il faisait un large sourire.

— *Abbiamo visto stamatinò...*

Et le jeune gendarme traduisait au fur et à mesure :

— Ils ont trouvé un homme inanimé, ce matin, au pied d'un rocher, en pleine forêt, à proximité du lieu de leur coupe. Ils sont quatre bûcherons, qui travaillent pour le compte d'un marchand de bois de Thévezol, où ils se réfugient par gros temps et où ils font leur cuisine. Il leur arrive même d'y coucher. Mais hier au soir, ils sont descendus à Thévezol où leur patron les loge. Ils ne sont remontés dans la forêt qu'à l'aube et c'est sur le lieu de leur travail qu'ils ont fait cette découverte. Ils ont transporté le blessé, qui est atteint à la tête, dans leur cabane. Puis ils ont envoyé à Sauzier, avec la jeep, celui qui parle le mieux le français, pour demander un médecin. Le docteur Desjardins se prépare et il nous fait prévenir. Le chemin forestier est praticable en voiture, jusqu'à destination.

— Vous venez avec moi, Martin, décidait Herbert. Nous prenons la voiture radio. Joudy, vous vous mettez en écoute permanente.

La cabane des bûcherons était édiflée dans une clairière où la jeep stoppait, suivie de l'auto du docteur Desjardins et de celle des gendarmes. Les trois bûcherons attendaient, immobiles, graves, leurs feutres à la main.

Le soleil levant, par une petite fenêtre, éclairait l'intérieur des bat-flanc qui servaient de lits en cette agreste demeure. Une couverture brune le recouvrait jusqu'au menton. Le visage, cireux, était celui d'un homme d'une quarantaine d'années. Les cheveux semblaient poisseux.

Le médecin s'était agenouillé et il rabattait la couverture. Et les deux gendarmes avaient eu une exclamation. Car le gisant était vêtu d'un costume de travail en toile bleue. Mais la veste s'était déboutonnée, et, au-dessous, apparaissait un pyjama à rayures.

— Le fou !

— Que dites-vous, faisait le médecin ?

— C'est sans doute le fou, échappé avant-hier de l'hôpital psychiatrique de Barnieu. Il n'était alors vêtu que d'un pyjama. Mais il aurait volé une automobile, à l'intérieur de laquelle il a pu trouver ces bleus.

— *E un pazzo*, disait Alberto Vanessi à ses compagnons.

Et Herbert s'approchait d'eux.

— Voulez-vous nous montrer l'endroit exact où vous l'avez découvert ?

C'était près de là, à une centaine de mètres à peine, au bord d'une des pistes où l'on traînait les troncs abattus, et au pied d'une falaise, faite de rocs et d'éboulis.

On l'avait trouvé, étalé sur des cailloux, et certains portaient des traces brunâtres. Alberto Vanessi indiquait du geste que le malheureux avait dû tenter de descendre de là-haut et que le pied lui avait manqué.

— *E caduto, certamente !*

— Qu'est-ce qu'il dit, demandait Herbert ?

— Il dit que le fou est tombé du rocher. C'est possible. Il devait errer dans la forêt, peut-être pendant la nuit.

— Donc, tout va bien, faisait le chef de brigade. Martin, vous allez prendre les dépositions de ces braves gens. On aura vite fini. On va déjà prévenir la brigade qui alertera la section. Ceux de l'asile viendront récupérer leur pensionnaire, je suppose.

Ils étaient tous revenus à la porte de la cabane.

— Alors, docteur ?

— Alors, ce pauvre type est dans le coma. Il porte une large blessure au crâne, sur le degré de gravité de laquelle je ne peux me prononcer. Il est possible qu'elle soit mortelle. Et son corps est marqué de diverses ecchymoses.

— Il aurait fait une chute, d'une dizaine de mètres, sur des pierres.

— Cela correspondrait. Je viens de lui effectuer une piqûre. Il faudra une ambulance pour l’emmener.

— On va prévenir Barnieu.

Le médecin s’avançait vers les gendarmes. Il tenait quelque chose à la main, quelque chose de rose et de vaporeux, comme une pièce de lingerie, tordue et froissée.

— Regardez ce que j’ai trouvé dans sa poche.

C’était Jean-Pierre Martin qui prenait la poignée de nylon. Et, avec un frisson, il dépliait cela. Il dépliait une combinaison féminine, douce au toucher, délicatement parfumée, garnie de ruches et de fines dentelles. Semblable, toute semblable à l’une de celles que renfermait l’armoire de Jacqueline.

CHAPITRE XIII

Jean-Pierre Martin était atterré. Et Herbert avait compris.

— C'est à elle ?

— J'en ai grand-peur. Nous allons vérifier. Je crois avoir vu la même lingerie chez M^{me} Verneil.

— Alors, ce serait lui qui aurait enlevé la fille ?

Et le chef de brigade s'exclamait :

— C'est une véritable histoire de fou !

Personne ne souriait de ce mot involontaire.

— Qu'en a-t-il fait ?

Le docteur Desjardins disait :

— N'avez-vous pas déjà fouillé la forêt ?

— C'était par acquit de conscience. On ne comptait pas trouver la disparue.

— Vous avez cherché dans ce secteur ?

— Il était dévolu à la brigade de Thévezol. Ils seront sûrement venus jusqu'à cette baraque. Mais c'était dimanche, et les bûcherons ne se trouvaient pas là.

Herbert disait à Martin :

— Demandez-le-leur.

En effet, les bûcherons étaient absents. Ils n'avaient même pas entendu parler de la disparition d'une jeune fille. Ils n'avaient à aucun moment aperçu « una ragazza » ni le fou.

— Et pourquoi se serait-il rendu à Sauzier, celui-là, puisqu'il habitait la région lyonnaise, déclarait Jean-Pierre Martin ?

— Dans son état, observait le docteur, il ne fallait s'étonner de rien. Il était capable de commettre n'importe quelle imprudence et n'importe quelle excentricité. D'ailleurs, peut-être s'agit-il d'un maniaque sexuel.

— Si l'on pouvait l'interroger.

— Cela paraît impossible. Tout au moins avant de longs jours. Et il ne tiendrait pas forcément des propos cohérents.

Herbert était allé à la voiture radio, pour faire son rapport au micro.

— Vous l'avez fouillé complètement, docteur, demandait Martin ?

— Non. La combinaison dépassait de sa poche. J'ai tiré.

La fouille ne donna aucun résultat concluant. Un mouchoir, un paquet de Gauloises, une pochette d'allumettes.

Herbert revenait :

— Expliquez aux bûcherons qu'ils vont nous aider. Nous allons battre les alentours en attendant les autres. Dans peu de temps, il y aura du monde. Commençons à chercher. L'auto volée n'est peut-être pas loin.

Il ajoutait :

— Des renseignements complémentaires vont être demandés à l'hôpital psychiatrique, au sujet du nommé Cappelet. C'est son nom. Ils m'ont relu le bulletin de recherche.

Il s'adressait à Martin :

— Vous descendrez à Sauzier et vous irez chez M^{me} Verneil.

— Prenez mon auto, offrait le docteur. Je partirai avec l'ambulance.

Une sale corvée. Il avait bien fallu mettre au courant la mère de Jacqueline et son chagrin avait été aussi violent que Jean-Pierre Martin le craignait.

— Un fou ! C'est un fou qui a tué ma petite fille !

Dans l'armoire de Jacqueline, une combinaison en tous points identique à celle que rapportait le gendarme reposait sur un rayon. Le parfum était l'un de ceux que renfermait un des jolis flacons alignés sur la table de toilette.

— Mais, madame, elle a pu lui échapper.

— Dans quel état ? Qu'en a-t-il fait, ce monstre ?

— Nous allons la retrouver.

Mais la battue s'était poursuivie en vain pendant toute la matinée. Elle s'effectuait pourtant avec le concours du chien policier de la brigade des recherches envoyée par la section, sous la direction du capitaine Ravenel qui disposait en outre du personnel de quatre brigades locales et d'une vingtaine de volontaires. La jeune fille était introuvable, la voiture volée par le fou également.

Lui avait été emmené à l'hôpital, où un policier se tenait à son chevet. Les médecins n'espéraient pas que le blessé reprenne conscience.

Vers onze heures, la section transmettait un nouvel élément d'information, destiné à la brigade de Thévezol et que recevaient les autres brigades en écoute permanente.

— Delta I appelle Delta VI.

— Delta VI écoute.

— Le nommé Cappelet Pierre avait épousé, il y a dix-huit ans, une habitante d'un hameau de Thévezol, nommée Julie Dutourd, laquelle possédait entre autres une ferme en mauvais état, au lieu-dit la *Combe Noire*. Il serait bon de vérifier si Cappelet s'est réfugié d'abord dans ce coin-là. Rendez-nous compte, dès que possible. Bien reçu ?

— Bien reçu.

— Message terminé.

Et Jean-Pierre Martin avait été envahi par un espoir peu sensé. Les gendarmes se rendraient à la *Combe Noire* ; ils fouilleraient la vieille ferme ; ils découvriraient Jacqueline, saine et sauve. Le fou l'avait enlevée, la bâillonnant, la ligotant, mais sans lui faire de mal. Il n'avait pas abusé d'elle ; il s'était borné à l'enfermer dans sa mesure abandonnée.

— Allô, Delta VI ! Delta III appelle Delta VI.

— Delta VI écoute. C'est toi, Martin ?

— Oui. Tu sais que je suis sur l'affaire depuis le départ.

— Je sais.

— Dès que tu as du nouveau, fais-moi signe.

— Je n'y manquerai pas. La bagnole vient de partir. Dans une demi-heure, on saura ce qu'il en est.

Le maire s'était présenté à ce moment-là, le feutre en bataille.

— J'étais absent ce matin. Je me suis rendu à la préfecture, afin d'intervenir directement auprès du service des recherches. J'arrive à l'instant. Alors, c'est un fou qui a enlevé cette pauvre fille ?

— On le suppose.

— Et une battue est en cours. Êtes-vous assez nombreux ?

— Rassurez-vous, monsieur le maire.

— Je vais les rejoindre. Mais j'ai voulu auparavant passer ici. Ce que j'ai appris, c'était dans la rue. Racontez-moi.

Il écoutait, très ému. Et il grondait :

— Dans ces asiles, avec leurs nouvelles méthodes, ils ne surveillent vraiment pas assez les fous. Vous voyez ce qu'il arrive. Si ce n'est pas malheureux ! Et vous dites qu'on ne peut pas l'interroger, ce sale individu ? Ah ! il y a de quoi se mettre en colère. J'en parlerai au préfet. C'est une honte !

Puis, plus bas, il ajoutait :

— S'il avait un sous-vêtement dans sa poche, ça signifie que...

Il n'achevait pas. Et Jean-Pierre Martin se rendait compte combien l'espérance dont il se berçait un instant plus tôt était mal fondée. En effet, le fou avait dû déshabiller Jacqueline. La combinaison n'était pas déchirée, certes. Mais alors, cela signifiait que la jeune fille ne s'était pas débattue... Donc qu'elle se trouvait alors inerte, privée de sentiment... Peut-être privée de vie... Étranglée ! Puisqu'il n'y avait pas de sang sur le nylon.

Robert Bardier était parti, bouleversé, se raclant la gorge et se mouchant à grand bruit.

Et puis le téléphone avait sonné, une fois de plus, depuis le matin. Encore un journaliste. Quelques-uns s'étaient déplacés, d'autres se contentaient de se renseigner.

Cette fois, on n'y couperait pas. L'affaire figurerait à la une des journaux du soir de la capitale et le lendemain la presse régionale donnerait le maximum.

Consigne du capitaine, en pareil cas : « Parlez le moins possible. Ne vous livrez à aucune supposition devant un reporter : il en tirerait des certitudes ».

— Vous avez trouvé dans la poche du fou un slip ?

— Non. Une combinaison.

— Il y avait des traces de sang sur les rochers et le corps de la jeune fille a disparu ?

— Les traces de sang semblent provenir de la blessure que l'homme s'est faite en tombant.

— Est-il vrai que l'on croyait à une fugue amoureuse de M^{lle} Jacqueline Verneil ?

Et Jean-Pierre Martin répondait :

— Je ne suis pas au courant.

Il raccrochait. Et il s'interrogeait, une fois de plus. Était-il concevable que le fou ait pu enlever Jacqueline, dans une rue passante, presque sous les yeux de la vieille dame d'en face ? À moins que la vieille dame... Elle avait pu quitter sa fenêtre, pendant quelques minutes, et elle ne s'en était pas souvenue. Ou elle avait feint de ne pas s'en souvenir. Il faudrait la revoir.

Car l'un des lieux de rendez-vous de Jacqueline et de Raymond, c'était la petite route du champ de foire. Tout près de la forêt. Devaient-ils se rencontrer là, vers dix-neuf heures trente, afin de s'assurer l'un et l'autre que leur projet ne serait en rien contrarié ? Le fou, alors, avait pu surgir. La jeune fille était seule. Aucun témoin.

Il faudrait encore interroger Raymond Redon. Ce rendez-vous, il n'avait pu s'y rendre, puisque son père venait de le surprendre. Il n'avait pas jugé utile d'en parler.

C'était la seule explication logique. Jacqueline avait été victime d'un hasard tragique.

La radio s'était mise à bourdonner plus fort.

— Martin, tu es là ?

— Oui.

— On me prévient par talkie-walkie. Chou blanc à la *Combe Noire*.

— Ils n'ont rien trouvé ? Aucun indice ?

— Ils ont trouvé la bagnole, la 403 que le dingue avait barbotée près de Barnieu. Ils l'ont passée au peigne fin. Pas même un cheveu de fille. Et, dans la ferme en ruine, rien, absolument rien qui indique qu'on y ait séjourné. Le fou a dû dormir dans l'auto, qu'il avait garée derrière le bâtiment. On ne la voyait pas du chemin. C'est tout ce que je peux te dire.

— Je te remercie.

— On va sûrement organiser une battue par là-bas.

— Oui, certainement. Merci. À bientôt.

Il était bientôt midi. Jean-Pierre Martin était monté dans son appartement pour manger une tranche de saucisson et un morceau de pain, sur le pouce. Il avait prévenu le restaurant qu'il n'irait pas déjeuner. Il était seul à la brigade. Les autres couraient la forêt. Eux aussi, ils allaient se contenter d'un frugal casse-croûte. Il avalait un verre de vin quand on avait sonné en bas. Mécontent, il était descendu, sans se presser. Si c'était un journaliste, il allait l'envoyer sur les roses.

Il avait ouvert à une femme échevelée, qui riait et pleurait à la fois et dans laquelle il ne reconnut pas aussitôt la mère de Jacqueline.

— Ma fille n'est pas morte. Elle vit !

— Comment le savez-vous ?

— Elle m'a écrit. Le facteur vient de me remettre une lettre d'elle.

Elle tendait une enveloppe.

— Elle a été enlevée. Mais elle est bien traitée. On ne lui a fait aucun mal.

Suffoqué, le gendarme examinait le cachet de la poste.

— Nice, disait-il. Ça vient de Nice.

— Oui, j'ai vu.

— Et l'adresse est dactylographiée.

— La lettre aussi. Mais c'est la signature de Jacqueline.

Jean-Pierre Martin sortait la feuille de l'enveloppe. Il lisait :

Ma chère maman,

J'ai été enlevée, mais, rassure-toi, je me porte à merveille et je suis très bien traitée. On ne me veut aucun mal. Il est inutile de me chercher. Tout s'expliquera bientôt. Prends patience encore quelques jours.

Je t'embrasse, ainsi que Gilbert.

JACQUELINE.

CHAPITRE XIV

— Vous allez me laisser cette lettre, disait Jean-Pierre Martin. Mais venez avec moi au bureau. Je veux la comparer à celle que Jacqueline vous avait laissée et qui se trouve dans le dossier. Il me semble...

M^{me} Verneil suivait le jeune gendarme.

— Il me semble que les deux lettres ont été dactylographiées avec la même machine à écrire...

Le dossier était posé sur la table de travail d'Herbert. Martin le compulsait. Il en extrayait une feuille. Il lisait à haute voix :

— Je pars avec celui que j'aime...

Il approchait les deux lettres l'une de l'autre.

« J'ai été enlevée... »

Et il se contenait mal.

— Vous trouvez que ça va ensemble, s'écriait-il ? Elle vous écrit d'abord qu'elle part volontairement. Et ensuite, il s'agit d'un enlèvement. C'est incohérent.

M^{me} Verneil se troublait.

— C'est vrai, bredouillait-elle. Je l'ai pensé comme vous. Je ne sais pas quoi vous dire. Peut-être a-t-on obligé Jacqueline à écrire la première lettre.

— C'est quand même une histoire farfelue, insistait le gendarme. Parce que, regardez, il n'y a pas à s'y tromper, c'est la même machine qui a servi. Voyez les barres du « t » minuscule, le jambage inférieur du « M » majuscule. C'est aussi le même ruban violet, presque usé, qui a encre les lettres.

— Oui, on dirait.

— Donc, il semble bien que les deux feuilles aient été dactylographiées à Sauzier. À moins que le ou les ravisseurs de votre fille n'aient emporté avec eux à Nice leur vieille machine à écrire.

— Ce n'est pas impossible.

La mère de Jacqueline se raccrochait à cet espoir. Jean-Pierre Martin avait arrêté là ses commentaires. Il était inutile de la plonger de nouveau dans la plus mortelle angoisse. Il ne fallait pas lui faire remarquer combien il était étrange qu'un vêtement appartenant à sa fille ait été trouvé dans les vêtements du fou, alors que la disparue paraissait être séquestrée à des centaines de kilomètres de là.

— Je vais faire alerter la police de Nice.

— Elle dit qu'il ne faut pas la rechercher.

— Soyez tranquille. L'enquête sera discrète...

On ne saurait même pas par quel bout la prendre à Nice. L'enveloppe ne portait qu'un cachet en partie effacé, et l'adresse de M^{me} Verneil, à la machine. On allait embarquer quelques proxénètes et les cuisiner ; on allait interroger des filles et des indicateurs. Nice, c'était le chemin du Moyen-Orient et de ses harems. Jacqueline avait peut-être déjà traversé la mer.

Mais comment donc avait-elle pu envoyer cette lettre ? Écrite sur un ton aussi rassurant. Si elle était aux mains de marchands de chair humaine, comment supposer qu'ils lui auraient permis de rassurer sa mère ?

Il avait raccompagné la pauvre femme jusque dans la rue. Il lui avait recommandé de ne parler à personne de la seconde lettre. Il était revenu dans le bureau et il avait pris place devant l'émetteur.

— Delta III appelle Delta I...

* * *

Et puis, après avoir expédié son message, il s'était encore mis à considérer l'enveloppe et il s'était aperçu qu'elle avait été pliée. Pliée en deux, comme si elle avait été glissée dans une autre enveloppe. Et il s'était avisé que la lettre elle-même avait été pliée en huit. Comme si la lettre avait été mise sous double enveloppe pour être envoyée de Sauzier à Nice, d'où quelqu'un allait la faire parvenir à Sauzier, afin de brouiller la piste.

Jacqueline elle-même aurait pu avoir cette idée. Elle projetait de se rendre en Italie, en compagnie de Raymond, puis en Suisse, en Allemagne, pour aboutir en Écosse. Si une lettre arrivait de Nice, on chercherait les fugitifs dans le Midi.

Mais alors, pourquoi avoir laissé la première lettre ?

L'une, en somme, contredisait l'autre.

Et le sous-vêtement dans la poche du fou contredisait les deux lettres.

Comme si le fou avait été parachuté au milieu de l'enquête pour brouiller encore davantage les pistes !

Et le gendarme prenait le téléphone.

— Donnez-moi le docteur Desjardins.

La question méritait de lui être posée.

— Allô, docteur. Ici, la gendarmerie. Martin à l'appareil. Je voulais vous demander... La blessure à la tête de Cappelet que nous avons mise sur le compte d'une chute, aurait-elle pu être causée par un coup ?

— Un objet contondant aurait eu à peu près le même effet. Pourquoi pensez-vous qu'il a été assommé ? Il a repris connaissance ? Il a parlé ?

— Non. J'examinais diverses éventualités.

— L'hypothèse de la chute paraissait s'imposer, si l'on considère le lieu, la position du corps. Vous imaginez qu'il s'agissait d'une mise en scène ?

— Je n'imagine rien, docteur. Je cherche. Je vous remercie.

— Tout à votre disposition.

Une mise en scène ? On assomme le fou à la *Combe Noire*. On le transporte dans la forêt après avoir glissé dans sa poche un sous-vêtement de Jacqueline. Si le fou en réchappe, on ne se fiera pas à ses déclarations.

Mais qui aurait assommé Cappelet ? Le véritable ravisseur de Jacqueline ? Un ravisseur ou un compagnon de fugue ? Ou Jacqueline elle-même ?

Jean-Pierre Martin se secoua. Il déraisonnait. Jacqueline pouvait-elle avoir rencontré le fou, avant de s'enfuir ? Alors elle n'était partie que le dimanche, pas le samedi. Le dimanche, on savait à Sauzier qu'un fou s'était échappé et que les gendarmes le guettaient. Ils avaient sollicité des renseignements auprès des pompistes, des tenanciers de débits de boissons, des hôteliers.

Et si Jacqueline était partie seule ? Si quelqu'un l'avait décidée à s'éloigner ? En lui donnant tout l'argent qu'il fallait.

Mais qui ? Le père Redon ? Cela ne lui ressemblait pas. Trop près de ses sous. Alors Alquin ? Quel intérêt aurait-il eu à éloigner la jeune fille ? Quant à Jacky, comment se serait-il procuré l'argent nécessaire ?

Herbert avait, à son retour, trouvé son collaborateur plongé dans ces réflexions.

Le chef de brigade était harassé.

— Tant de kilomètres pour rien.

Jean-Pierre Martin lui avait tendu la lettre.

Ils avaient eu tous deux une longue conversation et le gendarme avait fait part à son chef de toutes les hypothèses qui s'étaient présentées à lui.

— Je vais encore interroger Lucienne Dupré, avait-il conclu.

— Attendez que nous ayons reçu la visite du capitaine. Il doit me rejoindre. Vous lui ferez part de vos réflexions.

* * *

Le capitaine Ravenel, un homme jeune malgré ses tempes argentées, s'intéressa aussitôt aux deux lettres de Jacqueline Verneil.

— Il est certain, déclara-t-il, que les deux textes ont été tapés avec la même machine. Le fait qu'elle soit manifestement usagée permet de s'en rendre compte facilement.

Comme Jean-Pierre Martin, il avait relevé les points de ressemblance entre les caractères : les « M », les « t ».

— Par contre, reprenait-il, il est très difficile d'identifier une machine ancienne. Or il serait utile d'en connaître la marque. S'il s'agissait d'un des modèles en vente en France actuellement, nous aurions recours aux fiches établies par la Sûreté nationale qui concernent une cinquantaine de fabrications ou de marques différentes. C'est un excellent système d'identification, qui a d'ailleurs été adopté par Interpol. Il est prévu d'étendre la documentation aux machines dont la vente a cessé. Ce travail n'a pas encore été fait. Nous enverrons cependant des photocopies des lettres au Service Central Photographique et d'identité, qui assure ce genre d'expertise. Quant à vous, vous allez vous livrer à une visite systématique de toutes les personnes de la ville susceptibles de posséder une machine à écrire.

— Nous avons commencé, répondait Herbert. Le gendarme Martin s'en est occupé sur le lieu de travail de la jeune fille. C'est lui qui s'est particulièrement chargé de l'enquête. Il va vous en entretenir.

* * *

Le gendarme avait été mieux reçu que la première fois chez les Dupré. C'était Lucienne qui était venue lui ouvrir et sa mère n'avait pas tenté d'assister à la conversation.

La jeune fille était triste ; elle avait pleuré.

— Alors, questionnait-elle, le fou l'a tuée ?

— Ce n'est pas certain.

— Mais, la combinaison ?

Et Jean-Pierre Martin, en lui-même, faisait un mauvais calembour. Une combinaison... C'est un mot qui a plusieurs sens.

Lucienne poursuivait :

— Elle ne craignait pas les inconnus. Au contraire. Elle trouvait très excitant qu'un type qu'elle n'avait jamais vu lui adresse la parole. Elle s'amusait. Je lui disais que ça pouvait lui jouer un sale tour. Combien de fois, quand un automobiliste demandait son chemin, l'ai-je tirée par le bras pour mettre fin au baratin.

— Jacqueline est peut-être vivante, coupait le jeune gendarme.

Il tendait la lettre.

— Ça vient de Nice. Lisez.

La feuille tremblait dans les doigts de Lucienne. Et elle chuchotait :

— Si c'était... si c'était vrai !

— Vous pensez que Jacqueline ment ?

— Oui.

Elle n'avait pas hésité.

— Elle est tout à fait capable d'inventer cette histoire pour orienter les recherches dans une mauvaise direction.

— Connaît-elle quelqu'un, à Nice, à qui elle ait fait parvenir cette lettre et qui l'ait expédiée ?

— Il me semble qu'elle projetait un jour d'aller en vacances sur la Côte d'Azur où elle aurait été invitée. Je crois même que nous avons eu une querelle. Je voulais savoir si c'était une fille ou un garçon qui la recevrait. Et elle avait dû, comme d'habitude, détourner la conversation. Elle avait une habileté incroyable pour créer des diversions. Un mensonge lui servait à masquer un mensonge.

Lucienne s'efforçait de parler avec détachement.

— Quand elle a cru qu'elle s'enfuirait avec Raymond, elle a posté cette lettre. Donc, samedi, et peut-être même la veille.

— Mais alors, pourquoi la première lettre ?

— Eh bien ! oui, pourquoi ? Je vous avais dit mon étonnement. Celle-là, c'est dans son genre. La première n'avait aucune raison d'être. C'était une imprudence. Certes, elle se plaisait dans les complications, mais elle savait ce qu'elle voulait.

Elle hochait la tête, convaincue.

— Elle vous a souvent fait souffrir.

— Oh ! souffrir... Si l'on veut. J'étais habituée. Je l'aimais telle qu'elle était. Je n'ai jamais été méchante avec elle, jamais.

Lucienne fermait ses paupières pour retenir ses larmes.

La nuit était tombée à Sauzier.

La vieille M^{me} Lamouille remontait la rue des Tilleuls. Elle trottinait sur le trottoir, menue, voûtée, une chétive silhouette noire, dans l'ombre. Elle parvenait à la hauteur du champ de foire, et elle obliquait vers la droite. Elle s'engageait dans un chemin caillouteux non éclairé. Là-bas, au bout, seule au milieu d'un verger, s'élevait son humble maison. Elle longeait la haie épineuse, plus haute qu'elle.

Et elle entendait soudain un ronflement de moteur derrière elle. Elle se retournait machinalement.

« J'ai la berlue, marmonnait-elle. Il n'y a pas d'auto. Je ne vois pas de phares. »

Mais le grondement d'un moteur s'amplifiait. Et soudain une lumière aveuglante lui faisait fermer les yeux et pousser un cri.

Une auto fonçait sur elle. Elle tentait désespérément de s'écarter, de s'enfoncer dans la haie dont les épines griffaient ses mains noueuses, sa joue fripée.

Son hurlement se brisa, alors que le pare-choc broyait ses jambes, puis défonçait sa poitrine.

CHAPITRE XV

Et c'était encore un branle-bas matinal à la brigade. Le laitier venait de trouver le cadavre de la mère Sidonie, dans le chemin, à une centaine de mètres de chez elle.

— Elle a été écrasée par un chauffard. Elle est étalée au milieu d'une flaque de sang. J'ai fait marche arrière. Je ne voulais pas lui passer dessus. Et je savais qu'il ne fallait rien déplacer.

Le jour se levait à peine. Herbert et Martin s'étaient équipés en hâte, et avaient sauté sur les vélomoteurs. Joudy téléphonait au docteur Desjardins qui servait de médecin légiste.

Il y avait déjà des curieux, là-bas, alertés par le laitier, des paysans ou des ouvriers d'usine, et même quelques gosses.

— Allons, circulez ! criait Martin.

Et le chef de brigade bougonnait :

— Vous n'avez touché à rien ?

— Qu'est-ce qu'on aurait pu toucher ? observait le vieillard. Elle a l'air d'être en bouillie, la Sidonie.

— Si c'est pas malheureux, reprenait un autre ! Le salopard qui l'a écrabouillée a foutu le camp sans prévenir. Elle a peut-être agonisé une partie de la nuit.

— Allez-vous-en, insistait le gendarme. Si vous piétinez le sol, vous effacerez les traces de roues.

— C'est tout en cailloux.

C'était vrai. Aucune trace n'était observable. On ne remarquait que les éraflures faites à la haie. Le véhicule s'était carrément porté sur sa droite.

Herbert manœuvrait déjà l'appareil photographique de la brigade.

— Qu'est-ce que je mets comme ouverture ?

— Du six au vingt-cinquième, répondait Jean-Pierre Martin. Il n’y a pas beaucoup de lumière.

Les badauds s’étaient reculés à contrecœur. Ils barraient complètement la route, et le docteur qui arrivait avait dû klaxonner.

— Alors, disait-il, c’est la série ?

Il se penchait sur la pitoyable dépouille. Il écartait des vêtements noirs, gluants de sang caillé.

— Le thorax broyé, disait-il. Elle n’a pas souffert. Elle a été cueillie de face, et de plein fouet, par une bagnole qui devait foncer.

— Et qui n’a pas freiné, ajoutait Herbert. Même sur cette route, un bon coup de patin, ça aurait laissé des traces.

— Un type qui a eu une panne subite d’éclairage, observait le médecin. Car l’accident a eu lieu la nuit.

— Vous pouvez nous fixer l’heure ?

— J’essaierai.

Et il proposait :

— Vous la faites transporter chez elle. C’est la maison la plus proche.

Herbert se dirigeait vers les curieux.

— Quelqu’un a-t-il une petite charrette ?

En attendant l’arrivée de la brigade des recherches, les gendarmes de Sauzier n’étaient pas restés inactifs. Ils avaient pu déterminer que la malheureuse mère Lamouille avait quitté la demeure de son dernier employeur de la journée vers vingt et une heures. Elle lui avait annoncé qu’elle rentrait chez elle.

L’accident devait avoir eu lieu peu de temps après. Mais aucun témoignage n’avait pu être recueilli, concernant le véhicule automobile. Les plus proches voisins résidaient à quelques centaines de mètres. La route de ce secteur n’était jamais très fréquentée.

L’alerte avait donc été donnée dans toutes les brigades des environs. Ordre d’enquêter sans tarder sur l’état des autos, des camionnettes et des camions. Il fallait rechercher systématiquement un avant endommagé. Des barrages avaient été établis en quelques carrefours. Tous les garagistes avaient été prévenus.

Herbert avait laissé Jean-Pierre Martin avec le docteur Desjardins, qui s'était installé sous le hangar de la morte, pour effectuer sa macabre besogne.

En arrivant, ils avaient entendu les plaintes d'un chien qu'ils avaient trouvé enfermé dans le bûcher. C'était un très vieux chien de berger, qui tirait la patte et qui avait un trop long instant hurlé à la mort devant la dépouille de sa maîtresse. Puis gémissant, il s'était couché en rond dans un coin du hangar et le médecin l'avait laissé là.

— Un peu de vin dans l'estomac, annonçait-il tranquillement. Elle n'avait pas encore pris son repas du soir.

Puis il s'était informé :

— Est-ce qu'il y a de l'eau courante, dans la cuisine ? Tenez, voici un trousseau de clefs. J'ai les mains sales.

Il le tendait au bout de ses doigts ensanglantés.

Le jeune gendarme s'était approché de la porte de la vieille maison. Puis il avait poussé un cri :

— Dites donc, docteur, c'est ouvert. La porte a été défoncée. La serrure est arrachée. On a simplement ramené le battant.

Le médecin l'avait rejoint.

— C'est ma foi vrai. C'est stupide. La bonne femme n'avait pas quatre sous devant elle. Je la connaissais bien. Qui donc a pu avoir l'idée de venir la cambrioler ?

Et Jean-Pierre Martin répondait :

— C'est peut-être son assassin.

Ils étaient entrés dans une pièce sombre qui devait servir à la fois de cuisine et de chambre à coucher et qui pouvait être la seule pièce habitable du bâtiment. Et ils s'étaient aussitôt arrêtés, en lançant des exclamations.

Tout était bouleversé, là-dedans. Le linge de l'armoire avait été jeté, pêle-mêle, sur le plancher, avec le contenu d'un placard : des ustensiles de cuisine, de la vaisselle. Le lit était dévasté et les deux matelas fendus sur toute leur longueur.

— Pas d'erreur, faisait le docteur, on voulait le magot. Un bandit mal renseigné.

— Les collègues de la brigade des recherches ne vont sans doute pas tarder, murmurait le gendarme. Il est inutile que je prévienne le chef.

Il allait sur le seuil.

— J'entends une auto. Les voilà.

— Non, disait le médecin. C'est la D.S. du maire.

Et Bardier, en effet, sortait de sa voiture, en bleus de travail, saupoudrés de sciure, le feutre de travers. Il les saluait et il s'écriait :

— Ce n'est pas vrai ! Ça continue ! Un pays si tranquille. Je sais bien que ce n'est qu'un accident, mais quand même.

— Il y a eu aussi un cambriolage, monsieur le maire, annonçait Jean-Pierre Martin.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Venez constater.

— Un cambriolage ici ? Chez la mère Sidonie. Encore une histoire de fous. Elle ne laissera même pas de quoi payer son enterrement. Heureusement que le bureau d'aide sociale a des fonds.

Tout en grognant, il pénétrait dans la maison. Et il avait juré vigoureusement.

— Vous êtes sûrs, tous deux, s'informait le gendarme, qu'elle ne possédait pas quelques économies ?

— Quelques centaines de francs, affirmait le maire. Elle entrait dans sa soixante-cinquième année. Elle allait toucher la retraite des vieux et elle comptait là-dessus pour vivre, car ses forces baissaient.

— Elle était encore solide, remarquait le docteur. Elle faisait des ménages, des nettoyages, du ravaudage aux quatre coins du pays, tous les jours et même le dimanche. Ma femme l'a employée à plusieurs reprises.

— Elle travaillait pour tout le monde, la pauvre, ajoutait le maire, mais elle n'avancait pas et on ne la payait pas très cher.

— Celui qui a forcé sa porte croyait certainement qu'elle gagnait beaucoup d'argent.

— C'est possible, mais alors, il se trompait.

Et le maire déclarait :

— C'est un rôdeur qui a fait le coup. Il a pu passer par-là hier au soir. Il a frappé. Il s'est enhardi.

— Peut-être avait-il d'abord découvert le cadavre.

— Vous parlez d'une histoire, s'exclamait Robert Bardier. C'est révoltant ! Il faut être une sacrée crapule.

Une nouvelle automobile venait de stopper devant la maison.

Des gendarmes en descendaient et l'adjudant Nollier s'avancait, souriant.

— Il va falloir qu'on s'installe à demeure à Sauzier, plaisantait-il.

Lise Morand mangeait à peine. Elle ne cessait de poser des questions.

— Cette Lucienne, observait-elle, c'est une curieuse fille. Le souffredouleur de Jacqueline, si j'ai bien compris.

— Elle est suspecte à vos yeux ?

— Et aux vôtres ?

Jean-Pierre Martin haussait les épaules.

— Tous les familiers de Jacqueline sont suspects. Mais si le fou pouvait parler, tout s'expliquerait. L'adjudant Nollier nous a annoncé qu'il se trouvait toujours dans le coma. D'autre part, on enquête à Nice, à tout hasard.

— Mais une affaire chasse l'autre. Vous allez arrêter le chauffard avant de retrouver Jacqueline.

— Il y a aussi le cambrioleur. À moins qu'il ne s'agisse d'une seule et même personne. Je me demande ce que l'on cherchait chez cette pauvre vieille.

Et le gendarme se frappait le front.

— Le chien, s'écriait-il. Personne ne se sera occupé du chien. Il doit être affamé. On a déposé le corps de sa patronne à l'église, mais ce misérable chien est resté dans le hangar.

— Portons-lui à manger, proposait Lise. Je vais demander à la cuisine qu'on nous donne des restes.

Elle quittait sa table.

— Je n'ai plus faim. J'ajouterai ce qu'il y a dans mon plat.

Le chien n'était plus sous le hangar. Couché en rond devant la porte grossièrement réparée et où pendait le ruban des scellés, il avait ouvert des yeux larmoyants. Il reniflait, sans tendre le cou, l'aile de poulet que lui offrait la jeune fille.

— Il me fait de la peine. Voyez, il ne veut pas manger. Que va-t-il devenir ?

— Je veillerai à ce qu'on le recueille dans une ferme, dans un jour ou deux. En ce moment, il ne voudrait pas s'en aller.

— Où couche-t-il ?

— On l'a trouvé dans le bûcher.

— Mais il y a une niche, sous l'auvent. Ce soir, il fera froid. Une niche qui a l'air confortable. Il y a une couverture.

Lise s'était accroupie.

— Je vais lui préparer son lit. Je vais arranger la couverture.

Et elle appelait le jeune gendarme.

— Il y avait un petit paquet au fond. Venez voir. Qu'est-ce que c'est que cela ?

Elle criait sa surprise.

— Regardez ! Des billets de banque ! Des liasses de billets de banque de cent francs.

Ils comptèrent cinq liasses de dix billets. Cinq mille francs.

CHAPITRE XVI

Et Jean-Pierre Martin prononçait un mot, un seul.

— Redon !

Lise, interdite, questionnait :

— Pourquoi, Redon ?

— Elle travaillait chez lui. C'était elle qui m'avait révélé la présence de Raymond Redon dans la maison familiale. Et depuis que j'ai appris la mort tragique de cette femme, j'ai eu des soupçons. Je n'en faisais part à personne. On m'aurait accusé d'avoir une idée fixe et de tout ramener à la disparition de Jacqueline. Mais, la découverte de cet argent peut permettre une supposition. Cette somme, relativement importante pour une femme de ménage, se présente en liasses épinglées. Il ne peut s'agir d'économies. Le lieu où nous l'avons trouvée nous montre qu'elle la cachait, comme si elle craignait une fouille de son logement.

— Vous avez raison.

— Et souvenez-vous des propos qu'elle nous a tenus au restaurant. Elle allait moins travailler. Le dimanche, elle voulait manger au restaurant.

— Je croyais à une boutade.

— Non. On lui avait donné de l'argent. Pourquoi ? Sinon pour acheter son silence. Puis on a eu peur qu'elle soit quand même trop bavarde. Alors, on l'a tuée, et on a tenté de récupérer les billets. J'en suis donc à me demander si les Redon père et fils m'ont dit toute la vérité. Le fils a peut-être été sincère. Mais le père ?

— C'est donc lui qui aurait enlevé Jacqueline ?

— Pourquoi pas ? Et la mère Lamouille se serait doutée de quelque chose. Elle paraissait rusée et elle devait fourrer son nez partout.

— Et Alquin, disait la jeune fille. Était-elle employée aussi par Alquin ?

— Je le saurai. Je vais dresser la liste de tous ses employeurs, réguliers ou occasionnels. Je relèverai les numéros des billets. Je m’informerai auprès des banques et du bureau de poste.

Le gendarme se dirigeait vers sa voiture.

— Je vous pose en ville et je me rends d’abord à la brigade. C’est sans doute la P.J. qui va être chargée de l’affaire, maintenant, mais ça ne m’empêchera pas de poursuivre mes recherches.

* * *

Redon, maussade, protestait :

— Mes véhicules ? Le gendarme Foulques est déjà venu les examiner.

— Nous allons recommencer, déclarait tranquillement Herbert.

— Vous supposez que c’est un de mes chauffeurs qui a écrasé la vieille ?

— Nous nous livrons à des vérifications.

— Deux fois de suite ?

— Oui, répondait le chef de brigade. Et vous allez nous indiquer les heures de présence chez vous de M^{me} Lamouille, depuis une semaine.

— Pourquoi donc ?

— Je vous l’ai dit. Des vérifications.

Redon ne se contenait qu’à grand-peine.

— Je n’ai pas le temps de m’occuper chez moi des questions domestiques. Vous demanderez ça à ma femme.

— Volontiers. Martin, allez expertiser les carrosseries pendant que je vais interroger M^{me} Redon.

* * *

Il fallut bien constater, le soir venu, que les dernières investigations se soldaient par un bilan entièrement négatif. Les propriétaires des quelques voitures accidentées de la région avaient tous des alibis inattaquables. Le parc automobile de Redon, comme celui d’Alquin, était en excellent état. L’auto de Jacky également. Aucun des numéros de billets n’avait été relevé par un organisme payeur.

Le parquet était venu, puis les gens de la P.J. qui avaient pioché dans les rapports de la gendarmerie et qui s'étaient répandus à travers la ville jusqu'à la nuit. Ils reviendraient le lendemain. On se demandait pourquoi. Eux aussi.

Ceux qui avaient continué à passer la forêt au peigne fin affirmaient que ce n'était plus la peine de continuer.

Jean-Pierre Martin se sentait fatigué. Il avait bu quelques apéritifs avec les uns et les autres, sans plaisir, sans entrain. Ce soir-là, il avait l'alcool triste. Il s'était retrouvé seul, dans sa cuisine froide. Un instant, il avait eu l'intention d'aller dîner au restaurant où il aurait retrouvé Lise Morand. Mais il aurait été mortifié de lui avouer ses échecs. Ce serait assez tôt, le lendemain.

Il s'était quand même décidé à allumer du feu. Il avait cherché du papier et constaté qu'il avait oublié de prendre un vieux journal dans le bureau de la brigade. Machinalement, il s'était fouillé.

L'enveloppe était au fond de la poche de sa vareuse, froissée. Il ne l'avait pas reconnue tout de suite. Une enveloppe blanche, de qualité courante, sans inscription extérieure, et ne contenant aucun papier.

L'enveloppe qui avait renfermé la première lettre de Jacqueline ! Mais déjà il avait commencé de la décoller pour la chiffonner.

Et c'est alors qu'il se mit à la considérer avec une extrême attention, le cœur battant, la mâchoire serrée. Ce qu'il venait de découvrir, il ne le révélerait à personne. Jusqu'à ce qu'il soit absolument certain qu'il ne se trompait pas.

Herbert l'avait mis « de repos » le lendemain matin, mais Jean-Pierre Martin s'était quand même levé tôt. Il avait fait sa toilette à l'eau froide. Vigoureusement. Il devait avoir l'esprit clair. Il voulait longuement réfléchir.

Une fois de plus, il fallait tout reprendre à la base. Il fallait repartir de la première déposition : celle de la vieille chouette de la maison d'en face, la postière en retraite qui surveillait Jacqueline, derrière ses carreaux.

Ce fut à huit heures que l'on gratta à la porte. Le gendarme alla ouvrir. C'était Gilbert Verneil.

— On m’a dit de monter. On vous entendait marcher.

— Viens donc, petit.

— Vous m’aviez dit qu’on se reverrait. C’est jeudi, aujourd’hui. J’ai pensé...

Le gosse avait mauvaise mine, des traits tirés, les lèvres tombantes.

— Tu as bien fait. Entre. Assieds-toi. Tu as quelque chose à me raconter ?

— Non. Mais je me suis dit qu’en parlant avec vous...

— En parlant de ta sœur.

— Bien sûr.

— Ce qu’il faudrait que je sache, c’est ce qui ne te paraissait pas normal dans son comportement.

— Ce n’est pas une fille comme les autres.

— Tu veux une cigarette ?

— Oui, disait le gosse surpris et souriant presque.

— Sers-toi. Le briquet est sur la table.

Gilbert allumait sa Gauloise avec aisance.

— Elle racontait tout le temps des blagues. Et on ne savait jamais ce qu’elle voulait. Elle faisait des tas de projets, tous différents les uns des autres, des projets qui se contredisaient, et qui, de toute façon, n’aboutissaient pas. Mais c’était bien difficile de savoir si elle était sincère.

— Quels projets, par exemple ?

— Eh bien ! si elle se marierait, oui ou non, et avec quel genre d’homme.

— Raconte.

Le gendarme n’apprenait rien de nouveau. Le gosse avait pourtant espionné la frangine, quand elle faisait des confidences à des amies.

— Par exemple, à Lucienne.

— Oui, surtout à Lucienne.

Il y avait du mépris dans la voix de Gilbert.

— Tu ne l’aimes pas, celle-là ?

— Non.

— Pourquoi ?

Il était gêné.

— Des tas de raisons. C’est une drôle de fille. Elle était à la fois collante et râleuse.

— Elle avait des petites scènes avec Jacqueline.

— Oui. Mais ma sœur se querellait un peu avec toutes ses amies.

Il tapotait sa cigarette au cendrier.

— Je crois qu'elle les bluffait toutes. Moi aussi, elle me bluffait. À propos de tout et de rien. Tenez, un jour...

Un jour, Gilbert était rentré à la maison à l'improviste. Jacqueline devait y être et il avait quelque chose à lui demander. Il l'avait cherchée en l'appelant, dans les pièces du rez-de-chaussée et à l'étage. Bien cherchée. Il croyait qu'elle faisait exprès de ne pas lui répondre, par jeu, pour jouer à cache-cache. Il ne l'avait pas trouvée. Ni dans la maison, ni à la cave, ni au grenier, ni dans le jardin. Finalement, il s'était dit qu'elle était partie en ville et il était allé l'attendre dans la rue. Puis il avait entendu du bruit à l'intérieur.

— Je suis rentré. Jacqueline sortait de sa chambre. J'ai été estomaqué. Je lui ai demandé où elle était cinq minutes plus tôt.

Elle avait répondu avec un culot monstre :

— Mais, j'étais ici. Je rangeais mon armoire.

— Tu te fous de moi. Je t'ai cherchée partout.

— Oh ! je suis allée faire un tour au jardin.

— C'est faux. Tu n'y étais pas.

— Je suis montée au grenier.

— Tu mens.

Elle se montrait de plus en plus contrariée. Elle était soudain devenue furieuse.

— Tu m'agaces. Est-ce que tu veux une gifle ?

Et Jean-Pierre Martin se levait.

— Allons chez toi, disait-il au gosse.

— Chez moi ?

— Oui. Ta mère n'y est pas ?

— Non. Elle est à l'usine.

— Tu as la clef ?

— Oui. Qu'est-ce qu'on va faire chez moi ?

— Je veux visiter la maison. Et le jardin. Tu y vas souvent au jardin ?

— Jamais. C'est ma mère qui s'occupe des légumes et Jacqueline des fleurs. Moi, le travail de cultivateur... Je veux être mécanicien. Et puis, quand j'ai fini mes devoirs, je vais jouer au foot avec les copains.

Ils redescendaient maintenant l'escalier du grenier.

— Vous voyez ! Des bonnes cachettes, dans la maison, il n'y en a pas des tas. Et vous pensez si je les connais.

— Allons au jardin.

— Ben, il n'est pas grand ; il est clos de murs. Il n'y a aucun arbre touffu.

Gilbert disait vrai. D'un seul coup d'œil, on pouvait s'assurer que cette petite parcelle de terre était déserte.

Ils suivaient l'allée du pourtour ; ils parvenaient au fond.

— Qu'est-ce qu'il y a derrière ?

— Je n'en sais rien. Un pré avec des arbres.

— C'est toi qui escalades le mur ?

— Non.

— Regarde. On peut grimper là, en mettant les pieds dans ces trous.

— Qu'est-ce que Jacqueline serait allée faire dans le pré ?

Le gendarme était déjà au faîte du mur, et il sautait de l'autre côté. Le gosse l'avait suivi.

Que serait-elle allée faire dans le pré, un pré lui aussi bordé de murs ? Plus loin, là-bas, s'élevait un rideau d'arbustes et l'on devinait une construction basse, derrière. Un coin propice pour un rendez-vous. Jacqueline s'était-elle mise à l'abri de cette verdure, le samedi, peu après dix-neuf heures ?

Elle était d'abord sortie sur le pas de sa porte et M^{lle} Chevrier l'avait aperçue. Puis elle ne la voyait plus, ni devant chez elle, ni près des autos, ni dans la rue. N'était-ce pas tout bonnement parce que Jacqueline était rentrée chez elle, qu'elle avait traversé le couloir, puis le jardin, afin de franchir le mur ?

— Il appartient à qui, ce pré ?

— À un bonhomme de la campagne, je crois. J'ignore son nom.

Après le rideau d'arbres, le terrain se rétrécissait jusqu'à un long bâtiment qui le limitait au fond, d'un mur à l'autre, une sorte de grange, avec une partie construite en pierres, où s'ouvrait une fenêtre. Mais pas de porte. La porte devait être sur l'autre face.

— Comment sort-on du pré ?

— La barrière à claire-voie, là-bas.

Le gendarme s'approchait de la fenêtre, aux petits carreaux ternes. Il appuyait son front à l'un d'eux pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. C'était

une pièce campagnarde, aux parois revêtues de bois, meublée d'une table, d'une chaise, avec un gros coffre dans un angle. Et il regardait à ses pieds ; il se penchait pour ramasser un papier froissé, à demi enfoui dans les herbes sèches.

Il le dépliait. Une feuille pour machine à écrire, sur laquelle on lisait : « AZERTY ». Et plus bas : « QSD ». Plus bas encore : « WXC ». Des caractères usés qui s'étaient imprimés à travers un ruban violet, en mauvais état. Des essais de frappe. Les six premières lettres de la seconde ligne du clavier. Les trois premières de la troisième et de la quatrième rangées.

— Gilbert, disait-il, tu vas filer à la brigade. Tu diras au chef que je l'attends ici.

Le gosse, étonné, ne bougeait pas.

— Dépêche-toi.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ? Faites voir.

Il lisait :

— Ça ne veut rien dire.

— Dépêche-toi, répétait le gendarme.

CHAPITRE XVII

Et Jean-Pierre Martin appuyait sa main au montant de la fenêtre. Le bois craquait. Il appuyait plus fort, et ébranlait la fermeture. Avec un craquement, un battant avait cédé. Il poussait l'autre. Un rétablissement. Il se trouvait dans la pièce.

Une odeur de poussière, de renfermé. Il allait à la porte massive. Il tournait la poignée et constatait qu'elle était fermée à clef. Il s'approchait de la table, en tirait le tiroir. Vide. Il le sortait entièrement, et il découvrait, au fond, une petite carte de matière plastique, percée de trous en ovales de diverses grosseurs, une carte à effacer, portant une publicité de carbones et de stencils.

Il y avait eu, dans cette pièce, une vieille machine à écrire. On l'avait enlevée, ainsi que ses accessoires. Mais on avait oublié cela. Et cela suffisait.

Le coffre, à présent. Que contenait-il ? Il en soulevait le couvercle avec une terrible appréhension.

Mais il respirait, soulagé, en ne voyant qu'un bric-à-brac de pièces de mécanique automobile.

Il avait laissé retomber le couvercle. Alors il aperçut les rayures sur le plancher, des rayures creusées par les clous du coffre que l'on devait avoir fait pivoter.

Il s'arc-bouta et la lourde caisse glissa, avec un crissement strident, découvrant une trappe encastrée dans le plancher.

Il avait eu l'intention d'attendre Herbert. Puis il ne put y tenir et il souleva la trappe. Un escalier descendait dans le noir. Il allumait son briquet. Il s'aventurait sur les marches de bois grinçantes.

En bas, il s'était trouvé dans une cave encombrée de futailles moisies. Il avait fait quelques pas. Jusqu'à une porte sous laquelle filtrait de la lumière.

La clef sur la serrure... Il la tournait. Il pénétrait dans une autre cave éclairée par une ampoule électrique.

En face de lui, au fond, le dos au mur, blême, échevelée, se tenait Jacqueline Verneil. Elle était vêtue de sa veste en daim, de sa jupe grise et elle portait ses souliers marrons à talons aiguille.

Et, à voix basse, elle disait :

— Un gendarme !

Puis elle devenait plus blanche encore, et Jean-Pierre Martin s'élançait vers elle, la recevait dans ses bras.

— Ne craignez rien, s'écriait-il. C'est fini.

Elle s'abandonnait, palpitante.

— J'avais perdu tout espoir.

— C'est fini. Venez.

Il allait l'entraîner. Et un vacarme derrière eux les faisait sursauter. La trappe venait de retomber. Du bruit encore. Le coffre, là-haut, s'était remis en place.

Jacqueline mordait son poing, agitée de soubresauts nerveux.

— Ce n'est pas fini, hoquetait-elle. Ou plutôt, si. Nous allons mourir tous les deux. « Il » vous a entendu. « Il » nous a enfermés.

— Rassurez-vous. Le chef de brigade va apprendre que je suis ici. Votre frère est allé le prévenir.

— Il viendra trop tard. Derrière ce mur, il y a une autre cave qui contient un stock d'explosifs. J'ai déjà été menacée.

Elle s'effondrait.

Il l'avait portée sur un lit de camp, dressé le long de casiers à bouteilles. Il l'avait assise auprès de lui, un bras autour de sa taille.

— Herbert va se hâter.

— Nous sauterons avant qu'il arrive. Il faut fuir.

Alors Jean-Pierre Martin s'était élancé dans l'autre cave ; il avait gravi l'escalier et, calant ses épaules contre la trappe, il tenta de la soulever. En vain. Sous lui, les marches cédaient.

Il avait alors dégainé son revolver et mis le doigt sur la gâchette. Puis il s'était ravisé. Il ne faudrait donner l'alerte que lorsqu'il y aurait du bruit, en haut, lorsque Herbert pourrait entendre. Il était revenu auprès de Jacqueline.

— Ne restez pas là. Éloignons-nous le plus possible.

Il l'avait entraînée, chancelante. Il refermait la porte. Il attirait la jeune fille contre lui, dans l'obscurité.

- Ici, il y a moins de risques.
- Ce sont des caisses de dynamite.
- N’y pensons plus.

Elle avait jeté ses bras autour du cou de Jean-Pierre. Elle tremblait de terreur.

- Calmez-vous. Nous allons être délivrés. Il n’osera pas.
- Vous croyez ?
- J’en suis certain.

Et elle chuchotait :

- Vous avez deviné. Comment avez-vous deviné ?
- Je vous le dirai plus tard. Vous d’abord, racontez-moi...

Elle allait parler. Elle oublierait son angoisse.

- C’est une longue histoire.
- Je m’en doute.

— Cela a commencé voici deux ans... Parfois, quand j’étais seule, je franchissais le mur du jardin, je me promenais dans le pré. Un jour, j’ai regardé par la fenêtre. Je suis entrée. Il y avait du papier. Je me suis mise à taper, pour m’entraîner. Je voulais être sténodactylo...

Et puis, plus tard, elle avait été surprise. « Il » était entré et elle n’avait pas eu le temps de repasser la fenêtre.

Elle disait « il », comme lorsqu’elle racontait naguère des aventures plus ou moins imaginaires à ses amies.

Ce n’était pas une déposition, ni même un récit coordonné. Elle parlait comme en rêve. Elle allait garder ce ton d’imprécision, de mystère. Jean-Pierre se taisait. Il ne lui demandait pas de détails. Il interprétait les tournures de phrases, les hésitations, les silences de la jeune fille. Il ajoutait mentalement ce qu’elle lui taisait par pudeur.

« Il » ne l’avait pas grondée. Au contraire. Il avait ri. Il lui avait déclaré qu’elle pouvait venir là tant qu’elle voudrait et qu’il ne dirait rien à

personne. Elle non plus. C'était leur secret.

Jacqueline en était très excitée.

Peu de temps après, il était venu la revoir. Il apportait du porto, des petits fours. Ils avaient longuement bavardé. Il approuvait tout ce qu'elle disait.

Elle s'était habituée à cette situation équivoque, au fil des mois ; une fois par semaine environ, ils se retrouvaient un quart d'heure, une demi-heure.

Puis il avait commencé à lui faire de menus cadeaux. Des bas d'abord. Des beaux. Elle devait les essayer. Elle avait facilement consenti ; il admirait ses jambes et elle en éprouvait un plaisir malsain qu'elle cachait sous un air candide.

Il y avait eu ensuite des gants, une écharpe. Il se montrait de plus en plus familier, mais sans franchir ouvertement les limites de la correction.

Enfin, ses gestes étaient devenus frôleurs, indiscrets. Elle ne s'en offusquait pas. Il lui offrait des parfums. Il les sentait sur elle. Alors, les cadeaux plus importants avaient débuté : une veste, une robe. Jacqueline avait commencé à gagner sa vie. Elle pouvait faire croire à sa mère qu'elle achetait cela elle-même. Ce fut le tour des sous-vêtements chers. Il l'aidait à les essayer... Et, quand elle reçut ses premières caresses, sans les rendre, il lui donna de l'argent.

C'était ainsi. Leurs relations avaient pris cette tournure, sans qu'il y eût entre eux vraiment de l'amour. Elle recevait ce qu'il lui apportait. Elle se laissait palper de brefs instants. Il n'en demandait pas davantage. Elle en était arrivée à lui faire des confidences, à lui raconter ses petites histoires très intimes. Cela lui plaisait énormément.

Elle lui fit part, enfin, de son grand projet et il feignit encore de l'approuver, tout en lui faisant valoir les inconvénients d'une fugue. Au fond, il n'y croyait pas. Elle inventait tant de choses. Elle jouait la fugue. Elle tapait des lettres à sa mère qu'elle laissait auprès de la vieille machine à écrire : « Je pars avec celui que j'aime... »

Vendredi, elle lui dit que c'était sérieux. Il s'en montra très ému. Elle ne s'inquiéta pas. Il lui déclara qu'il voulait la revoir avant son départ, pour lui donner de l'argent.

Ils étaient convenus d'un dernier rendez-vous, le samedi, à dix-neuf heures. Elle ne l'avait pas mis ou courant de ses derniers préparatifs et il ne lui posait pas de questions. Elle ne lui avait pas dit qu'elle venait de charger une amie de Nice de réexpédier une lettre faisant croire à un enlèvement. Il ne s'opposait pas à son départ.

— Nous nous reverrons quand même, plus tard...

Elle n'avait pas dit non.

Elle était venue, sans méfiance, lui faire ses adieux. Il l'attendait. Il l'avait aidée à passer la fenêtre. Elle s'était étonnée de trouver la trappe ouverte.

— C'est que je vais te donner des pièces d'or. Elles sont à la cave. Viens.

Elle l'avait suivi.

Elle n'était plus remontée.

Il avait abusé d'elle, aussitôt, sauvagement, lui serrant le cou, presque à l'étrangler. Il avait emporté ses sous-vêtements. Il avait tout préparé pour la séquestrer dans cette cave. Le lit, une provision d'eau, de la nourriture. Il revenait chaque nuit et elle ne lui résistait plus. Il l'avait menacée. S'il le fallait, il se ferait sauter avec elle.

Et elle restait là, prostrée ; elle sentait que sa raison chancelait. Comment cela finirait-il, sinon de façon tragique ?

* * *

— Maintenant, il va nous tuer. Je vous jure qu'il va nous tuer. Peut-être même a-t-il apporté aussi de la dynamite au-dessus de nous.

— Mais non, Jacqueline. C'est Herbert qui va venir.

Elle resserrait son étreinte.

— Je ne veux pas mourir. J'ai été folle. Mais je suis assez punie. Je ne veux pas...

Et tout à coup, elle chuchotait :

— Embrassez-moi. Serrez-moi contre vous. Nous allons mourir tous les deux. Embrassez-moi. Chaque fois que je vous voyais, j'avais envie d'être embrassée par vous. Cela effacera ce que j'ai subi.

Honteuse, elle ajoutait :

— Si je ne vous dégoûte pas trop.

Pour toute réponse, il prit ses lèvres.

Elle se colla à lui, frénétique.

* * *

Et il y avait eu enfin du bruit là-haut.

— Bouchez-vous les oreilles, Jacqueline. Je vais tirer un coup de revolver dans la trappe.

La détonation retentissait dans la cave et l'odeur de poudre s'était répandue. Le bruit se rapprochait.

— Je tire encore.

Il levait le bras, il appuyait sur la détente, assourdi.

Enfin, la trappe se mettait à vibrer et un grincement leur parvenait. On tirait le coffre.

— Attention ! Si c'est lui, disait Jacqueline.

Mais, dans le rectangle lumineux qui s'ouvrait au-dessus de leurs têtes, c'était un képi qui apparaissait, puis la bonne grosse tête de Foulques.

Il criait :

— Martin ! Où es-tu ?

— Ici, répondait Jean-Pierre, en poussant devant lui la jeune fille, les mains sur ses hanches.

Et il appréciait la véhémence du juron que lançait Foulques :

— Nom de D... de nom de D... ! La même ! Chef, il a retrouvé la même !

Jacqueline portait la main à ses yeux, éblouie par la clarté du jour. Puis elle avait un sursaut et elle désignait la fenêtre.

— Il faut sortir d'ici.

— Expliquez-nous, Martin, commençait Herbert.

— Non, chef, elle a peut-être raison. Allons dans le pré.

Lui-même sautait le premier, puis aidait Jacqueline à le rejoindre. Les autres avaient suivi.

— Nous n'étions pas à la brigade, expliquait Herbert. Le gosse nous a cherchés.

— C'était long, répondait Martin. Mais elle a eu le temps de tout me raconter.

— À qui appartient cette maison ?

— Orientez-vous, chef...

— Voyons. Mais... mais... Lui ? C'est incroyable !

— Lui-même.

— C'est lui qui l'avait enlevée ?

— Qui l'avait séquestrée, rectifiait le gendarme. Jacqueline venait lui faire ses adieux. Il ne voulait pas la perdre. Il l'a enfermée, à sa merci. Puis

il s'est emparé d'une lettre que Jacqueline avait tapée par jeu. Il l'a mise sous enveloppe et il a pris le chemin que nous suivons pour venir la déposer sur le buffet de la cuisine de M^{me} Verneil. C'est Gilbert qui a trouvé la lettre et qui, tout d'abord, l'a gardée pour lui. On a alors pu croire à un enlèvement, et le ravisseur s'est affolé.

« Il a eu l'idée de chercher le fou, dont il connaissait le signalement et l'état civil, et avec lequel il avait certainement eu, autrefois, des relations commerciales. Il l'a découvert le lendemain, à la *Combe Noire*. Il l'a abattu, et transporté près de la cabane des bûcherons qui étaient absents, après lui avoir fourré une combinaison de Jacqueline dans la poche. Mais quelqu'un se doutait, ou quelqu'un savait qu'il retenait la jeune fille prisonnière. M^{me} Lamouille, partout présente à Sauzier. L'avait-elle surpris, alors qu'il apportait un repas à la disparue ?

« Il s'est encore affolé et il a acheté le silence de la femme de ménage. Puis elle a peut-être essayé d'obtenir davantage ou il a craint qu'elle se mette à bavarder. Il l'a écrasée avec sa vieille traction, dont personne n'est allé vérifier l'état.

— On ne se serait pas permis, faisait Herbert. Il aurait fallu avoir des soupçons. Vous-même, comment avez-vous pu supposer qu'il était coupable ?

— Grâce à un peu de sciure. Quelques grains de sciure au fond de l'enveloppe dans laquelle il avait glissé la première lettre de Jacqueline. Il a fallu que je sois prêt à mettre cette enveloppe au feu, pour m'en apercevoir. Et puis aussi parce que, sans cesse, j'en revenais au point de départ de l'enquête. Gilbert, sans s'en rendre compte, m'a révélé que sa sœur pouvait quitter la maison par le jardin. Quand j'ai aperçu, là-bas, sur la gauche, les bâtiments de la scierie, j'ai su que je ne me trompais pas.

— On va lui envoyer les O.P.J., réfléchissait Herbert. Ça tombe bien qu'ils soient là, pour arrêter le maire du pays.

Jacqueline marchait devant, loin d'eux. Elle les attendait, au pied du mur de son jardin.

— Il a terrorisé la fille, reprenait Jean-Pierre Martin, en la menaçant de faire sauter la maison. Il doit posséder un peu d'explosif forestier. Il a eu une équipe de bûcherons à son service. Il bluffait, lui aussi...

La tête de Gilbert apparaissait au-dessus du mur. Le gosse criait :

— Jacqueline !

La jeune fille s'élançait. Ils s'embrassaient. Au tremblement de leurs épaules, on devinait qu'ils éclataient en sanglots.

— Gilbert voulait nous suivre, faisait Herbert. Mais nous étions en service, n'est-ce pas ? Je l'ai prié de rester chez lui.

Jacqueline était passée de l'autre côté.

La tête de Gilbert réapparaissait.

— On vient de me dire dans la rue, annonçait-il, que M. le maire a eu un grave accident d'automobile. Il a manqué un virage sur la route de Thévezol, avec sa D.S. Il s'est écrasé en bas de la falaise. Il est mort.

Et le gosse commentait :

— C'est un grand malheur, hein ! Un si brave homme.

Jean-Pierre Martin rejoignait Jacqueline. Il marchait près d'elle, dans l'allée du potager.

Elle ne pleurait plus. Elle avait un visage dur.

— L'imbécile, soufflait-elle. Il a tout gâché. Il a tout gâché jusqu'au bout.

Elle ne pouvait se contenir :

— C'est votre faute, lançait-elle au jeune gendarme. Lui, il ne savait pas ce qu'il voulait.

Il avait peur de ce que diraient les gens. Mais je l'aurais décidé. J'avais eu assez de mal...

Jean-Pierre Martin sentait un vertige le saisir.

— Voyons, faisait-il, égaré, ne déraisonnez-vous pas ? Vos confidences... La dynamite...

Et Jacqueline, méprisante, disait :

— Quelles confidences ? Quelle dynamite ?

Puis à voix basse, elle ajoutait :

— Si sa sœur veut se montrer compréhensive, je pourrais oublier certaines circonstances de ma disparition. Je ne sais vraiment plus ce que je vous ai raconté tout à l'heure... Il faut que je réfléchisse...

FIN

DÉJÀ PARUS
DANS LA MÊME COLLECTION

634. *Un climat mortel.*
635. *Douce haine.*
636. *Le château du margrave.*
637. *Notre oncle de Cincinnati.*
638. *Quand le vin est tiré.*
639. *Les malfaisants.*
640. *Un air de Judas.*
641. *Bonjour, trésor !*
642. *Ce sang qui est le tien.*
643. *Zéro pour la question.*
644. *En monnaie de bonze.*
645. *Le tueur anonyme.*
646. *Le rat de Rio.*
647. *Par comble d'infortune.*
648. *J'ai vu mourir Fargo.*
649. *La dernière battue.*
650. *Ne rêve donc pas.*
651. *La dernière ronde.*
652. *La boutique aux pendues.*
653. *La dame de Portobello Road.*
654. *Choisir son mort.*
655. *Fureur.*
656. *Rengainez, c'est une erreur.*
657. *Drôle d'épreuve pour Nestor Burma.*
658. *Les lacets du piège.*
659. *Aurora du désert.*

J.-P. Ferrière
Mario Ropp
G. Tiffany
G.-J. Arnaud
Serge Laforest
Fred Noro
Alain Page
M.-G. Braun
J.-M. Valente
San-Antonio
Peter Randa
Pierre Courcel
André Caroff
Roger Faller
Roger Vilard
A. Saint-Moore
Mario Ropp
Claude Joste
G. Tiffany
J. Carter
Mike Cooper
André Lay
P. Nemours
Léo Malet
G.-J. Arnaud
Richard Caron

VIENT DE PARAÎTRE :
San-Antonio
BRAVO, DOCTEUR BERU

À PARAÎTRE :
Roger Vilard
PIÈGE POUR UN DAHU

OceanofPDF.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT
126, AV. DE FONTAINEBLEAU
KREMLIN-BICÊTRE
(VAL-DE-MARNE)

DÉPÔT LÉGAL : 2^e TRIMESTRE 1968

IMPRIMÉ EN FRANCE

PUBLICATION MENSUELLE

Référence PTC 380

OceanofPDF.com